Domfront
141
v.1
Smith

LES

AVENTURES
D'UN ÉMIGRÉ FRANÇAIS
DE 1830.

I.

Typographie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

M. VIOLETTE,

OU

AVENTURES

D'UN JEUNE ÉMIGRÉ FRANÇAIS DE 1830,

Par le capitaine MARRYAT,

Auteur de *Pierre Simple*, *Jacob Fidèle*, etc., etc.;

TRADUITES PAR J. ROBAGLIA.

TOME PREMIER.

PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE,

Rue Jacob, 30.

MDCCCXLV.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il est inutile d'informer le lecteur de la manière dont j'ai fait connaissance avec la personne qui m'a fourni les notes et les documents à l'aide desquels j'ai compilé ces volumes. Je me contenterai de dire que je n'ai aucun doute sur l'authenticité et sur l'exactitude des communications qui m'ont été faites, et que mon collaborateur étant resté auprès de moi pendant tout le temps que j'ai employé à rédiger mon ouvrage, j'ai été en position de me procurer tous les éclaircissements qui m'étaient nécessaires pour n'écrire que la vérité.

Un grand nombre d'ouvrages ont été publiés sur les aborigènes de l'Amérique septentrionale, sur leur histoire passée et sur leur condition présente; mais les tribus de l'Amérique occidentale ne sont encore qu'imparfaitement connues.

Des principales de ces tribus, les Paunis, les Pieds-Noirs. les Corneilles, les Comanches, les Apaches, les Arrapahoes, les Wakoes et les Shoshones, on peut dire que les trois premières sont les seules qui aient été étudiées. Les Comanches ont été visités par M. Catlin, mais ce qu'on sait de leurs coutumes et de leur histoire se réduit à bien peu de chose. Les Apaches et les Arrapahoes n'ont été qu'entrevus et jamais décrits; les Wakoes sont entièrement inconnus. Quant aux Shoshones, ils ont été simplement mentionnés comme un corps puissant par Ross Cox et par M. Catlin, mais ils n'ont jamais été vus par ces deux voyageurs.

Les Paunis, les Pieds-Noirs et les Corneilles sont de race algonquine; les autres tribus, qu'on peut appeler avec vérité les Bédouins des grandes solitudes occidentales, sont, ainsi qu'on le verra dans cette narration, issues des Shoshones, autrement dits Indiens-Serpents.

On trouvera dans cet ouvrage beaucoup de renseignements précieux, non-seulement sur les tribus indiennes, mais encore sur la Californie, le Texas occidental et les prairies désertes de l'Amérique centrale, contrées dont la topographie et les habitants étaient, pour ainsi dire, ignorés de nous.

J'ai cherché, autant que possible, à adoucir les tons de ce récit, auquel le lecteur trouvera peut-être un air de roman; mais le sujet que j'avais à traiter étant romanesque de sa nature, mon écrit a dû l'être sans qu'il y ait de ma faute.

Quelques-unes des descriptions relatives à l'histoire naturelle de ces contrées paraîtront probablement étonnantes, mais dans des pays inconnus on doit naturellement s'attendre à rencontrer des créatures inconnues. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ajoute foi entière à ces descriptions, non-seulement parce qu'elles ont été soumises aux enquêtes les plus sévères, mais encore à cause du caractère respectable de la personne qui m'en a fourni les détails.

Les opinions et les remarques contenues dans cet ouvrage ne sont pas de moi : simple rédacteur, j'ai pensé qu'il était juste d'instruire le lecteur du degré de responsabilité que j'ai encouru. C'est dans ce but que j'ai fait cette courte préface.

F. M.

VOYAGES ET AVENTURES

D'UN

JEUNE ÉMIGRÉ FRANÇAIS.

CHAPITRE PREMIER.

La révolution de 1830, qui renversa Charles X du trône de France, eut, comme tous les changements imprévus, des conséquences désastreuses pour un grand nombre de personnes, et surtout pour plusieurs membres d'anciennes familles qui, ayant été attachés à la cour, ne voulurent pas abandonner dans son infortune le monarque exilé.

Parmi ceux, en petit nombre, à qui il fut permis de partager le sort de l'auguste proscrit, était mon père, noble gentilhomme de Bourgogne, qui, bien long-temps auparavant, et pendant un autre exil, avait donné aux souverains légitimes de France des preuves d'une fidélité et d'un dévouement inébranlables.

L'antique résidence royale d'Holyrood ayant été offerte comme asile à son malheureux maître, mon père dit un éternel adieu à son pays, et alla s'établir, à la suite du monarque, dans la ville d'Édimbourg. Il m'emmena avec lui. J'étais son fils unique et je venais d'entrer dans ma neuvième année.

Notre résidence en Écosse ne fut pas longue: Charles X résolut de fixer sa demeure à Prague.

Mon père s'y rendit avant lui pour faire les arrangements nécessaires, et, aussitôt après l'établissement du roi dans ce nouveau domicile, chercha, en voyageant, à oublier ses chagrins. Je l'accompagnai, malgré mon jeune âge. Dans l'espace de trois ans, nous parcourûmes l'Italie, la Sicile, la Grèce, la Turquie, l'Égypte et la terre sainte; après quoi nous revînmes en Italie, et je fus mis au collége de la Propagande, à Rome.

La pensée de l'exilé qui aime passionnément sa patrie n'est jamais en repos. Mon père n'avait pu trouver l'oubli de ses chagrins dans aucun des pays que nous avions parcourus; le souvenir de sa France bien-aimée, qu'il ne devait plus revoir, le poursuivait partout et entretenait dans son esprit une tristesse et une agitation continuelles.

Peu de temps après mon entrée à la Propagande, il rencontra un ami de sa jeunesse qu'il avait perdu de vue depuis bien des années, qui, comme lui, avait éprouvé bien des vicissitudes, et dont la disposition d'esprit était semblable à la sienne.

Cet ami était le prince italien Seravalle. Bien jeune encore, ce seigneur n'avait pu voir sans une profonde indignation la décadence morale et physique de son pays, et avait voulu tenter de lui rendre son antique splendeur; dans ce but, il s'était mis à la tête d'une conspiration et y avait dépensé la plus grande partie de son immense for-

tune ; mais, trahi par ses compagnons, il avait été arrêté et détenu pendant un bon nombre d'années dans le château Saint-Ange. Combien de temps dura sa détention? je l'ignore; mais elle dut être longue, car, plus tard, lorsque par hasard il revenait sur sa vie passée, tous les évènements qu'il racontait se rapportaient à l'époque de sa réclusion dans un cachot ou dans la cour du Capitole. Le Capitole ! c'était de là que, dans les temps reculés, plusieurs de ses ancêtres avaient dicté des lois aux nations, et c'était avec amertume qu'il en rappelait le souvenir.

La liberté lui fut enfin rendue: ses sentiments et ses opinions n'avaient été nullement changés par la captivité; son amour pour son pays et son désir de le voir régénéré étaient restés aussi forts que jamais. A peine libre, il devint un des chefs des carbonari, secte qui, comme on sait, fut illustrée, quelques années après, par les souffrances et la fermeté héroïque des Silvio Pellico, des Maroncelli, et d'une foule d'autres patriotes. Trahi de nouveau et arrêté, le prince, cette fois, ne fut pas détenu en prison : sa libéralité et ses opinions bien connues l'avaient rendu très populaire parmi les Trasteverini ; sa captivité ou sa mort aurait pu être suivie d'un soulèvement de cette énergique population. Le gouvernement, qui se sentait faible, se débarrassa de son ennemi en le condamnant à un bannissement de dix ans.

Pendant ce long exil, le prince, après avoir erré sur diverses parties du globe, avait fini par se trouver au Mexique, avait séjourné quelque temps à la Vera-Cruz, puis avait pénétré dans l'intérieur du pays pour étudier les restes des villes antiques du monde occidental, et, poussé par sa soif de science et son amour pour les aventures, était arrivé sur la côte occidentale de l'Amérique. Traversant ensuite la Californie, il était tombé au milieu des Shoshones ou Indiens-Serpents, dont le vaste territoire s'étend depuis l'Océan Pacifique jusqu'aux environs des Montagnes Rocheuses.

Les manières, les coutumes et la noblesse native de cette tribu indienne avaient tellement captivé le prince, qu'il était resté au milieu d'elle pendant un temps considérable, et qu'à l'expiration du terme de son bannissement, il avait résolu de revoir encore une fois son pays natal, non pour établir de nouveau ses foyers sur cette terre ingrate, mais pour y réaliser ses propriétés et en employer le produit à l'amélioration du sort des Shoshones, chez lesquels il comptait retourner.

Un sentiment plus puissant que son affection pour ces Indiens porta peut-être le prince à revenir parmi eux ; je veux parler du charme irrésistible que la vie du sauvage offre à l'homme de la civilisation, surtout quand il a découvert tout ce qu'il y a de vide et d'égoïsme dans notre raffinement.

Aucun Indien, élevé dans une école, au milieu des plaisirs et du luxe d'une grande ville, n'a jamais désiré fixer sa demeure au milieu des visages pâles, tandis que des milliers d'hommes blancs de toutes les classes ont adopté le genre de vie des sauvages, sont restés et sont morts parmi eux, quoiqu'il fût en leur pouvoir de retourner dans leur pays natal, après avoir acquis des richesses qui leur auraient procuré toutes les jouissances de la civilisation. Tout voyageur de bonne foi qui a habité quelques semaines les wig-wams d'Indiens amis reconnaîtra que ce charme s'est fortement fait sentir chez lui, même pendant une aussi courte résidence; quelle puissance ne doit-il pas exercer sur ceux qui ont vécu parmi les Indiens durant des années!

Ce fut à Livourne, dans l'automne de 183*, peu de temps après le retour du prince en Italie, et lorsque ce seigneur était prêt à partir, tant il avait mis d'activité dans ses opérations, que mon père le rencontra et renouvela avec lui sa vieille amitié, amitié des premières années, si forte que la différence de leurs opinions politiques ne put jamais l'affaiblir. Le prince avait acheté un navire et l'avait chargé de tous les ustensiles nécessaires à l'agriculture et aux diverses branches des arts domestiques, de quelques vieilles pièces d'artillerie, d'une grande quantité de poudre à canon, de matériaux pour construire une bonne maison,

et d'un petit nombre d'objets de luxe. Il avait aussi engagé des maçons, des forgerons, des charpentiers, et plusieurs de ses anciens tenanciers versés dans la culture de l'olivier et de la vigne devaient l'accompagner. Il raconta ses aventures à mon père et lui demanda s'il voulait être de la partie. Mon père, ennuyé et dégoûté de tout, épargna au prince la moitié du chemin et accepta immédiatement sa proposition. Toutes nos propriétés ayant été vendues avec de grands sacrifices, au moment de la révolution, la fortune de mon père consistait en espèces et en pierreries. Il résolut de tout risquer dans cet établissement lointain. Plusieurs additions furent, en conséquence, faites à la cargaison et aux membres qui composaient l'expédition.

Deux prêtres avaient promis au prince de le suivre comme missionnaires. Plein de sollicitude pour mon éducation, mon père se pourvut d'une bibliothèque considérable, et engagea, en lui payant une forte somme, le prieur d'un couvent de dominicains à permettre le départ avec nous d'un de ses moines qui avait toute la capacité nécessaire pour diriger mes études. Deux de nos trois ecclésiastiques avaient beaucoup voyagé et avaient déjà porté l'étendard de la croix à l'est du Gange, dans les empires birman et du Thibet.

Pour éviter toute difficulté avec le gouvernement, le prince avait eu la précaution de faire

mettre sur les papiers du bord que le navire était à la destination de Guatemala, et à Livourne tout le monde le croyait ; mais, avant notre arrivée à notre vraie destination, nous avions laissé Guatemala et Acapulco bien loin au sud de nous.

Tout fut enfin prêt. On m'envoya chercher à la Propagande. Les derniers approvisionnements furent embarqués, et la *Esmeralda* mit à la voile pour son lointain et chanceux voyage.

CHAPITRE II.

J'étais bien jeune alors, à peine avais-je treize ans ; mais si j'étais jeune, j'avais beaucoup voyagé et j'avais acquis les connaissances qu'on ne peut obtenir que par la vue et qui sont peut-être les meilleures que nous puissions avoir dans nos premières années. Je ne dirai rien de la monotonie de la traversée et de la vue éternelle de l'eau et du ciel. Je ne me souviens pas que nous ayons couru aucun danger imminent pendant toute la durée du voyage ; on peut donc dire qu'il fut heureux.

Au bout de cinq mois nous arrivâmes en vue de la côte, et nous gagnâmes avec quelque difficulté l'embouchure d'un fleuve qui tombe dans la baie de la Trinité par le 41° latitude nord et le 128° 28' ouest.

Nous jetâmes l'ancre à environ quatre milles

au-dessus de cette embouchure, près de la côte du territoire des Shoshones. Cette côte est très fréquentée par ce peuple, lors de ses excursions annuelles pour la pêche. En souvenir de notre arrivée, le fleuve fut nommé par les Indiens Nu-Elijé-Sha-Wako, ou le guide des étrangers.

Durant plusieurs semaines, nous eûmes un spectacle aussi étrange qu'animé : le prince, ayant été, pendant sa précédente résidence parmi les Shoshones, admis dans leur tribu comme guerrier et comme chef, les Indiens arrivaient en foule de l'intérieur pour souhaiter la bienvenue à leur chef au pâle visage qui n'avait pas oublié ses enfants rouges. Ils aidèrent nos gens à décharger le navire, nous approvisionnèrent de gibier de toute espèce, et, sous la direction du charpentier, eurent bientôt construit un vaste magasin pour protéger nos effets et ustensiles contre les intempéries de l'air.

Dès que notre cargaison fut abritée, le prince et mon père, accompagnés des chefs et des anciens de la tribu, partirent en explorateurs pour aller choisir une localité convenable à l'*établissement* que nous voulions fonder. Pendant leur absence, je fus confié aux soins des squaws (1) d'un des chefs, et j'eus trois beaux enfants pour compagnons de jeu. Au bout de trois semaines, les explorateurs furent de retour. Ils avaient choisi

(1) Femme indienne.

un endroit sur la rive occidentale du fleuve Buonaventura, au pied d'une haute montagne circulaire, où des rochers couverts de lave durcie et de soufre calciné indiquaient l'existence d'anciennes éruptions volcaniques. Le fleuve était bordé d'arbres élevés; d'immenses carrières de pierre calcaire se trouvaient dans le voisinage, et les affluents du fleuve fournissaient une argile qui produisit des briques d'une excellente qualité.

Les Espagnols avaient jadis visité cet endroit et avaient donné à la montagne le nom de San-Salvador, mais notre *établissement* prit le nom indien du prince et fut appelé Nanawa-Ashta-Jueri, c'est-à-dire la demeure du grand guerrier. Comme le lieu de notre débarquement était très fréquenté par les Indiens pendant la saison de la pêche, on résolut d'y construire un fort carré, un magasin et un hangar pour les bateaux.

PAPETERIE BRUNE NOTRE DAME DOMFRONT

Durant six à sept mois, tout fut mouvement et activité; mais, au bout de ce temps, il survint un accident qui nous plongea dans la consternation.

Tout le pays abonde en bétail, et quelques tribus, que je mentionnerai plus tard, en possèdent de nombreux troupeaux, mais les Shoshones n'en avaient pas, et, à la rigueur, ils pourraient s'en passer, tant le gibier est abondant sur leur vaste territoire. Le prince, qui avait à cœur d'introduire dans la tribu l'agriculture et des mœurs plus sédentaires, pensa que le bétail était néces-

saire, et expédia la *Esmeralda* pour s'en procurer, soit à Monterey, soit à Santa-Barbara. On n'eut plus de nouvelle du navire, et les Mexicains ayant raconté qu'ils avaient vu les débris d'un vaisseau à la hauteur du cap Mendocino, on supposa naturellement que ces débris étaient ceux de notre infortuné brick.

Tout ce qui était à bord périt, et cette perte nous fut bien douloureuse. L'équipage était composé du capitaine, de son fils et de douze hommes. Il y avait aussi à bord cinq personnes attachées à notre service, envoyées pour diverses commissions : c'étaient Guiseppe Polidori, le plus jeune de nos missionnaires, un de nos armuriers, un de nos maçons et deux des agriculteurs italiens. Cette catastrophe n'abattit pas toutefois le courage de ceux qui restaient. Des champs furent défrichés, des jardins furent préparés, et peu à peu le souvenir de ce triste commencement s'effaça devant la perspective d'un meilleur avenir.

Notre *établissement* terminé, mon éducation commença. Nos deux excellents missionnaires, chargés de la diriger, adoptèrent un plan qui, nouveau sous plusieurs rapports, ressemblait cependant à celui suivi dans les écoles militaires de France, en ce que toutes mes heures de récréation étaient employées à des exercices mâles et guerriers. J'ai dit que nous avions apporté avec nous une bibliothèque nombreuse et bien choisie : grâce

aux soins de mes précepteurs, je fus bientôt familier avec les arts et les sciences de la civilisation. J'étudiai l'histoire, le grec et le latin, et en peu de temps j'appris plusieurs des langues modernes. Les bons missionnaires, désireux de me mettre à même de poursuivre leurs recherches sur l'origine des grandes ruines qui existent dans l'Amérique centrale et occidentale, me firent spécialement étudier l'histoire des anciens peuples de l'Asie, et j'ajoutai par cette étude à la légère connaissance que j'avais déjà acquise de l'arabe et du sanscrit pendant mon séjour à la Propagande.

Telles furent mes études avec les bons pères. Les autres parties de mon éducation furent entièrement indiennes. Je fus placé sous la direction d'un vieux et célèbre guerrier de la tribu, qui m'enseigna à me servir de l'arc, du tomahawk et de la carabine, à lancer le *lasso*, à manier le cheval le plus fougueux et à dompter le poulain le plus sauvage. De temps en temps, on me permettait d'accompagner les Indiens dans leurs chasses et dans leurs pêches.

Trois années s'écoulèrent ainsi. La colonie avait successivement étendu ses défrichements, et tout semblait promettre qu'on amènerait insensiblement les Shoshones errants à un mode d'existence plus civilisé; mais l'homme propose et Dieu dispose. Un nouveau coup vint frapper le prince et détruire toutes ses espérances. Depuis la perte du

navire, il ne restait plus dans la colonie que huit hommes blancs, en ne comptant pas les missionnaires et nous. Le prince, ne retenant que le vieux domestique de mon père, résolut d'envoyer le reste de ses gens acheter le bétail que nous avions désiré si vivement d'acquérir. Nos hommes partirent pour exécuter cette commission, mais ils ne revinrent jamais : peut-être furent-ils massacrés par les Indiens Apaches ; peut-être, ennuyés de notre vie simple et monotone, nous abandonnèrent-ils pour s'établir dans les villes lointaines du Mexique. Quoiqu'il en fût, ce second désappointement affligea profondément le bon vieux prince. Les illusions de la dernière partie de sa vie étaient détruites pour toujours ; il voyait s'éloigner le but qu'il avait mis tout son orgueil à atteindre ; il ne pouvait plus compter sur le commerce et l'agriculture pour arracher ses amis indiens à leur vie errante.

Les fermes autour de notre *établissement* avaient, pendant près de quatre ans, été cultivées par les squaws et par de jeunes Indiens, sous la direction des hommes blancs, et bien que cette occupation ne fût nullement en harmonie avec le naturel des Shoshones, notre ami avait espéré qu'avec le temps et l'exemple ces peuples se seraient convaincus des avantages de l'agriculture et auraient été amenés à la pratiquer pour eux-mêmes. Cette espérance paraissait d'autant mieux fondée qu'a-

vant notre arrivée, l'hiver était toujours une saison de privations et de misère pour ceux des Indiens qui ne pouvaient pas aller à la chasse, tandis que, depuis, le maïs, les pommes de terre et d'autres légumes étaient devenus abondants et avaient été d'une grande ressource pour les membres de la tribu qui résidaient auprès de l'*établissement*. Mais dès que nous eûmes perdu nos artisans et nos cultivateurs blancs, nous nous convainquîmes que jamais nous ne pourrions inspirer aux Indiens le goût du travail. Les avantages n'avaient pas encore été assez manifestes, la transition essayée avait été trop courte, et les Shoshones, bons, mais fiers et paresseux, abandonnèrent le labourage et retombèrent dans leur ancienne apathie.

Mortifiés de ce changement, le prince et mon père résolurent de faire un appel à toute la nation, et de tenter de la convaincre qu'elle serait bien plus heureuse si elle cherchait sa nourriture dans la culture de la terre. Un grand banquet fut donné ; on fuma le calumet ; après quoi, le prince se leva et prononça un discours adapté aux coutumes de ses auditeurs. Comme quelque temps auparavant j'avais été admis parmi les guerriers, je fus présent à l'assemblée. Voici le discours du prince :

« Ne désirez-vous pas devenir la nation la plus puissante de l'Ouest ? Vous le désirez. Si tel est votre désir, vous devez demander aide à la terre qui est votre mère. Vous avez des prairies abon-

dantes en gibier, cela est vrai ; mais ni les squaws, ni les enfants, ne peuvent suivre vos pas quand vous êtes à la chasse. Les Corneilles, les Bonnaxes, les Têtes-Plates et les Umbiquas (1), ne meurent-ils pas de faim pendant l'hiver? Ils n'ont pas de bisons sur leur territoire, et on n'y trouve que très peu de daims. Qu'ont-ils à manger? quelques rares chevaux maigres et peut-être un ours et la chair fétide des loutres et des castors qu'ils peuvent attraper pendant la saison. Ne seraient-ils pas trop heureux d'échanger leurs pelleteries contre le maïs, le tabac, et le bon poisson séché des Shoshones? Ils vendent maintenant leurs pelleteries aux Jankees, mais les Jankees ne leur apportent pas de vivres; les Têtes-Plates prennent en paiement de l'eau de feu et des couvertures. Mais pourquoi ? parce qu'ils ne peuvent pas avoir autre chose, parce que leurs pelleteries se gâteraient s'ils les gardaient. Ne préfèreraient-ils pas les échanger avec vous qui êtes si près d'eux contre de bons vivres avec lesquels ils pourraient sustenter eux et leurs enfants pendant l'hiver, avec lesquels ils empêcheraient de mourir de faim leurs vieillards et leurs squaws pendant la longue neige et les terribles nuits ténébreuses ?

» Si les Shoshones avaient du maïs et du tabac à échanger contre des pelleteries, ils devien-

(1) Noms de diverses tribus indiennes.

draient certainement riches : ils auraient les meilleures selles de Mexico, les meilleures carabines des Jankees, les meilleurs tomahawks et les couvertures les plus chaudes des Canadiens. Qui pourrait alors résister aux Shoshones? Quand ils iraient à la chasse, des centaines d'Indiens d'autres tribus nettoieraient pour eux le sentier de la forêt et arracheraient avec leurs mains l'herbe de la prairie qui pourrait gêner leurs pas. » J'ai dit.

Tous les Indiens reconnurent que le discours était bon et plein de sagesse; mais ils étaient trop fiers pour travailler. Un vieux chef répondit pour toute la tribu :

« Nanawa Ashta est un grand guerrier; il est brave! Le Manitou parle doucement à son oreille et lui dit le secret qui rend le cœur du guerrier plus grand ou plus petit ; mais Nanawa a un visage pâle ; son sang est un sang étranger, quoique son cœur soit toujours avec ses amis rouges ; c'est seulement le Manitou blanc qui lui parle, et comment le Manitou blanc pourrait-il connaître la nature des Indiens? Il ne les a pas créés, il ne les appelle pas à lui, il ne leur donne rien, il les laisse pauvres et misérables, il garde tout pour les visages pâles. Il a raison d'être ainsi : la panthère ne donne pas la pâture aux petits du daim, le faucon ne couve pas les œufs de la tourterelle ; c'est la vie, c'est l'ordre, c'est la nature ; chacun a les siens à pourvoir, et cela

suffit. Le maïs est bon, le tabac est bon; il réjouit le cœur des vieillards quand ils sont dans l'affliction; le tabac est un présent de chefs à chefs; le calumet parle de guerre et de mort, il parle aussi de paix et d'amitié; le Manitou a créé le tabac expressément pour l'homme : le tabac est bon.

» Mais le maïs et le tabac doivent être arrachés à la terre; ils doivent être surveillés pendant bien des lunes; ils doivent être soignés comme des enfants. C'est une occupation qui ne convient qu'aux squaws et aux esclaves. Les Shoshones sont des guerriers et des hommes libres; s'ils creusaient la terre, leur vue s'affaiblirait, et leurs ennemis diraient qu'ils sont des taupes et des blaireaux. Le juste Nanawa désire-t-il que les Shoshones soient méprisés par les Corneilles ou par les cavaliers du Sud? Non. Il a combattu pour eux avant d'aller voir si les ossements de ses pères étaient en sûreté, et depuis son retour il leur a donné des carabines et de la poudre, de longs filets pour attraper le saumon, et beaucoup de fer pour rendre leurs flèches redoutables aux bisons et aux Umbiquas.

» Nanawa parle bien, il aime ses enfants; mais l'esprit qui l'inspire est un esprit à visage pâle qui ne peut pas voir sous la peau d'un guerrier rouge parce qu'elle est trop dure, ni dans son sang parce qu'il est trop sombre. Et cependant

le tabac est bon et le maïs aussi ; les chasseurs des Têtes-Plates et des Nez-Percés viendraient en mendier pendant l'hiver ; leurs pelleteries échaufferaient les huttes des Shoshones ; mon peuple deviendrait riche et puissant, il serait maître de tout le pays, depuis les eaux salées jusqu'aux grandes montagnes ; le daim viendrait lécher ses mains, et le cheval sauvage viendrait paître autour de ses wig-wams. C'est ainsi que les visages pâles deviennent riches et forts : ils plantent le maïs, le tabac, les melons sucrés ; ils ont des arbres qui portent des figues et des pêches ; ils élèvent des porcs, des chèvres et des bisons apprivoisés : c'est un grand peuple.

» Un guerrier rouge n'est qu'un guerrier. Il est fort, mais il est pauvre ; il n'est ni un pivert, ni un blaireau, ni un chien de prairie ; il ne peut pas creuser la terre ; il est guerrier et pas autre chose. J'ai dit. »

Ce discours était trop conforme aux idées indiennes pour ne pas être accueilli avec admiration. Le vieillard s'assit. Un autre guerrier se leva et dit :

« Le grand chef a parlé : ses cheveux sont blancs comme le duvet du cygne ; ses hivers sont nombreux ; il est sage ; ses paroles sont vraies : pourquoi parlerais-je après lui ? Le Manitou a touché mes oreilles et mes yeux pendant qu'il parlait, et il parlait comme il convient à un guerrier. J'ai

entendu son cri de guerre; j'ai vu les Umbiquas fuir dans les marais et ramper sous les buissons comme les serpents noirs; j'ai aperçu trente chevelures à sa ceinture; ses guêtres et ses mocassins étaient cousus avec les cheveux des Wallah-Wallahs (1). Je ne devrais pas parler: je suis jeune et n'ai pas encore de sagesse; la parole me manque, je ne devrais pas parler; mais dans ma vision j'ai entendu un esprit : il est venu sur la brise et s'est emparé de moi.

» Nanawa est mon père, le père de tous. Il nous aime ; nous sommes ses enfants : il a amené avec lui un grand guerrier des visages pâles qui était un chef puissant dans sa tribu; il nous a donné un jeune chef qui est un grand chasseur, et qui, dans peu d'années, sera un grand guerrier et guidera nos jeunes gens sur le sentier de guerre, dans les plaines des Wachinangoes (2); car Owato-Wanisha (3) est un Shoshone, quoique sa peau soit plus pâle que la fleur du magnolia.

» Nanawa nous a aussi donné deux makota-konayas (4) pour enseigner la sagesse à nos

(1) Indiens résidant sur le fleuve Columbia, 200 milles au-dessus du fort Vancouver; alliés des Nez-Percés et grands amis des Jankees.

(2) Nom donné par les Espagnols aux métis, mais sous lequel les Indiens désignent toute la race mexicaine.

(3) L'esprit du jeune castor, nom qui me fut donné lorsque je fus admis parmi les guerriers.

(4) Deux prêtres, littéralement deux robes noires.

jeunes gens. Leurs paroles sont douces ; ils parlent au cœur ; ils savent tout et rendent les hommes meilleurs. Nanawa est un grand chef; il est très sage; ce qu'il dit est raisonnable; ce qu'il désire doit être fait, car il est notre père, et il nous a donné des forces pour combattre nos ennemis.

» Il a raison, les Shoshones doivent avoir leurs huttes pleines de maïs et de tabac; les Shoshones doivent toujours rester ce qu'ils sont, ce qu'ils ont été : une grande nation. Mais le chef aux nombreux hivers l'a dit, les hérissons et les renards peuvent creuser la terre; les yeux des Shoshones ne peuvent être tournés que vers leurs ennemis dans les bois ou vers les bisons dans les plaines, et cependant la volonté de Nanawa doit être faite, mais non par un Shoshone! Nous lui donnerons beaucoup de squaws et de chiens, nous lui amènerons des esclaves umbiquas, cayuses et wallah-wallahs; ils cultiveront le maïs et le tabac pendant que nous serons à la chasse et que nous irons chercher d'autres esclaves dans la grande montagne ou parmi les chiens du midi, les Wachinangoes. J'enverrai le vermillon (1) à mes jeunes guerriers; ils peindront leurs visages et me suivront sur le sentier de guerre. J'ai dit. »

(1) Quand un chef désire aller en guerre, il envoie à ses guerriers quelques feuilles de tabac couvertes de vermillon. C'est signe qu'ils doivent être bientôt prêts.

L'assemblée se sépara sans rien décider, car le prince était trop bon chrétien et trop libéral pour s'arrêter à la pensée d'encourager l'esclavage. Il courba la tête avec résignation devant la volonté de la Providence, et dut chercher à éclairer par d'autres moyens les esprits de cette race d'hommes si pure, si noble, et cependant si impatiente de tout frein.

Ainsi finirent nos espérances de transformer en agriculteurs les amis sauvages au milieu desquels nous vivions. Je ne fus nullement étonné de ce résultat, car nos hôtes se trouvaient heureux tels qu'ils étaïent : leurs gracieuses huttes coniques couvertes en peaux, leurs vêtements confortables et élégants, leurs femmes si vertueuses, si fidèles et si jolies, suffisaient à leur bonheur. Quels autres besoins auraient-ils pu avoir? Ne pouvaient-ils pas errer en liberté sur des prairies sans limites? N'étaient-ils pas les seigneurs suzerains de millions d'élans et de bisons? Sauf le tabac, ils avaient en abondance tout ce qui leur était nécessaire.

Et cependant il est à regretter que nous n'ayons pas pu parvenir à leur donner le goût de la civilisation. La nature les a créés gentilshommes, et on en peut dire autant de tous les Indiens qui ne se sont pas adonnés à la boisson. Leurs manières sont pleines de distinction, et le sceau d'une noblesse incontestable est empreint sur leurs fronts.

CHAPITRE III.

Cette dissolution de notre établissement agricole eut lieu en 1838.

Jusqu'alors, ou, pour parler plus exactement, jusqu'à une époque antérieure de plusieurs mois à cet évènement, mon temps avait été partagé entre mes précepteurs civilisés et non civilisés. On m'avait enseigné les sciences de l'Europe, mais j'étais Indien par les vêtements et par le cœur.

J'ai dit que j'avais assisté en qualité de chef à l'assemblée convoquée par le prince : voici l'exploit qui me valut ce titre, malgré mon jeune âge, car je n'avais alors qu'environ dix-sept ans.

A la nouvelle du massacre ou de la disparition des sept hommes blancs envoyés à Monterey pour l'achat du bétail, un parti fut expédié sur leurs traces pour s'assurer de ce qui était réellement arrivé. A ma requête, le commandement de ce parti me fut confié.

Nous traversâmes le fleuve Buonaventura et suivîmes la piste de nos gens pendant plus de 200 milles. Arrivés à cette distance, non-seulement nous perdîmes toute piste, mais notre petite troupe, composée de 15 hommes, se trouva entourée par 80 de nos implacables ennemis, les Corneilles.

A l'aide d'un stratagème, nous rompîmes le cercle qui nous entourait et parvînmes à surprendre sept de nos ennemis. Mes compagnons vou-

laient les tuer, mais je m'y opposai. Nous attachâmes nos prisonniers sur leurs propres chevaux, et précipitâmes notre marche. Les Corneilles ayant retrouvé notre piste nous donnèrent la chasse. Notre pays était éloigné de quinze jours de marche, et nous étions poursuivis par un ennemi cinq à six fois plus nombreux que nous; au moyen de divers stratagèmes, que je ne m'arrêterai pas à décrire, et à l'aide de nos chevaux qui étaient en excellent état, nous parvînmes à échapper et à amener nos prisonniers à l'*établissement*. Or, bien qu'il n'y eût pas eu de combat, beaucoup d'adresse avait été déployée, et c'est une qualité en haute estime chez les Indiens. En conséquence, je fus à mon retour admis comme chef, sous le nom indien de Owato-Wanisha (l'esprit du castor), qu'on jugea convenir à l'esprit rusé dont j'avais fait preuve. Pour obtenir le rang de chef de guerre, il était absolument nécessaire que je me fusse distingué sur le champ de bataille.

Avant de continuer ma narration, je dois ajouter quelques mots à ce que j'ai déjà dit des missionnaires qui furent mes précepteurs. On a vu que Polidori, le plus jeune, avait péri dans le naufrage de *la Esmeralda*; les deux autres, le père Marini et le père Antonio, étaient des hommes remarquables par leur savoir et la suavité de leurs manières; leur connaissance des antiquités asiatiques était profonde, et c'était avec bonheur que

je les suivais dans leurs recherches sur les premières émigrations indiennes à travers les eaux de l'Océan Pacifique.

Nés l'un et l'autre en Italie, ils avaient passé une grande partie de leur vie au milieu des nations à l'est du Gange. Dans leur vieillesse, ils étaient revenus dans leur douce Italie pour mourir près des lieux qui avaient été le théâtre des jeux de leur enfance. Mais ils avaient rencontré le prince Seravalle, et quand ils l'eurent entendu parler des tribus sauvages chez lesquelles il avait demeuré, quand ils eurent appris que ces tribus ne connaissaient pas Dieu, ils crurent qu'il était de leur devoir de partir pour aller les instruire.

Quoique brisés par l'âge et les fatigues, et ayant déjà un pied dans la tombe, ces hommes pleins de foi n'hésitèrent pas à s'exposer à de nouveaux dangers et à de nouveaux travaux.

Malheureusement, leurs efforts pour convertir les Shoshones furent stériles. La nature indienne semble être une nature à part et distincte de toutes les autres. Les hommes rouges, tant qu'ils ne sont pas opprimés ou souffrants, ne veulent pas écouter ce qu'ils appellent les douces paroles de miel des sages au pâle visage, et si par hasard ils les écoutent, ils argumentent sur chaque dogme et sur chaque article de foi, et ne peuvent être convaincus par aucun raisonnement. Aussi les missionnaires, au bout de quelque temps, se contentè-

rent-ils de faire des actes de charité, de secourir les malades quand ils le pouvaient, au moyen de leurs connaissances médicales et chirurgicales, et de prêcher des préceptes de morale, afin d'adoucir autant que possible le naturel farouche et quelquefois cruel de cette race indomptée et ignorante.

L'introduction de la vaccine fut un des bienfaits de nos missionnaires Cette nouveauté fut d'abord reçue avec une grande méfiance, elle rencontra même une véritable opposition ; mais le bon sens des Indiens finit par prévaloir, et je ne crois pas qu'un seul des Shoshones nés depuis la fondation de l'*établissement* n'ait pas été vacciné. Les pères Marini et Polidori enseignèrent le procédé à ceux des naturels qui se mêlaient de faire de la médecine, et ceux-ci l'ont depuis constamment pratiqué.

Quand je fus envoyé à Monterey pour une mission que j'aurai bientôt à raconter, le père Marini m'accompagna. N'ayant pas réussi chez les Shoshones, il pensa qu'il pourrait être utile en restant dans les colonies espagnoles de la Californie. Nous nous séparâmes peu de temps après notre arrivée à Monterey, et depuis je ne l'ai plus revu et n'ai eu qu'une seule fois de ses nouvelles. J'aurai toutefois occasion de parler encore de lui pendant notre voyage vers cette ville et pendant le séjour que nous y fîmes.

Le père Antonio mourut à notre *établissement*, avant mon voyage à Monterey, et les Indiens conservent encore sa robe, son Missel et son crucifix, comme reliques d'un homme éminemment bon et aimable. Pauvre père Antonio! que j'aurais désiré connaître l'histoire de sa vie passée! tous ses traits portaient l'empreinte d'une mélancolie profonde causée par un de ces chagrins qui brisent le cœur et que la religion elle-même peut bien adoucir quelquefois, mais jamais effacer.

Après sa mort, j'examinai son missel : les feuilles blanches, au commencement et à la fin du livre, étaient remplie des réflexions pieuses, sauf quelques mots qui en disaient plus que des volumes sur une époque de sa vie. Les premiers mots inscrits étaient : *Julia obiit A. D.* 1799. *Virgo purissima, maris, stella ora pro me.* Sur la feuille suivante était écrit : *Antonio di Campistrano convent. dominicum in Româ* A. D. 1800.

Ainsi donc il avait embrassé la vie monastique après la mort d'une personne qui lui était chère ; c'était peut-être son premier et son unique amour. Pauvre homme! combien de fois n'ai-je pas vu de grosses larmes brûlantes tomber sur ses joues flétries! mais il n'est plus et ses chagrins ont trouvé un terme. Sur la dernière page du missel, se trouvaient aussi deux lignes écrites d'une main tremblante, probablement quelques instants avant sa

mort : *I. nunc anima anceps, sit que tibi Deus misericors.*

Malgré toutes les contrariétés qu'il avait éprouvées, le prince n'était pas découragé et ne renonçait pas à ses plans. N'ayant pu persuader les Shoshones, il résolut, d'après le conseil de mon père, d'engager des Mexicains ou des Canadiens pour continuer les travaux agricoles. Cette mission devait m'être confiée. Mon voyage pouvait être long, car si je ne parvenais pas à recruter à Monterey les hommes qui nous étaient nécessaires, je devais pousser jusqu'à Santa-Fé, soit avec un parti d'Indiens Apaches, tribu qui est toujours en paix avec les Shoshones, soit avec une des caravanes mexicaines.

Il y a toujours à Santa-Fé un grand nombre de Canadiens et de Français, qui viennent chaque année de Saint-Louis pour le compte des compagnies de pelleteries; nous avions donc des chances de pouvoir en engager quelques-uns. Si cependant mes efforts étaient vains, comme j'aurais été trop loin pour revenir seul, je devais partir de Santa-Fé avec les marchands de pelleteries et les suivre jusqu'à Saint-Louis sur le Mississipi. Là, je vendrais quelques bijoux de prix, louerais des hommes pour former une forte caravane, et reviendrais à l'*établissement* par le chemin d'Astoria.

Mes aventures ne commençant réellement qu'à mon départ pour cette mission; je donnerai au

lecteur, avant de continuer ma narration, un aperçu succinct de l'histoire et des traditions des Shoshones ou Indiens serpents, chez lesquels je résidais, et sur lesquels, malgré ma jeunesse, j'avais déjà autorité et commandement.

CHAPITRE IV.

Les Shoshones ou Indiens-Serpents sont un peuple brave et nombreux. Ils occupent un beau et vaste pays qui a 550 milles de longueur de l'est à l'ouest, et près de 300 milles de largeur du nord au sud. Il est situé entre le 38° 43′ latitude nord, et s'étend depuis le 116° longitude ouest de Greenwich jusqu'au rivage de l'Océan Pacifique qui, à cette hauteur, se prolonge parallèlement au 125° longitude ouest. La terre est riche et fertile, surtout sur les bords des nombreux courants d'eau où le sol est tantôt d'une couleur rouge foncé et tantôt entièrement noir. L'aspect du pays est très varié, et quoiqu'on en doive classer la plus grande partie sous la dénomination de prairies *ondulantes*, il s'y trouve cependant beaucoup de bois, principalement près des rivières et dans les bas-fonds. L'œil est agréablement soulagé de la monotonie d'une trop grande uniformité par de nombreuses montagnes de formes et d'apparences fantastiques, entièrement séparées les unes des autres, et toutes composées de matières primitives différentes.

On trouve presque à chaque pas des masses de cuivre natif, et entre les deux montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, parallèlement aux rivières Buonaventura et Calumet, il y a de riches lits de galène à une profondeur de deux à trois pieds. Le soufre et la magnésie paraissent abonder dans les districts septentrionaux, et, au sud, les Indiens recueillent parfois de la poudre d'or dans le sable des courants d'eau. Le sol est admirablement arrosé par trois nobles fleuves: le Buonaventura, le Calumet et le Nu-Elijé-Sha-Wako, ou fleuve des Étrangers. Vingt rivières de moindre grandeur se précipitent avec une bruyante impétuosité du haut des montagnes jusqu'à leur entrée dans les prairies; alors elles serpentent lentement en longs méandres entre des rives couvertes de fleurs et ombragées par le feuillage épais du magnolia occidental. Les plaines ondulent légèrement et forment d'excellents pâturages naturels *d'herbe à moustique*, *d'herbe bleue* et de trèfle, au milieu desquels d'innombrables troupeaux de bisons et de mustangs, ou chevaux sauvages, paissent dans une sécurité qui n'est troublée que pendant la saison de la chasse. Les Shoshones (1) sont certainement un peuple très ancien.

(1) Les voyageurs américains, et même M. Catlin, qui est généralement exact, ont des notions complètement erronées sur le pays habité par les Shoshones. L'un d'eux représente cette tribu comme étant les *Indiens qui habitent*

Il serait impossible de dire depuis combien de temps ils ont été établis sur cette partie du continent. La forme de leurs traits prouve qu'il sont d'origine asiatique, et leur phraséologie élégante et pleine de métaphores a toute la variété gracieuse des pages les plus brillantes de Saadi.

Une preuve de leur antiquité et de leur extraction étrangère est que fort peu de leurs traditions sont locales. Elles se rapportent à des pays au delà des mers, où l'été est perpétuel, où la population est innombrable, où il y a des villes composées de magnifiques palais construits, comme disent les traditions indoues, par les bons génies

la partie des Montagnes Rocheuses située sur les rio Grande et Verde, affluents du Coloredo occidental, la vallée de la rivière du Grand-Castor et les rives hospitalières des grands lacs salés. C'est une grande erreur : qu'on ait vu des Shoshones dans les localités ci-dessus mentionnées, c'est très probable, attendu que c'est une grande nation et qu'elle envoie souvent des expéditions bien loin de chez elle ; mais son territoire est situé, comme je l'ai dit, entre l'Océan Pacifique et le 116° longitude ouest.

Quant aux rives hospitalières des grands lacs salés, je ne comprends pas ce qu'on entend dire par là, à moins que ce ne soit le nom moderne des Jankees pour désigner d'horribles marécages qui exhalent des miasmes mortels et qui ne sont habités que par des millions de serpents et autres reptiles inhospitaliers. Ce lac est situé dans la partie occidentale du pays des Corneilles, et je doute qu'il ait jamais été visité par aucun Shoshone.

bien longtemps avant la création de l'homme.

Il n'y a aucun doute, et il est admis par les autres tribus que les Shoshones sont la tribu mère des Bédouins des déserts du Mexique, les Comanches, les Arrapahoes et les Apaches. Ils parlent tous la même langue riche et harmonieuse; ils ont les mêmes traditions, et leurs subdivisions ont été si récentes qu'ils en précisent les époques en les liant avec les divers évènements de la conquête espagnole de la partie septentrionale du Sonora.

Je ne voudrais pas trop m'appesantir sur une idée toujours plus ou moins hypothétique, mais je crois devoir faire observer que si une tradition peut être adoptée avec confiance c'est lorsqu'elle se trouve chez des nations ou des tribus qui pendant longtemps ont résidé sur le même territoire et ne l'ont jamais quitté.

Que la partie septentrionale du continent d'Amérique ait reçu ses premiers habitants de l'Asie, c'est ce dont on ne peut guère douter, et si cela est, on peut naturellement supposer que ceux qui sont arrivés les premiers se sont établis sur le territoire le moins éloigné et le plus convenable, et il est très probable que les émigrants qui à leur débarquement se trouvèrent dans un pays tel que la Californie, riche et jouissant d'un beau climat, ne l'ont pas quitté pour en chercher un meilleur.

Que tel fut le cas des Shoshones, qu'ils soient les descendants des premiers émigrants et qu'ils

n'aient jamais quitté le pays occupé par leurs ancêtres, c'est ce dont on ne peut douter; car tout cela est confirmé par toutes leurs traditions.

Il ne faut pas croire aveuglément ce que les missionnaires et les voyageurs nous racontent d'une race peu connue; ils se sont rarement trouvés en contact avec les classes élevées; or, c'est seulement en étant admis dans les tribus, non pas comme guerrier, mais comme chef, c'est seulement en devenant un membre de leur aristocratie qu'on peut obtenir des renseignements exacts.

Supposez qu'en arrivant dans la Grande-Bretagne, un étranger débarque à Wapping ou à tout autre endroit semblable, et que là il questionne ceux qu'il rencontre sur la religion, les lois et l'histoire des Anglais; les réponses seraient certes loin d'être satisfaisantes, et cependant c'est d'après des renseignements pareils à ceux qu'aurait obtenus cet étranger que les missionnaires et les voyageurs parlent des tribus indiennes. C'est donc chez les classes élevées de ces peuples que nous devons chercher leurs traditions et leurs lois; quant à leur religion, un étranger ne pourra jamais en connaître les dogmes s'il n'est pas jeté parmi les Indiens depuis sa plus tendre enfance et s'il n'est pas devenu l'un d'eux.

Quoiqu'en disent les missionnaires dans leurs rapports à leurs sociétés, leurs néophytes se réduisent à quelques misérables ivrognes, vagabonds,

parias de leurs tribus, dont la conversion n'est rien moins que sincère et désintéressée.

L'opinion émise par moi que les Shoshones faisaient partie des premiers émigrants asiatiques est, je le répète, basée sur leurs traditions. Elles contiennent l'histoire des émigrations postérieures pendant lesquelles ils eurent à soutenir de rudes combats pour conserver leurs terres, de la dispersion de nouveaux émigrants au nord et au sud, de l'accroissement de la population et, de la dissolution de quelques tribus qui s'éloignèrent pour chercher leur subsistance à l'est.

Nous trouvons, et cela n'est pas étonnant, que les traditions des tribus orientales, recueillies au hasard avant leur extinction, sont insignifiantes et absurdes; pourquoi? parce que chassées vers l'Est, et rencontrant d'autres peuplades indiennes qui avaient été poussées avant elles dans cette direction et qui s'y étaient établies, les tribus orientales furent, dès leur arrivée, engagées dans des guerres continuelles, et contraintes de changer à chaque moment leur domicile. Quand un peuple a, pendant plusieurs générations, eu une existence aussi agitée et soumise à tant de vicissitudes, on peut raisonnablement supposer qu'il n'a pas eu le temps de transmettre ses traditions et, qu'elles ont fini par être perdues pour lui.

C'est donc dans les pays où la population est restée permanente pendant des siècles qu'il faut

chercher des traditions; c'est au sud-ouest de l'Orégon et dans les parties septentrionales de la haute Californie et du Sonora, qu'on peut espérer de trouver l'intéressante histoire de puissantes et belliqueuses nations, de leur grandeur et de leur décadence. Les Shoshones, leurs antiquités et leurs ruines, débris de monuments d'une gloire qui n'est plus, révèleront à l'esprit de celui qui les étudiera de longues pages d'un vibrant intérêt, et le linguiste versé dans les idiomes asiatiques retrouvera facilement l'origine de ces peuples dans leurs métaphores et dans leur riche phraséologie.

Remarquez comme les traditions se propagent et se transmettent chez les nations privées des bienfaits de l'imprimerie. Avant cette invention, la masse de la population en Europe connaissait certes mieux l'histoire de ses ancêtres qu'elle ne la connaît de nos jours; car alors les traditions étaient léguées de famille à famille; c'était un devoir sacré pour un père que de les transmettre à son fils dans toute leur pureté et telles qu'il les avait reçues de ses ancêtres. Il en est de même chez les Indiens qui ont habité longtemps dans le même pays; c'est dans les longues soirées de février, pendant la saison de la chasse, que les anciens de la tribu racontent aux jeunes guerriers tous les souvenirs de l'histoire nationale, et si un Européen instruit et comprenant la langue,

assistait à un de ces cours d'archéologie, il serait obligé de convenir qu'on surpasserait difficilement l'orateur à peau rouge en harmonie, en éloquence, en analyse et en force d'argumentation.

Les Shoshones ont un souvenir clair et lucide des contrées lointaines d'où ils ont émigré. Ils ne précisent aucune époque particulière ; mais ils doivent avoir fait partie des premiers émigrants, car ils racontent avec une grande exactitude topographique toutes les luttes sanglantes qu'ils eurent à soutenir contre des émigrants arrivés plus tard. Souvent battus, ils ne furent jamais conquis, et ils ont toujours occupé le territoire qu'ils avaient choisi à leur arrivée. Différents des races dahcotah et algonquine, qui conservent encore les traits caractéristiques prédominant chez les nations nomades du sud-ouest de l'Asie, les Shoshones paraissent avoir été dans tous les temps un peuple guerrier, mais à demeure fixe. Il est évident qu'ils n'ont jamais été riches, et qu'ils n'ont jamais eu une grande connaissance des sciences et des arts ; leurs souvenirs d'un autre patrie parlent de districts fertiles bien que montagneux, de brises embaumées, d'arbres couverts de fruits doux au goût et beaux à la vue, et quand ils mentionnent des grandes villes, des palais, des temples, des jardins, c'est toujours en faisant allusion à d'autres nations avec lesquelles ils étaient constamment en guerre. Ces traditions

nous porteraient à croire qu'ils descendent des Tartares Mantcheoux.

Ils ont sur leur territoire, des deux côtés du fleuve Buonaventura, beaucoup de restes magnifiques de cités détruites, mais, bien qu'ayant une connexion avec une époque antérieure de leur histoire, ces villes n'avaient pas été construites par les Shoshones.

Les fontaines, les aqueducs, les dômes pesants et les longs et gracieux obélisques élevés au pied de pyramides massives, sont des témoins irrécusables de la longue présence d'un peuple arrivé au plus haut degré de civilisation, et ce que les Shoshones racontent de ces restes mystérieux servira peut-être de clé aux savants pour expliquer l'existence de milliers de ruines semblables sur tous les points du continent américain. Ce qui suit est la description d'évènements arrivés à une époque très reculée, telle qu'elle fut faite par un vieux sage shoshone, au campement du soir, dans la saison de la chasse.

Il y a longtemps, bien longtemps, quand les chevaux sauvages étaient inconnus (1), quand les bisons seuls erraient dans les vastes prairies, existaient des monstres horribles et d'une grandeur démesurée. Les approches des montagnes et des

(1) Les chevaux étaient inconnus en Amérique avant l'arrivée des Espagnols.

forêts étaient gardées par de mauvais esprits (1), et le rivage de la mer, habité par des lézards im-

(1) On trouve souvent des squelettes entiers de mammoth au pied du *Grand-Serpent*, longue et âpre montagne qui se prolonge pendant 560 milles sous la parallèle du 40° latitude nord. Elle s'étend du centre du territoire des Shoshones jusqu'au pays des Corneilles, c'est-à-dire depuis le 119° jusqu'au 113° longitude ouest.

La race des mammoths n'était peut-être pas entièrement éteinte au milieu du XVII^e^ siècle ; car, dans leurs traditions de famille, de vieux guerriers parlent souvent des combats terribles que leurs trisaïeux eurent à soutenir contre ces monstres. Quelques-uns de ces guerriers possèdent encore parmi les trophées des temps passés des défenses et des os polis avec soin, qui ont indubitablement appartenu à cet animal si peu connu. M. Ross Cox, dans la relation de ses voyages à travers les montagnes rocheuses, dit que les Creeks supérieurs, tribu qui habite le pays voisin de la rivière Athabasca, ont une curieuse tradition relative à ces animaux. Ils racontent que c'étaient des monstres d'une affreuse grandeur ; qu'ils vécurent d'abord dans les plaines, à une grande distance vers le sud, mais qu'après y avoir détruit tout le gibier ils se retirèrent dans les montagnes. Ils tuaient tout ce qu'ils rencontraient, et si leur agilité avait été égale à leur masse et à leur férocité, ils auraient détruit tous les Indiens. Un homme affirma que son bisaïeul lui avait dit qu'étant à la chasse dans les gorges des montagnes, il avait vu un de ces animaux, et qu'en entendant son rugissement, qu'il comparait à un fort coup de tonnerre, ses yeux avaient perdu presque la vue, et son cœur était devenu aussi petit que celui d'un enfant.

menses (1), était souvent le théâtre de combats terribles entre l'homme, fils aîné de la lumière, et les puissants enfants des ténèbres. C'était aussi

(1) A quelques milles de l'Océan Pacifique et au pied de la montagne appelée par les Shoshones la Demeure-du-Monstre, furent trouvés les restes d'un immense lézard appartenant à une variété éteinte de l'espèce saurienne. Ces restes étaient enterrés dans un lit de coquillages et de poissons pétrifiés, à quelques pouces seulement de profondeur au-dessous du sol. Ils consistaient en cinquante et une vertèbres entières et parfaitement conservées. Presque toutes avaient 12 à 15 pouces de longueur et de 8 à 14 pouces de diamètre. Le tout avait plus de 50 pieds de long. On trouva peu de vertèbres de la queue et du cou, mais il y avait beaucoup de fragments des côtes et des os des pattes. Toutes les vertèbres formaient une ligne continue et étaient presque jointes ensemble. La tête, pour correspondre avec les autres parties de l'animal, aurait dû avoir une longueur de 12 à 14 pieds, ce qui aurait donné au monstre la longueur presque incroyable de 80 pieds.

Dans l'automne de 1834, le prince de Seravalle fit creuser sur la rive occidentale du Buonaventura une excavation destinée à servir de magasin pour les munitions. En creusant, on trouva une belle défense courbe en ivoire, longue de trois pieds, et qui, si elle n'avait pas été d'une couleur aussi noire que celle du jais, aurait étonnamment ressemblé à celle d'un grand éléphant.

Quelques pièces de cette défense, car elle a été malheureusement sciée en plusieurs parties, sont maintenant la propriété du gouverneur de Monterey et de M. Lagrangé, trafiquant canadien qui a visité le territoire en 1840.

à cette époque que la terre sur laquelle nous vivons avait une autre forme. Des pierres brillantes se trouvaient dans les rivières; les montagnes n'avaient pas encore vomi leurs entrailles brûlantes, et le maître de la vie n'était pas en colère contre ses enfants rouges. Un été, été terrible et fatal, la lune (c'est-à-dire le soleil) resta stationnaire pendant très longtemps. Sa couleur était celle du sang, et elle ne donnait ni jours ni nuits. Takwantona, l'esprit du mal, avait envahi la nature. Les sages des Shoshones prévirent bien des calamités; les grands *médecines* (1) déclarèrent que le pays serait bientôt noyé dans le sang de ses habitants. Ils prièrent, et sacrifièrent 200 de leurs plus belles vierges sur les autels de Takwantona. Le mauvais esprit se rit de leurs supplications et de leurs sacrifices, et sa foudre destructive leur porta sa réponse. La terre fut ébranlée et fendue en deux; les eaux cessèrent de couler dans les rivières, et de larges torrents de feu et de soufre brûlant se précipitèrent du haut des montagnes, apportant avec eux la terreur et la mort. Combien de temps cela dura-t-il? aucun être vivant ne peut le dire. La lune saignante était immobile: ce n'était ni la lumière ni l'obscurité; comment l'homme aurait-il pu diviser le temps et les saisons? Cela dura peut-être autant que la courte

(1) Les *médecines* sont à la fois les prêtres, les médecins et les sorciers des Indiens.

existence d'un ver; peut-être aussi cela se prolongea-t-il autant que la longue vie du serpent. La lutte fut épouvantable; mais le bon maître de la vie finit par rompre ses liens. La lune (le soleil) brilla de nouveau. C'était trop tard : les Shoshones avaient été écrasés, et leur cœur était devenu petit; ils étaient pauvres et n'avaient plus d'abris; ils étaient comme le daim des prairies chassé par la panthère affamée.

Un peuple étrange et nombreux débarqua sur le rivage de la mer. Il était riche et fort; il fit des Shoshones ses esclaves, et bâtit de grandes villes où il passait tout son temps. Des siècles s'écoulèrent. Les Shoshones étaient des squaws; ils chassaient pour les puissants étrangers; ils étaient leurs bêtes de somme; ils traînaient le bois et l'eau à leurs grands wigwams; ils allaient à la pêche pour eux, et au milieu de l'abondance ils mouraient de faim. D'autres siècles s'écoulèrent. La patience des Shoshones s'épuisa; ils se sauvèrent dans les bois, dans les montagnes, vers les rivages de la mer, et, grâces lui en soient rendues, le grand père de la vie finit par les regarder d'un œil riant; tous les mauvais génies furent détruits, et les monstres furent enterrés dans les sables.

Les Shoshones devinrent bientôt forts et grands guerriers; ils attaquèrent les étrangers, détruisirent leurs villes, et les chassèrent comme des

bisons bien loin vers le sud, où le soleil est toujours brûlant, et d'où ils ne revinrent jamais.

Depuis cette époque, les Shoshones ont été un grand peuple. Souvent, très souvent, d'autres étrangers arrivèrent, mais comme ils étaient pauvres et peu nombreux, il ne fut pas difficile de les chasser vers l'est et vers le nord, vers le pays des Corneilles, des Têtes-Plates, des Wallah-Wallahs et des Jall-alla-Pujis (les Calapouses).

J'ai choisi cette tradition parmi un grand nombre d'autres, parce que, abstraction faite des métaphores, elle paraît être un résumé très exact de l'histoire des Shoshones dans les temps anciens. Ils avouent que pendant une certaine période ils ont été esclaves de la race qui a bâti les villes dont les restes attestent la magnificence : cet aveu me semble être une forte preuve de l'exactitude du fond de la tradition. Quant aux Shoshones modernes, à leurs mœurs et à leurs coutumes, j'en parlerai dans la suite de ma narration.

CHAPITRE V.

Tous les arrangements pour mon départ étant terminés, je reçus mes dernières instructions, des lettres pour le gouverneur de Monterey et un sac pesant de doublons pour mes dépenses. Je dis adieu au prince et à mon père, et, accompagné du père Marini et de six Indiens bien armés,

je m'embarquai dans un long canot sur le Buonaventura; emporté par le courant, je perdis bientôt de vue notre *établissement* solitaire.

Nous devions suivre le fleuve jusqu'aux lacs qu'il forme dans son cours méridional; là, nous devions laisser nos Indiens et nous joindre à quelques métis Wachinangoes qui étaient sur le point de retourner à Monterey avec les mustangs, ou chevaux sauvages, qu'ils avaient attrapés dans les prairies.

Ce fut un charmant voyage : on était au commencement du printemps ; les deux rives du fleuve étaient couvertes d'arbres toujours verts; l'herbe était très abondante, et on pouvait voir paître dans toutes les directions d'immenses troupeaux de bisons et de chevaux sauvages. Parfois, un noble étalon, à la longue crinière traînante et à la queue flottant au vent, galoppait jusqu'au bord de l'eau et nous regardait comme s'il eût voulu connaître nos intentions, puis s'en allait lentement, se retournant de temps à autre pour nous regarder de nouveau, comme s'il n'était pas bien convaincu de nos intentions pacifiques.

La troisième nuit, nous campâmes au pied d'un obélisque encore debout au milieu de quelques ruines d'un aspect imposant : c'était un des lieux saints des Shoshones. D'après leurs traditions, la race qu'ils avaient chassée vers le sud avait habité ces lieux. Ce dut être à une époque bien

reculée; car, quoique sous ce climat la main du temps soit très douce et celle de l'homme très peu disposée à spolier les monuments, cette malheureuse ville était dans un état déplorable.

Nous y restâmes le jour suivant, parce que le père Marini espérait y découvrir des sculptures ou des hiéroglyphes dont il aurait pu tirer quelques conclusions; mais toutes nos recherches furent infructueuses. Nous ne pouvions pas nous arrêter plus longtemps; nous craignions que les chasseurs de chevaux ne levassent leur camp avant notre arrivée. Nous continuâmes donc notre voyage, en échangeant le père et moi des dissertations et des conjectures sans fin sur le haut degré de civilisation qui avait dû exister chez la race perdue dont les architectes avaient su ériger de si gracieux monuments.

En quatre autres jours, nous atteignîmes la rive méridionale du lac San-Iago. Nous arrivâmes à temps, renvoyâmes nos Indiens, et ayant acheté deux excellentes mules, nous poursuivîmes notre route en compagnie des chasseurs de chevaux et entourés de leurs captifs, qui se plaignaient bruyamment de leur destinée, et qui montraient combien ils ressentaient l'injustice des procédés dont ils étaient victimes en ruant et en frappant avec leurs pieds de devant tout ce qui venait à portée de leurs sabots. Malgré la conduite extrêmement mutine des prison-

niers, nous arrivâmes à Monterey le sixième soir.

C'est à partir de ce voyage que commencent mes aventures. Je pense donc qu'il n'est pas inutile de rappeler au souvenir du lecteur qu'à cette époque j'avais à peine dix-huit ans. Je n'avais pas entièrement oublié la civilisation au milieu de laquelle j'avais vécu avant de venir chez les peaux rouges. J'avais un souvenir, bien vague il est vrai, de ce que j'avais vu en Italie et autre part; mais j'étais devenu tout-à-fait Indien, et avant qu'on me parlât de ce voyage, je ne m'étais souvenu de la vie civilisée de mon enfance que pour la mépriser. Que l'idée que je n'y rentrerais jamais ait contribué à faire naître ce sentiment de mépris, cela est plus que probable; car en apprenant que je devais aller à Monterey mon cœur palpita violemment et la circulation de mon pouls fut doublée. Je serais bien embarrassé de dire exactement ce que je m'attendais à voir; mais ce qui est certain, c'est que je m'étais formé l'idée d'un paradis terrestre.

Si Monterey n'est pas tout-à-fait un paradis, c'est assurément un endroit charmant; même à présent que je suis beaucoup plus froid et, j'aime à le croire, un peu plus sage que je ne l'étais alors, je ne m'en souviens que comme d'un lieu enchanté. Il y a un air de bonheur répandu sur toute cette petite ville; tout le monde y est à son aise; tout le monde y chante et y rit; toutes

les heures sont consacrées au plaisir ou au repos.

On n'y trouve ni vos rues malpropres, ni vos pavés aigus, ni vos manufactures avec leur éternelle fumée, ni vos agents de police ressemblant à autant de valets de carreaux, ni vos cabriolets et vos omnibus éclaboussant les passants à droite et à gauche, et surtout on n'y rencontre pas vos ponctuels hommes d'affaires, courant à leurs rendez-vous, soufflant comme des machines à vapeur, coudoyant tout le monde, et renversant les étaux de marchandes de pommes; non il n'y a rien de tout cela à Monterey.

Il y a une baie bleue et sans fond, un rivage orné d'arbres d'une majestueuse beauté, une pelouse naturelle qui s'étend comme un tapis dont le dessin est composé de jolies fleurs sauvages. Sur cette pelouse s'élèvent des centaines d'habitations rustiques, couvertes de vignes grimpantes; au centre, le *Presidio* ou hôtel du gouverneur; d'un côté le gracieux clocher d'une église, de l'autre les murailles massives d'un couvent; au-dessus de tout cela, un ciel du bleu-cobalt le plus foncé, faisant un riche contraste avec le vert sombre des pins élevées et les teintes changeantes et indescriptibles de l'horizon des prairies occidentales.

Les chiens même sont polis à Monterey, et les chevaux qui sont toujours à paître çà et là cou-

rent au devant de vous et semblent vouloir vous souhaiter la bien-venue à votre arrivée ; mais la vérité est que chaque voyageur porte un sac de sel suspendu au pommeau de sa selle, et comme les chevaux frottent leurs naseaux contre ce sac, il est clair qu'ils viennent mendier un peu de sel dont ils sont très friands.

Les hommes et les bêtes sont familiers avec vous. Chose étrange ! les Anglais qui résident dans cette ville sont contents, et, chose plus étrange encore, les Américains sont presque honnêtes ! Jugez après cela si le climat de Monterey doit être beau.

L'hospitalité des habitants est sans limite. Que la sainte Vierge te bénisse, dit un vieillard qui nous avait vu arriver ; demeure ici, tu honoreras mon toit. Un autre, les yeux brillants des sentiments les plus bienveillants, s'avança vers nous et nous donna une poignée de main ; un troisième prit nos mules par la bride et nous conduisit à sa porte, tandis qu'une demi-douzaine de jolies filles aux yeux noirs et étincelants et aux longs doigts effilés insistaient pour défaire nos guêtres et ôter nos éperons.

Cité reine de la Californie ! il y a pour moi de la poésie dans ton seul nom, et il y en aura pour tous ceux qui aiment la probité, la bonhomie, la simplicité et le *dolce far niente*.

Malgré toutes les sollicitations qui nous furent

faites, le père Marini alla au couvent, et moi je logeai chez le vieux gouverneur.

Tout était nouveau pour moi, tout me charmait, car je n'avais pas encore dix-huit ans, et à cet âge, des tailles menues et des jolies figures souriant avec malice, frappent l'imagination et font faire d'étranges rêves.

Ma pensée s'était souvent reportée au temps où j'avais une mère et une sœur, et le regret de n'avoir pas une compagne pour danser ou valser sur la verdure, m'avait fait soupirer toutes les fois que notre vieux domestique jouait sur son violon quelque avant-deux suranné.

Tout cela était maintenant en mon pouvoir, et je m'en donnai à cœur joie. Je dois dire que le sac de doublons me vint merveilleusement en aide; une semaine après mon arrivée, j'avais une magnifique selle ornée de reliefs en argent, une culotte de velours au lieu de guêtres de drap, un chapeau à plumes, des escarpins brillants, une écharpe rouge, une veste en velours, et la large cape ou manteau, éternel et parfois unique vêtement du grand seigneur mexicain occidental, pendant la nuit comme pendant le jour. Je le répète, je m'en donnai à cœur joie et je m'en trouvai bien; je dansai, je chantai, je fis la cour aux belles; mon compagnon de voyage, le vieux missionnaire, fit bien quelques petites remontrances, mais les jeunes filles lui répondirent en riant, et

moi je lui prouvai clairement qu'il avait tort. Si mes lecteurs anglais savaient quelle douce et jolie petite créature est une jeune fille de Monterey, ils emballeraient bien vite leur garde-robe et iraient se marier dans cette ville; mais ce serait grand dommage, car avec leurs idées erronées sur ce qui est confortable, avec leur amour pour le feu de charbon et pour les beefsteaks crus, avec leurs opinions sévères sur ce qui est *proper* ou *improper*, ils auraient bientôt gâté la ville et l'auraient rendue aussi raide et aussi sombre qu'aucun village de sectaires des États-Unis, avec ses neuf banques, ses dix-huit églises, son unique école primaire et son immense prison en pierre, à laquelle on a si judicieusement donné une grandeur suffisante pour contenir toute la population.

Le gouverneur était le général Moreno, vieux soldat de pure race castillane, fier de sa naissance, fier de ses filles, fier de lui-même et de ses dignités, fier de tout, et avec tout cela bienveillant et l'hospitalité en personne. Sa maison était ouverte à tous ceux qui pouvaient se vanter d'avoir du sang blanc, et le temps se passait chez lui en fêtes continuelles, dans lesquelles le plaisir succédait au plaisir, la musique à la danse, l'amour exprimé par les yeux à celui exprimé par les lèvres, tout comme les limonades succédaient au vin, et les crèmes au raisin et aux pêches. Malheureusement, la nature a commis une erreur dans notre

conformation : il faut que l'homme se repose après le plaisir comme après le travail; cela est bien triste, car la vie est courte et le repos est autant de temps perdu, c'est du moins ce que je pensais à dix-huit ans.

Monterey est une ville assez ancienne; elle fut fondée dans le dix-septième siècle par des jésuites portugais, qui y établirent une mission. Aux jésuites succédèrent les franciscains, réunion de braves gens, paresseux, mais indulgents et charitables, aimant à rire et prêchant la morale, tonnant contre le vice et l'amour, et donnant cependant des pénitences légères et l'absolution de tous les péchés. Ces franciscains furent expulsés par le gouvernement mexicain, qui désirait s'emparer de leurs richesses; ce fut un malheur, car à des moines bienveillants, hospitaliers et généreux, le gouvernement substitua des agents et des officiers de l'intérieur, qui, n'ayant aucun lien à Monterey, se soucient fort peu du bonheur des habitants. Il s'ensuit que les Californiens détestent cordialement ces instruments d'extorsion; non-seulement ils ont une antipathie naturelle pour les employés des douanes, mais ils sont très mécontents d'avoir à donner leurs piastres pour faire face aux guerres du Mexique, qui ne les intéressent nullement. Un beau matin, et ils ont déjà été bien près de le faire, ils abattront le drapeau mexicain qui flotte sur le *Presidio*, chasseront les

commissaires et les percepteurs des douanes, se déclareront indépendants du Mexique, et ouvriront leurs ports à toutes les nations.

Monterey contient environ trois mille âmes, en y comprenant les métis et les Indiens qui servent comme domestiques dans les diverses habitations. Les habitants sont riches; leurs plaisirs et leurs amusements n'entraînent aucune dépense; ils n'ont pas comme dans les villes orientales des occasions de gaspiller leur argent; leurs plus grands frais sont pour leur toilette et pour leurs chevaux, qu'ils aiment à orner aussi richement que leurs moyens le permettent. Une selle de 100 louis est une chose commune chez les jeunes gens les plus opulents, qui mettent tout leur orgueil dans leurs coursiers et dans leurs accoutrements.

La toilette des femmes est riche et d'un goût admirable : celles qui ne sont pas mariées sont vêtues de satin blanc, laissent tomber sur leurs épaules leurs longs cheveux noirs, ornent leurs fronts de riches joyaux quand elles sont à la maison, et, quand elles sortent, couvrent leurs figures d'un long voile à travers lequel leurs yeux noirs brillent comme des diamants.

Les femmes mariées préfèrent les couleurs voyantes, et assujétissent leurs cheveux près de la tête avec un grand peigne.

Une chose remarquable dans l'un et l'autre sexe est la beauté de la voix, douce et tremblante

chez les femmes, pleine, sonore et majestueuse chez les hommes. Un voyageur américain a dit : Un simple conducteur de taureaux, rendant compte d'une commission, semblait un ambassadeur haranguant une assemblée.

On trouve toujours à s'amuser à Monterey, et le temps s'y écoule rapidement entre les combats de coqs, les courses, les fandangos, la chasse, la pêche, les parties sur l'eau, etc., etc. La salubrité de l'air est remarquable ; il n'y a jamais eu d'épidémie ; on peut dire que toutes les maladies y sont inconnues ; on n'y est exposé ni au mal de dents, ni au spleen, ni à d'autres infirmités ; on y meurt d'accident ou de vieillesse, et les Montereyens ont un curieux proverbe : *El que quiere morir que se vaya del pueblo,* c'est-à-dire, celui qui désire mourir doit quitter la ville.

Pendant que j'y demeurais, j'eus une aventure assez périlleuse : j'étais allé avec quelques amis à une grande partie de pêche qui avait lieu à l'entrée de la baie, laquelle, soit dit en passant, est une des plus belles du monde, car elle a 24 milles de long sur 18 de large. Le père Marini, étant un peu indisposé, pensa que l'air de la mer lui ferait du bien, et se joignit à nous. Nous avions un grand nombre de bateaux ; celui sur lequel je m'embarquai avec le père, gracieuse petite embarcation qui avait appartenu à un navire américain, était à deux rames et avait un petit mât et une voile.

Notre pêche fut heureuse, et nous étions tous d'excellente humeur, quand nous débarquâmes afin de faire frire quelques-unes de nos victimes pour notre dîner ; dans le cours de la conversation, quelqu'un mentionna des vieilles ruines situées à 15 milles au nord, à l'entrée d'une petite crique. Le missionnaire exprima le désir de les voir, et il fut convenu que nos compagnons retourneraient à Monterey, que le père et moi passerions la nuit où nous étions, et que nous partirions le lendemain matin pour visiter les ruines. Nous nous fîmes donner d'un autre bateau une grande cruche d'eau, deux couvertures et un fusil à deux coups. Aussitôt que nos compagnons nous eurent quittés, nous conduisîmes le bateau de l'autre côté de la pointe septentrionale de la baie, et, ayant choisi un endroit convenable pour passer la nuit, nous fîmes une espèce d'abri sur la plage avec le mât, les rames et la voile, et allumâmes du feu pour être aussi confortablement que possible. C'était une de ces belles et chaudes soirées qu'on ne peut trouver que dans la baie de Monterey. La brise légère et embaumée agitait doucement le feuillage autour et au-dessus de nous, et comme la nuit s'avançait avec ses myriades d'étoiles et sa lune argentée, le missionnaire, après avoir pendant quelque temps levé les yeux au ciel dans une silencieuse contemplation, fit un retour sur des évènements arrivés

dans d'autres temps et dans d'autres climats.

Il parla d'Hurdouar, mission reculée, au nord de l'Inde, près de l'Himalaya. Les Indous l'appellent la ville des mille palais, et disent qu'elle a été bâtie par les génies sur l'endroit même où Vishnou se reposa quelques semaines après une de ses transformations mystiques, durant laquelle il avait vaincu Siva ou Sahavedra, l'esprit du mal. Quoique moins connu, Hurdouar est un lieu encore plus saint que Bénarès. La population s'y rassemble de tous les côtés une fois par an, et consacre plusieurs jours à ses ablutions dans les eaux purifiantes du Gange. Dans cette noble ville se tient aussi une des plus grandes foires de l'Inde et peut-être du monde entier. L'époque fixée pour sa tenue est la même que celle pendant laquelle les dévots indous affluent à la ville. La Perse, l'Arabie, le Cachemire, Lahore, y envoient de nombreuses caravanes qui érigent leurs bazars le long des rives du fleuve, de manière à former une rue de plusieurs milles. Il a été constaté que le concours alors réuni dépasse un million d'âmes.

Durant plusieurs années, le père Marini était resté tout seul dans cette ville comme missionnaire ; son troupeau de néophytes était peu nombreux ; il avait des loisirs, et cependant son esprit ne pouvait s'arrêter à l'étude de toutes les merveilles dont il était entouré, son cœur était triste ; depuis bien des années il était en

proie à un profond chagrin. Avant d'entrer dans l'isolement de la vie monastique, il avait eu avec lui un frère puîné qu'il aimait beaucoup. Ce jeune homme était étudiant en médecine, et montrait une capacité et une énergie qui promettaient un brillant avenir. Quand Marini entra au couvent, son frère partit pour la Turquie, où les hommes de sa profession sont toujours sûrs d'être bien accueillis. Pendant longtemps on n'entendit plus parler de lui, et ce ne fut qu'au moment où le missionnaire était sur le point de partir pour une mission lointaine qu'il reçut la nouvelle qui avait si douloureusement troublé la paix de son esprit. De Constantinople, son frère était allé en Perse et y avait établi sa résidence; il était devenu riche, mais, aveuglé par l'ambition, il avait renié la foi de ses pères et embrassé celle de Mahomet. Ce fut une terrible nouvelle pour le bon moine, et elle lui fit verser bien des larmes. Dans la première année qui suivit son arrivée à Hurdouar, il rencontra un marchand juif qui était venu avec une caravane persane; ce marchand connaissait le renégat et apprit au missionnaire que son frère avait été disgracié et était tombé dans la plus profonde misère.

Les prières que le moine adressait au Ciel redoublèrent alors de ferveur; il implorait le pardon de son frère, il s'offrait en victime expiatoire. Pauvre homme! il pensait qu'il lui suffirait de

voir ce frère égaré et de lui parler pour l'arracher à son apostasie ; mais, hélas ! son devoir l'enchaînait à Hurdouar, et il ne lui était pas permis de s'arrêter à la pensée de s'en éloigner. Un jour, c'était pendant la foire, il errait à quelque distance du fleuve pour ne pas être témoin des jongleries du paganisme, et son esprit était intensivement absorbé dans la prière ; tout à coup des sons insolites dans le pays frappèrent ses oreilles : c'étaient des sons qui lui rappelaient sa patrie, sa douce Italie. Ils venaient d'un petit bosquet, à dix pas devant lui ; son cœur palpita avec force dans sa poitrine à mesure que les souvenirs du passé se succédaient rapidement dans sa mémoire. Le moine avait reconnu une barcarole qu'il avait souvent chantée dans sa jeunesse ; bien que l'air en fût gai, la voix qui la chantait dans ce moment était triste et abattue. Le moine s'avança sans faire de bruit et s'arrêta à l'entrée du bosquet ; l'étranger qui s'y trouvait tressaillit et se leva. La séparation avait été longue, mais ni les joues caves et ridées de l'un ni le turban qui couvrait la tête de l'autre ne purent tromper les deux frères ; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

A son retour, la caravane avait un conducteur de moins, car l'apostat était sur son lit de mort, dans l'humble demeure de son frère : redevenu chrétien, réconcilié avec son Dieu, il attendait avec calme le moment où il serait appelé à un monde meilleur.

Il languit pendant deux semaines, se repentant de son erreur et implorant la miséricorde divine; il mourut, et, dans le petit bosquet de jasmin où le missionnaire avait rencontré le musulman, le frère enterra le chrétien. Il plaça une croix sur sa tombe et le pleura longtemps; mais son cœur était soulagé d'un grand poids, et, depuis cette époque, il s'était senti heureux, parce que rien ne troublait plus son esprit dans l'exercice de son saint ministère.

Après m'avoir raconté ce passage de son histoire, le père Marini me souhaita une bonne nuit, et nous nous préparâmes à dormir. J'allai au bateau, au fond duquel je m'étendis, le visage tourné vers la voûte étincelante du firmament; et ce ne fut qu'après avoir longtemps réfléchi au récit du moine que je finis par m'endormir.

CHAPITRE VI.

Le froid me réveilla; mes yeux furent éblouis par la clarté du jour. Je me levai sur mes pieds et regardai autour de moi; j'étais en pleine mer, loin de la plage, dont le profil était coloré par les teintes dorées du matin. La corde et le bâton avec lesquels le bateau avait été attaché étaient remorqués dans l'eau à mesure que la brise de terre, me poussant doucement, augmentait ma distance du rivage. Pendant quelques instants je fus épou-

vanté : les rames, le mât et la voile étaient restés sur la plage, et je n'avais rien qui pût m'aider à faire marcher mon petit esquif. En vain pagayai-je avec mes mains et avec le bâton que j'avais tiré à bord, en vain me tournai-je et me retournai-je vers tous les points de l'horizon. A la fin, je commençai à réfléchir froidement à ma position : la mer était calme et unie, ainsi donc il n'y avait pas de danger immédiat ; le père Marini, en se réveillant le matin, s'apercevrait de mon accident et verrait peut-être le bateau ; il se hâterait d'aller à la ville, mais il n'y arriverait que le soir, car il était âgé et aurait à faire une marche de 25 milles ; des bateaux seraient expédiés à ma recherche, peut-être même enverrait-on le schooner mexicain ancré dans la baie ; je serais bien certainement secouru dans la matinée suivante, et ce qui pouvait m'arriver de pire se réduirait à un jour de jeûne et de solitude. Après tout, ce n'était pas un bien grand malheur ; je me résignai donc à mon sort et je fis de nécessité vertu. Heureusement pour moi, le bateau avait appartenu à un Américain grand amateur de la pêche, et contenait par conséquent beaucoup d'objets auxquels je n'avais pas d'abord fait attention. Entre la banquette de devant et la proue, il y avait un demi-baril rempli de cendres, quelques morceaux de charbon et du bois sec. Sous le banc de poupe était un tiroir dans lequel je découvris une poêle à frire, une

boîte pleine de sel, un gobelet en fer-blanc, quelques herbes employées en guise de thé par les Californiens, un pot de miel et un autre plein de graisse d'ours. Par un autre bonheur, la jarre d'eau était à bord, ainsi que mes lignes et mes hameçons garnis de leurs amorces en flanelle rouge et en coton blanc; je jetai ces dernières à l'eau et me disposai à fumer mon cigaretto. Je n'étais pas embarrassé pour avoir du feu; dans ces contrées, on porte toujours sur soi un briquet, une pierre à fusil, de l'amadou et du tabac.

Bien des heures s'écoulèrent. Ma pêche fut heureuse; j'allumai du feu et eus bientôt fait cuire quelques beaux maquereaux; mais, peu à peu, le soleil atteignit son apogée, et ses rayons devinrent tellement intolérables que je fus obligé, pour me faire un abri, de me déshabiller et d'étendre sur les bancs mes vêtements et même ma chemise. J'avais alors perdu la terre de vue, et je n'apercevais plus que quelques petits points noirs qui étaient les sommets des pins les plus élevés. Mon repas terminé, je me mis à dormir; mais, je ne sais comment cela se fit, au lieu de ne faire qu'une sieste décente de deux heures, qui est le tonique espagnol pour aider à la digestion du dîner, je ne me réveillai qu'après le coucher du soleil, et encore ne fût-ce que parce que je commençai à sentir un balancement qui n'était rien moins qu'agréable. Pendant mon sommeil, la douce

brise de terre s'était changée en un vent d'ouest froid et perçant, et la surface de la mer s'était élevée en collines aiguës couvertes d'écume. Le vent m'était favorable, et c'était une amélioration dans ma position ; je pensais qu'en me servant adroitement du gouvernail et en me tenant debout sur le bateau mon corps pourrait faire l'office d'une petite voile, quand tout à coup, à babord de moi, vingt voix crièrent : Hé ! ho ! ho ! ho ! Je tressaillis d'étonnement, comme on peut bien se l'imaginer, et, tournant la tête, j'aperçus à cinquante mètres de moi une grande chaloupe mise en mouvement par dix rames, et suivant la direction des vagues ; elle était remplie d'hommes, de futailles et de barils. Le timonier me faisait des signaux pour m'inviter à m'arrêter ; quelques minutes après nous étions bord à bord, et, certes, nous fûmes aussi étonnés les uns que les autres, eux de me voir seul et sans rames, et moi du spectacle de misère qui se présenta à mes yeux. Ces hommes étaient évidemment l'équipage d'un vaisseau naufragé, et, à en juger d'après leur extérieur décharné, ils avaient dû subir des fatigues et des privations affreuses.

Ils demandaient tous de l'eau et montraient l'horizon pour savoir dans quelle direction ils devaient aller. Ma jarre était pleine ; je la tendis au timonier qui paraissait être le capitaine, mais le brave homme, versant une petite quantité d'eau

dans le gobelet de fer blanc, la donna successivement à tous ses compagnons avant de se servir lui-même. La jarre était grande et contenait un peu plus de deux gallons; il va sans dire qu'elle fut bientôt vide.

Je leur donnai un maquereau frit que j'avais conservé pour mon souper; ils le passèrent au capitaine qui eut la générosité de le refuser, mais ils insistèrent pour qu'il le mangeât immédiatement; ce voyant, je leur montrai neuf ou dix autres poissons crus, parmi lesquels deux ou trois étaient très gros, et je leur proposai de les cuire; mais ils se mirent à chanter et à rire: cuire le poisson! oh! non, c'est un luxe dont des hommes mourants de faim peuvent fort bien se passer. Ils partagèrent les poissons fraternellement, et ce secours, auquel j'ajoutai le miel pour le capitaine et la graisse d'ours pour les matelots, sembla leur avoir rendu une nouvelle vie.

Le capitaine et quatre hommes passèrent dans mon esquif. Dans ce moment, les étoiles commencèrent à paraître; j'en montrai une à l'Orient comme devant servir de guide, et nous ramâmes vers la terre, grandement favorisés par les vagues et par le vent. A l'aide d'un singulier mélange d'anglais, de français, d'italien et de latin, le capitaine me fit comprendre que son navire avait été un brick russe expédié d'Asitka dans l'Amérique russe pour Acapulco où il devait embarquer un

approvisionnement de grains, de suif et d'eaux-de-vie; que ce brick avait été détruit par le feu pendant la nuit; qu'on avait à peine eu le temps de mettre la chaloupe à la mer; qu'on n'avait pu se procurer aucunes provisions; que les coffres et les barils qu'on avait embarqués précipitamment n'avaient été d'aucune utilité; que les naufragés avaient ramé pendant 48 heures sans boire ni manger, et qu'ils ne savaient pas à quelle distance ils étaient de la terre; qu'ils avaient enfin aperçu mon canot une bonne demi-heure avant mon réveil; qu'ils avaient d'abord pensé qu'il était vide, mais que, m'ayant vu lorsque je m'étais levé, ils m'avaient appelé dans l'espoir que je les conduirais à un lieu de débarquement. De mon côté, j'expliquai au capitaine mon aventure, aussi bien que cela me fut possible, et je lui promis l'abondance pour le jour suivant; mais je prêchais dans le désert, le pauvre garçon, accablé de fatigue et se sentant maintenant hors de danger, était tombé dans un profond sommeil.

A la pointe du jour, nous débarquâmes à l'embouchure d'une petite rivière, et près de quelques vieilles et belles ruines. C'était justement l'endroit que le père et moi avions eu l'intention de visiter.

Mes naufragés, épuisés de faim et de fatigue, s'étendirent sur la plage, et leur concert nasal prouva bientôt que, pour le moment, leur plus

grand besoin était le repos. Ils étaient vingt, y compris le capitaine. Pendant qu'ils dormaient, je nettoyai et rechargeai mon fusil. Quelques chevaux sauvages rodaient dans les environs, j'en tuai un, et j'en avais rôti la plus grande partie avant que le soleil ne se fût levé de trois heures au-dessus de l'horizon. L'équipage entier dormait encore et il ne me fut pas facile de le réveiller. Je trouvai à la fin un expédient qui me réussit; j'enfonçai la baguette de mon fusil dans un morceau de viande fumant et la tins de manière à ce que le fumet s'élevât précisément au-dessous des narines de mes affamés. Jamais baguette de fée n'opéra aussi efficacement : en moins de deux minutes, ils étaient tous à mâcher et à avaler leur déjeuner avec une énergie qui indiquait tout autre chose que le besoin de dormir; mais il y a une fin à tout, bien qu'il ne soit pas facile de rassasier vingt Russes affamés. Un d'eux s'agenouilla devant moi et me baisa les pieds : pauvre garçon ! il pensait que j'avais beaucoup fait pour lui et ses camarades, oubliant que peut-être c'était moi qui leur devais la vie.

Ces hommes étaient fatigués, mais dès qu'ils eurent appris qu'ils pouvaient arriver à une ville dans l'après-midi, ils firent les préparatifs du départ avec le plus grand empressement. Nous ramâmes lentement le long de la côte; la chaleur était intense et les rameurs perdaient rapidement

leurs forces. A une heure, je débarquai à mon campement de la veille. Le missionnaire, comme on devait s'y attendre, avait laissé les rames, la voile et les couvertures; mon canot fut gréé en un clin d'œil: l'équipage de la chaloupe fit une voile d'une des couvertures; une rame et une longue perche attachées ensemble tinrent lieu de mât, et, ainsi équipés, nous continuâmes notre route plus rapidement et sans fatigue. En doublant la pointe septentrionale de la baie, j'aperçus au loin, en mer, le schooner mexicain et un grand nombre de bateaux; nul doute qu'ils ne fussent à ma recherche.

A six heures du soir, nous débarquâmes à Monterey, au milieu des acclamations de la foule étonnée.

J'étais généralement aimé, et ma disparition avait répandu l'alarme dans toute la ville. Aussi, à peine débarqué, fus-je assailli de questions de tous les côtés. Les femmes m'accablaient de caresses, quelques-unes m'embrassaient; ces dernières, je dois l'avouer, étaient d'un certain âge. Toutes s'accordaient à dire que je devais brûler une demi-douzaine de cierges sur l'autel de la Vierge Marie. Une d'elles avait versé bien des larmes pour moi: c'était Isabella, aimable enfant de quinze ans, fille du gouverneur. Celui-ci éprouva aussi un vrai bonheur à me revoir. Il m'aimait beaucoup, parce qu'en jouant aux échecs, je me

laissais battre par lui, bien que j'eusse pu lui rendre la reine et la première marche. Cette finesse diplomatique m'avait été suggérée par ses filles qui désiraient me voir entrer dans ses bonnes grâces. *Dios te ayuda, niño*, me dit le gouverneur; j'ai eu bien peur de ne pouvoir plus jouer aux échecs avec toi ; *que tonteria andar a dormir in una barca, quando se lo podia sobre tierra firma!* Quelle folie d'aller dormir dans un bateau quand on peut le faire sur la terre ferme! Je lui racontai l'histoire des pauvres Russes, il en fut touché jusqu'aux larmes, car il était aussi bon que vain; il prit le capitaine chez lui, et ordonna qu'on pourvût au logement de l'équipage; mais l'hospitalité des habitants n'avait pas attendu des ordres pour se montrer, et les pauvres diables, accablés d'attentions et de soins, eurent bientôt oublié les dangers auxquels ils avaient échappé. Quinze jours après, ils furent embarqués à bord du schooner mexicain et envoyés à la baie de San-Francisco, où un brick de guerre russe à la destination d'Asitka venait d'arriver. Ils ne nous quittèrent pas les mains vides : les Montéreyens, s'étant aperçus de leur amour passionné pour le suif et le whisky, leur avaient donné de ces rafraîchissements délicats en quantité suffisante pour noyer pendant longtemps les soucis et le chagrin. Quant au capitaine, on eut pour lui tous les égards qu'il avait mérités par sa courageuse conduite, et, la veille

de son départ, on lui fit présent d'une malle d'assez grande dimension, bien remplie de linge et de vêtements.

Pour célébrer ma résurrection, on passa toute la nuit dans les plaisirs. Des coups de canon avaient éte tirés et des pavillons avaient été hissés pour rappeler tous les bateaux: à dix heures du soir, toute la population gambadait sur la pelouse, chantait et mangeait comme si c'eût été son dernier jour de plaisir.

Quatre semaines s'écoulèrent au milieu d'amusements de toute espèce, et je dois avouer à ma honte que j'avais volontairement laissé échapper deux occasions d'aller à Santa-Fé. Un matin, pourtant, tous mes rêves de nouveaux plaisirs furent brusquement dissipés. J'étais occupé à méditer ma première déclaration d'amour, quand notre vieux domestique arriva, accompagné de quatre guides indiens; il avait quitté l'*établissement* depuis sept jours et fait par eau presque toute la route. Mon père l'avait expédié pour me amener à la maison dans le cas où je ne serais pas encore parti de Monterey. Les nouvelles qu'il m'apportait étaient désastreuses : le prince avait été assassiné par les Corneilles; les Shoshones s'étaient mis en campagne pour venger sa mort, et mon père, dont la santé empirait de jour en jour, s'attendait à rejoindre avant peu son ami dans un monde meilleur. Pauvre Isabella! j'aurais dû ajouter : pauvre moi! mais les

fatales nouvelles m'avaient tellement agité que j'avais peu de pensées à donner à l'amour. Mon retour immédiat était un devoir sacré : je devais obéir à mon père, et, en outre, les Shoshones m'attendaient pour marcher avec eux sur mon premier sentier de guerre. Le vieux gouverneur me conseilla de retourner par mer ; la prudence l'exigeait : les Arrapahoes étaient dans ce moment en guerre avec les Shoshones, et il était à craindre qu'ils ne cherchassent à m'intercepter si je remontais le Buonaventura.

Avant mon départ, je reçus la visite d'un Irlandais natif de Cork, nommé Roche. C'était un jeune gaillard leste, insouciant et toujours de bonne humeur ; il avait déserté d'un navire américain, et une somme de quarante dollars avait été promise à celui qui le découvrirait ; mais personne n'avait été tenté de la gagner ; le navire avait dû partir, et ce n'était qu'après son départ que le déserteur avait reparu.

Le général Moreno avait d'abord été dans une grande colère et avait voulu mettre le pauvre diable en prison. Mais Roche était un si drôle de corps et représenta avec tant d'adresse tous les maux qu'il avait soufferts à bord parce qu'il était catholique, que le clergé ou, pour parler plus exactement, tout Monterey intervint en sa faveur. Il ne tarda pas à montrer que la ville avait fait en lui une précieuse acquisition : il jouait bien du

violon et était danseur infatigable; la langue et les coutumes du pays lui étaient déjà familières; personne ne le surpassait dans la chasse aux bisons et aux chevaux; il racontait aux vieilles femmes des histoires sans fin sur les merveilles d'Érin, sur les miracles de saint Patrice et sur la pierre de Blarney; il s'était fait aimer de tout le monde, et il aurait pu trouver bonheur et richesse en fixant sa demeure dans la ville; malheureusement pour lui, sa passion indomptable pour les aventures ne lui permit pas d'apprécier le calme de la vie de Monterey, et, apprenant qu'il y avait une chance de se faire casser la tête à l'*établissement des grands seigneurs*, il demanda la permission de me suivre; j'y consentis, et il m'accompagna avec mon domestique et les Indiens. Nous nous embarquâmes à bord du schooner. Nombreux furent les présents que je reçus des bons habitants; j'aurais pu armer toute une légion avec les pistolets, la poudre, les fusils, les couteaux, les épées qu'ils me donnèrent. Le gouverneur, ses filles et tous ceux qui purent trouver place dans les bateaux m'accompagnèrent jusqu'à la pointe septentrionale de la baie, et ce fut avec un grand déchirement de cœur que je leur dis adieu.

CHAPITRE VII.

Nous avions été bien inspirés en choisissant la voie de mer; quatre jours après notre départ de

Monterey, nous étions ancrés à un quart de mille de la plage, sous le parallèle du 39° de latitude nord, et à la pointe méridionale d'une montagne appelée l'*Épine dorsale tortue*. Nos Indiens débarquèrent les premiers pour voir si la côte était libre; ils se servirent, pour cette reconnaissance, d'un petit canot dont nous étions pourvus. Dans la soirée, le schooner était déjà bien avancé dans sa traversée de retour, et nous étions occupés à creuser une cachette pour notre bagage, qu'il nous était impossible d'emporter. Je dois faire remarquer ici que parmi les présents qui m'avaient été faits à Monterey se trouvaient deux grands coffres couverts en ferblanc et remplis de feux d'artifice. Les Montéreyens sont très amateurs de ces feux, qui leur sont apportés en grande quantité par tous les navires qui vont en Californie pour le commerce des peaux. On verra plus bas que ces signes de réjouissance opérèrent des prodiges, et sauvèrent bien des chevelures dans un moment où notre position était désespérée.

Après avoir caché tous nos effets, nous nous mîmes en marche vers l'est; puis nous déviâmes vers le nord-ouest, dans l'espoir de rencontrer quelques chevaux appartenant à la tribu. Notre espoir ne fut pas trompé : à la pointe du jour, nous aperçûmes plusieurs centaines de ces animaux qui paissaient au milieu d'un pâturage naturel de trèfle sur lequel nous venions d'entrer.

comme nous avions fait une marche de plus de trente milles, nous résolûmes de nous arrêter dans cet endroit et de nous y reposer.

A peine avais-je dormi une heure que je fus réveillé par un petit coup frappé sur mon épaule ; je m'imaginai d'abord que je rêvais ; mais, en ouvrant les paupières, je vis un de mes Indiens, le doigt sur la bouche pour m'enjoindre le silence, et les yeux tournés vers la prairie. Je regardai dans cette direction, et ce que j'aperçus fut pour moi un puissant antisoporifique : à un demi-mille de nous était une bande d'Indiens peints et accoutrés en guerre, occupés silencieusement à attacher des chevaux. J'eus bientôt reconnu qu'ils n'appartenaient pas à notre tribu et que c'étaient des Umbiquas, nation pillarde, habitant sur notre frontière septentrionale, et très adonnée au vol des chevaux, surtout quand il n'est accompagné d'aucun danger ; croyant, pour le moment, n'avoir rien à craindre parce que les Shoshones s'étaient mis en campagne contre les Corneilles, ils choisissaient à leur aise celles de nos bêtes qui leur paraissaient les meilleures.

Heureusement pour nous, nous avions campé au milieu d'un buisson épais, sur un endroit inégal et de difficile accès pour les quadrupèdes, autrement nous aurions été découverts, et il y aurait eu dès lors une fin à mes aventures.

Nous réveillâmes nos compagnons et tînmes

immédiatement un conseil de guerre. Si, d'un côté, nous étions trop faibles pour attaquer nos voleurs, de l'autre, nous n'étions nullement disposés à les laisser tranquillement partir avec nos chevaux; les suivre et attendre l'occasion de frapper un coup décisif était le seul parti à prendre, et nous nous y arrêtâmes.

A midi, les Umbiquas, ayant attaché autant de chevaux qu'ils pouvaient en emmener, nous tournèrent le dos et partirent vers l'ouest, dans la direction de la station de pêche où avait eu lieu notre débarquement à notre arrivée d'Europe. Nous les suivîmes pendant toute la journée, ne mangeant que des prunes sauvages de prairie. Le soir, un de mes Indiens, guerrier expérimenté, nous quitta pour reconnaître leur camp. Il parvint à y pénétrer et à apprendre le plan de leur expédition à l'aide d'indices qui ne pouvaient tromper un esprit aussi rusé et aussi sagace que le sien. La maison des bateaux contenait une grande chaloupe à voile, sept à huit canots, notre approvisionnement de poisson séché et notre appareil de pêche. Comme nous avions été en paix depuis plusieurs années, cette maison, que nous appelions habituellement *le poste*, n'avait pas de garnison, car on ne pouvait pas donner ce nom à dix ou douze familles indiennes qui étaient établies dans le voisinage. La première intention des Umbiquas avait été seulement de voler des chevaux; mais, ayant appris

que les six guerriers appartenant à ces familles s'étaient rendus à l'*établissement* pour demander des armes et des munitions, ils avaient résolu d'attaquer le poste et d'enlever quelques chevelures avant de retourner chez eux, les uns par terre, et les autres par mer, avec nos bateaux, nos filets, notre poisson, etc., etc. L'affaire devenait sérieuse : notre charpentier et notre forgeron ayant disparu, comme je l'ai dit, notre petite flotte une fois enlevée n'aurait pas pu être remplacée ; nous résolûmes en conséquence de la conserver à tout prix. Envoyer un Indien à l'*établissement* eût été non-seulement inutile, mais imprudent; il ne serait pas arrivé à temps, et son départ aurait affaibli nos forces déjà si petites. Ce que nous avions de mieux à faire était de tâcher d'atteindre le poste avant les Umbiquas ; en réussissant dans cette tentative, la partie deviendrait plus égale, car nous serions abrités par des poutres épaisses et aurions la supériorité des armes ; chacun de nous avait une carabine, et nos ennemis n'avaient entre eux tous que deux fusils, le reste était armé de lances, d'arcs et de flèches. Notre éclaireur avait aussi appris par leur conversation qu'ils étaient venus par mer et que leurs canots étaient quelque part sur la côte, dans le voisinage du poste.

En regardant la carte annexée à ce volume, le lecteur verra la topographie du pays. A cinquante milles au nord de nous étaient les fourches du

Nu-Elijé-Sha-Wako, fleuve vers lequel les Umbiquas allaient marcher pour être près de l'eau et pour gagner le sentier qui conduisait de l'*établissement* au poste. Ils intercepteraient ainsi tout messager qui serait expédié par cette voie, dans le cas où on aurait eu vent de leur expédition. La route directe vers le poste était beaucoup plus courte, mais, après le premier jour de marche, il n'y avait plus ni eau ni herbe fraîche; le terrain était inégal et couvert de broussailles épaisses qui ne permettaient pas de passer avec une troupe nombreuse de chevaux. Un indien, d'ailleurs, prend toujours de préférence la route qu'il croit la moins dangereuse.

Un singulier hasard vint nous aider à exécuter la résolution que nous avions prise de nous rendre au poste par la route directe : mes Shoshones et mon vieux domestique dormaient, pendant que je veillais avec l'Irlandais Roche; nous entendîmes que quelque chose était en mouvement derrière nous, dans la prairie; nous ne pouvions nous imaginer ce que ce pouvait être : les bisons ne viennent jamais aussi loin vers l'ouest, et ce n'était pas la saison des loups. Je me glissai hors de notre buisson, et, quelques minutes après, je me trouvai au milieu d'une troupe de chevaux qui ne s'étaient pas laissé attraper et qui avaient suivi les traces de leurs compagnons, pour savoir ce qu'ils étaient devenus. Je retournai à notre

buisson, j'éveillai mes gens et leur fis mon rapport. Ils partirent avec leurs lassos, et Roche et moi restâmes pour dormir.

Bien avant le jour, notre éclaireur nous conduisit derrière un renflement de la prairie, à trois milles vers l'ouest; c'était une excellente précaution, elle empêchait tout rôdeur umbiqua de nous apercevoir, et si nous ne l'avions pas prise nous aurions certainement été découverts, car nous n'étions campés qu'à deux milles de l'ennemi, et la prairie était plate jusqu'au renflement derrière lequel nous étions allés chercher un abri. Là nous vîmes sept forts chevaux auxquels on avait mis nos lassos en guise de bride; nous n'avions pas de selles, mais on peut à la rigueur s'en passer. Nos Indiens avaient aussi tué un poulain d'un an et avaient pris de la viande pour deux jours, de sorte que, lorsque nous partîmes, ce qui eut lieu bien longtemps avant que les Umbiquas ne commençassent à bouger, nous avions l'espoir de les devancer de trente heures au poste de la pêcherie.

Nous ne doutions pas qu'ils ne prissent deux heures de repos dans la journée, parce qu'ayant un long voyage à faire avant d'arriver sur leur propre territoire, ils devaient naturellement chercher à ménager les chevaux volés. Chez nous, c'était tout différent; nous pouvions parcourir à cheval les 40 milles qui nous séparaient de notre

but, et, ce but une fois atteint, peu nous importait le sort ultérieur de nos montures; nous ne ménageâmes donc pas leurs jambes, et ces nobles animaux pleins de feu, bien que chargés de graisse d'être restés au vert pendant deux mois, nous transportèrent avec la plus grande rapidité. Quand nous nous arrêtâmes au bord d'une petite rivière pour les abreuver et les laisser souffler, ils ne paraissaient pas être fatigués, quoique nous eussions fait une course de 28 milles.

A environ onze heures, nous atteignîmes les confins du territoire rocheux; nous nous y reposâmes pendant trois heures et y fîmes un repas dont nous éprouvions le plus grand besoin, car, depuis notre débarquement du schooner, nous n'avions mangé que des baies et des prunes sauvages. L'excavation de notre cachette nous avait tellement absorbés que nous avions oublié d'emporter avec nous aucune espèce de provisions.

Notre fuite, ou pour mieux dire notre voyage, s'acheva sans aucun incident remarquable; nous arrivâmes, comme nous l'avions prévu, un jour et demi avant les Umbiquas, et eûmes par conséquent le temps de faire nos préparatifs pour les recevoir.

Dès avant notre arrivée, on avait fait entrer dans le poste les squaws et les enfants, et on y avait transporté tous les objets de valeur, et une

grande quantité d'eau pour le cas où l'ennemi voudrait tenter l'incendie. La présence d'un parti hostile avait été découverte deux jours auparavant d'une manière singulière : trois enfants, étant allés à une petite baie peu éloignée du poste pour attraper des jeunes phoques, avaient aperçu quatre canots amarrés au pied d'un rocher, et un peu plus loin avaient vu deux jeunes gens assis près d'un feu, et occupés à faire cuire un des phoques qu'ils avaient pris. Les enfants s'étaient hâtés de retourner chez eux, et les trois seuls hommes (trois vieillards) qui fussent restés au poste s'étaient mis en campagne. Ils n'étaient pas encore revenus quand nous arrivâmes; mais, dans la soirée, ils entrèrent dans le fleuve avec les chevelures des deux Umbiquas qu'ils avaient surpris, et avec les quatre canots qui furent déposés en sûreté dans le magasin.

Notre position était forte : en face de nous, au nord, coulait un fleuve large et rapide ; au sud, nous étions défendus par un fossé large de 40 pieds et profond de dix qui nous séparait d'une belle esplanade ouverte, sans aucun buisson, arbre ou abri; les deux ailes étaient formées par deux petites tours en briques, hautes de vingt pieds, percées de meurtrières, et ayant chacune une porte à dix pieds au-dessus du sol; nous avions naturellement retiré à nous les échelles qui y donnaient accès. La seule autre entrée, c'était la

principale, n'était accessible que par eau, et on ne pouvait s'en approcher qu'en nageant. Le fort était construit en pierres et en briques, et les portes faites avec des poteaux épais et garnies de feuilles de cuivre pouvaient défier pendant longtemps les haches et le feu de l'ennemi. La seule chose qui nous donnât de l'inquiétude était le toit; comme il était fait en bardeaux de bois de sapin, nous craignions qu'on ne pût l'incendier; pour nous prémunir contre ce malheur, nous transportâmes de l'eau dans les chambres supérieures, et fîmes des dispositions qui nous permettaient de pratiquer, dans un moment, si cela était nécessaire, des trous dans la toiture; en attendant nous la couvrîmes d'une couche d'argile dans les endroits les plus exposés.

Notre garnison était composée de dix hommes, dont sept seulement avaient des armes à feu; mais c'étaient d'excellents tireurs qui ne manquaient jamais leur but. Nous avions aussi seize femmes et neuf enfants, garçons et filles; différents postes leur furent assignés dans le cas où nous serions attaqués de nuit.

Les six guerriers qui étaient allés chercher des armes à feu à l'*établissement* devaient bientôt revenir, et, jusqu'à leur retour, tout ce que nous avions à faire était d'être prudents, d'attendre l'ennemi, et même de supporter sa première attaque sans nous servir de nos armes à feu, afin qu'il

ne pût pas soupçonner que la garnison du fort venait d'être renforcée.

Un de nos vieillards, rusé matois qui dans son temps avait été un brave guerrier, fit la proposition suivante : accompagné d'un autre homme, il irait rôder dans le voisinage de l'endroit où les canots ennemis avaient été cachés, et entretiendrait les feux, afin que leur fumée endormît tout soupçon. Les Umbiquas, à leur arrivée devant le poste, enverraient indubitablement un des leurs pour appeler les gardiens des canots ; nos hommes tâcheraient de prendre vivant ce messager et de l'amener au poste. Nous acceptâmes cette proposition ; un des canots fut en conséquence lancé à l'eau, et, tard dans la soirée, nos deux Indiens, bien armés de fusils, partirent pour leur expédition.

CHAPITRE VIII.

Les Umbiquas arrivèrent enfin, et montrèrent, par leur mépris de toute précaution, qu'ils se croyaient sûrs du succès; ils ne soupçonnaient certes pas qu'il y avait des armes à feu dans le block house, car ils firent halte à cinquante mètres de la tour orientale, tellement à découvert que Roche voulait tirer sur eux et que j'eus beaucoup de peine à l'en empêcher.

Les chevaux n'étaient pas avec eux, mais avant peu nous vîmes ces animaux de l'autre côté du

fleuve, dans une petite prairie ouverte, et gardés par deux de nos ennemis qui leur avaient fait traverser le fleuve à la nage deux ou trois milles plus haut, dans le double but de les avoir sous la main en cas de besoin et de leur procurer un meilleur pâturage que celui qu'ils auraient pu trouver de notre côté. C'était un incident qui n'était pas entré dans nos calculs et qui, pourtant, tourna à notre avantage.

Les sauvages, ayant examiné minutieusement les bâtiments extérieurs, ne tardèrent pas à se convaincre qu'il était impossible d'attaquer la place avec succès par les moyens ordinaires. Ils lancèrent quelques flèches et tirèrent un coup de fusil dans les meurtrières, pour s'assurer qu'il n'y avait dans l'intérieur aucun homme en état de combattre. La tranquillité parfaite dans laquelle nous nous tînmes augmenta leur confiance. Plusieurs d'entre eux longèrent le bord du fleuve pour voir ce qu'il y aurait à tenter du côté de l'entrée principale; ayant reconnu qu'elle était inaccessible et inattaquable, ils revinrent faire leur rapport, et toute la troupe s'éloigna d'une centaine de mètres pour concerter ses plans.

Nous pouvions voir que quelques-uns conseillaient d'incendier le bâtiment, et distinguer par leurs gestes qu'ils étaient en petit nombre. D'autres semblaient représenter que si ce conseil était suivi tout le butin renfermé dans le fort se-

rait consumé, qu'il n'était pas de leur intérêt d'employer le moyen proposé, que cela n'était pas nécessaire, attendu qu'il n'y avait presque aucun danger à redouter de l'intérieur de la place. A la fin, un d'eux qui, suivant toutes les apparences, était un chef, leva le bras et étendit successivement ses doigts dans la direction de l'endroit où leurs canots étaient cachés, dans celle du fleuve, et derrière lui, vers le point où le soleil se lève; après qu'il eut cessé de parler, deux de ses hommes se mirent en marche vers le sud-ouest. Il n'y avait pas à se tromper sur le plan de l'ennemi : ces deux hommes, après avoir rejoint les deux autres qui avaient été laissés à la garde des canots, devaient amener ces embarcations dans le fleuve en doublant la pointe; il leur faudrait toute la nuit pour cette opération, et, au lever du soleil, les assiégeants attaqueraient les portes extérieures et tenteraient de les abattre avec leurs tomahawks.

L'obscurité de la nuit vint accroître nos inquiétudes; nous craignions que quelque plan diabolique ne se présentât tout à coup à l'esprit de l'ennemi. Je plaçai des sentinelles dans tous les coins du block house et j'enjoignis le plus profond silence.

Les assiégeants avaient allumé un grand feu et faisaient cuire leurs aliments, et quoiqu'il nous fût impossible d'entendre le sens de leurs paroles,

il était évident qu'ils considéraient le poste comme étant déjà en leur pouvoir. La moitié de la troupe, après avoir mangé, s'étendit par terre pour dormir. Vers minuit, tout était silencieux, et les troncs d'arbre à demi brûlés avaient cessé de jeter leurs flammes brillantes. Une rude besogne nous attendait dans la matinée. J'espérais qu'il me serait permis de prendre quelques moments de repos ; mais mon espoir fut déçu : à peine avais-je fermé les yeux, que j'entendis le bruit sourd et régulier de la hache lorsqu'elle frappe contre un arbre ; je regardai avec précaution : les sons venaient de loin. Sur le bord du fleuve et derrière le camp des sauvage, des formes sombres s'agitaient dans toutes les directions ; nous finîmes par découvrir que les Umbiquas étaient occupés à fabriquer des échelles pour escalader, il n'y avait pas à en douter, les portes supérieures de nos petites tours. Cette découverte nous causa peu ou point d'inquiétude ; nous avions prévu la possibilité de cette escalade et avions pris nos mesures en conséquence. Nous convînmes de nouveau de ne faire connaître nos forces aux ennemis qu'au dernier moment et lorsque nous serions sûrs d'en abattre cinq à la première décharge de nos armes à feu. Nos Indiens prirent leurs arcs, et ne se munirent que de flèches pareilles à celles dont leurs enfants se servent pour la pêche, afin de faire croire aux assiégeants que la place n'était défen-

due que par quelques jeunes garçons résolus et téméraires.

Au point du jour, les Umbiquas s'avancèrent avec deux échelles portées chacune par trois hommes. Quelques guerriers dirigeaient les mouvements plutôt par des gestes que par la parole. Ils regardèrent souvent vers les meurtrières, mais la lumière du jour était encore trop faible pour que leurs yeux pussent nous découvrir. Ils croyaient, au reste, n'avoir rien à redouter : notre morne silence pendant toute la nuit avait endormi leur méfiance naturelle ; ils pensaient que la maison des bateaux avait été abandonnée, et le certain degré de prudence avec lequel ils agissaient devait être attribué à l'habitude invétérée de ruse, inhérente au sauvage, plutôt qu'à la crainte d'être vus ou de rencontrer aucune espèce de résistance.

Les deux échelles furent appliquées contre les tours, et les deux Indiens qui grimpèrent sur chacune d'elles jetèrent d'abord un regard scrutateur à travers les trous pratiqués aux deux côtés des portes ; mais nous étions cachés et ils n'aperçurent rien qui pût éveiller leurs soupçons. Tous les Umbiquas formèrent alors un cercle autour des échelles, et, armés d'arcs et de lances, surveillèrent les meurtrières.

Au commandement du chef, les premiers coups furent frappés, et les Indiens qui étaient sur les échelles commencèrent à attaquer les deux portes

avec leurs tomahawks. Celui qui était à la porte orientale chancela au moment où il frappait le troisième coup, et tomba de l'échelle, la poitrine traversée par une flèche; quelques secondes après, un cri perçant parti de l'autre tour nous apprit que là aussi nous avions eu le même succès.

Les Umbiquas se retirèrent précipitamment avec leurs morts, en poussant un hurlement de désappointement et de rage auquel, par nos ordres, trois de nos jeunes garçons répondirent par un provoquant cri de guerre. Il n'y avait pas à se tromper sur l'âge de ceux qui avaient poussé ce cri, il était aigu et enfantin; aussi cette bravade mit-elle le comble à la frénésie des Umbiquas. Ils comprirent toutefois qu'ils devaient désormais agir avec plus de prudence : les flèches qui avaient tué leurs camarades étaient bien des flèches d'enfants, mais il était hors de doute qu'elles avaient été tirées par des guerriers.

Ils se réfugièrent derrière un grand rocher qui s'élevait sur le bord du fleuve et qui, bien qu'il ne fût qu'à trente mètres de notre front, les abritait complètement contre nos projectiles. Là ils formèrent un conseil de guerre et attendirent leurs hommes et leurs canots qui, d'après leurs calculs, auraient dû être arrivés depuis longtemps. Dans ce moment, le léger brouillard qui était suspendu sur le fleuve se dissipa; la rive opposée devint visible et nous présenta un spectacle qui attira no-

tre attention. Là aussi se jouait, sur une plus petite échelle, un drame de mort.

Juste en face de nous était un canot, le même dans lequel nos deux Indiens s'étaient embarqués la veille pour leur expédition; il était vide; les deux Umbiquas qui gardaient les chevaux volés en étaient éloignés de quelques mètres; ils semblaient ne l'avoir aperçu que depuis quelques minutes et ne pas savoir quel parti prendre. Ils avaient entendu notre cri de guerre et le hurlement des leurs, et ne savaient qu'en penser; mais le brouillard s'étant entièrement dissipé, ils virent leurs gens à l'endroit ou ceux-ci s'étaient abrités, et, probablement pour obéir à des signaux qui leur étaient faits de cet abri, ils se préparèrent à traverser le fleuve. Déjà ils détachaient le canot, quand soudain on vit un éclair et on entendit deux coups secs : les Umbiquas tombèrent, ils étaient morts. Nos deux éclaireurs qui avaient été cachés derrière les buissons parurent alors, et se mirent à scalper leurs victimes avec le plus grand sangfroid, et sans faire la moindre attention à la grêle de flèches et aux invectives que le gros des Umbiquas faisait pleuvoir sur eux de la rive opposée.

Ce ne fut pas tout : dans leur rage et leur anxiété, nos ennemis s'etaient exposés hors de la protection du rocher. Nous les tenions au bout de nos carabines, et, au moment même où le chef re-

gardait derrière lui pour voir si aucun mouvement du poste n'était à craindre, quatre de ses hommes tombèrent sous notre feu.

Bien que les incidents de ce combat qui fut mon premier fait d'armes soient encore frais dans ma mémoire, il me serait impossible de donner une idée des hurlements diaboliques qui vinrent frapper nos oreilles.

Les Umbiquas enlevèrent leurs morts et tournèrent à l'est dans la direction des montagnes qu'ils regardaient désormais comme le seul asile contre les dangers dont ils étaient menacés ; ils n'étaient plus que dix. Abattus et démoralisés, tous leurs mouvements indiquaient qu'ils pressentaient qu'ils étaient condamnés à ne plus revoir leur pays.

Ayant appris de nos éclaireurs que les six guerriers du poste étaient revenus de l'établissement et s'étaient mis en embuscade dans le voisinage, nous descendîmes par les échelles que les Umbiquas avaient laissées derrière eux, et entrâmes dans la prairie pour barrer la retraite dans toutes les directions.

Qu'il me soit permis de terminer en peu de mots cette histoire de sang. Les Umbiquas tombèrent tête baissée dans l'embuscade qui leur tua quatre autres hommes ; le reste se dispersa dans la prairie où il chercha en vain à trouver un asile momentané dans les crevasses. Avant midi, tous

étaient tués, excepté un seul qui se sauva en traversant le fleuve, et encore ne revit-il jamais son wigwam, car, longtemps après, les Umbiquas déclarèrent que pas un seul homme n'était revenu de cette fatale expédition.

Ainsi finit mon premier combat. Je dois dire que je n'avais pas tiré un seul coup de fusil. Souvent j'avais visé avec la certitude d'atteindre le but, mais mon cœur avait battu avec précipitation, et j'avais éprouvé une sensation étrange à l'idée de tuer un homme. Ma conduite, au reste, me valut de grands éloges : désormais Owato Wanisha était un guerrier.

Le lendemain, je quittai le poste avec mes gens, c'est-à-dire avec les six hommes qui étaient venus de Monterey, et comme nous avions tous d'excellents chevaux, nous eûmes bientôt atteint l'établissement. Il y avait un peu plus de trois mois que j'en étais absent.

Les choses avaient mieux tourné que je ne l'avais espéré. Mon père semblait se rétablir rapidement du coup qui l'avait frappé. Notre tribu avait fait une incursion sur le territoire méridional des Corneilles et avait infligé à ces peuples un châtiment sévère. Nos gens étaient revenus avec 150 chevelures, 400 chevaux et tout l'approvisionnement de couvertures et de tabac que les Corneilles avaient reçu des Jankees, peu de temps auparavant, en échange de leurs pelleteries. Pendant

longtemps les Corneilles furent tellement abattus que leur tribu fut près de se dissoudre. Leur terreur était si grande que, durant tout le cours de la présente année, ils osèrent à peine fréquenter leurs propres terrains de chasse.

Voici la narration de la mort du prince Seravalle telle que je l'ai entendue de témoins oculaires.

Un an après notre arrivée d'Europe, le prince avait envoyé des lettres à Saint-Louis sur le Missouri, par des trafiquants qui retournaient chez eux. Plus de trois années s'étaient écoulées, et on n'avait reçu aucune réponse. Quelques jours après mon départ pour Monterey, un parti de Shoshones, revenu du fort Hall, apporta la nouvelle qu'une grande caravane y était attendue. Le prince résolut d'y aller lui-même dans le double but d'acheter quelques articles de quincaillerie dont nous avions besoin et d'envoyer d'autres instructions à Saint-Louis. A son arrivée au fort, il fut agréablement surpris : non-seulement il trouva des lettres et plusieurs ballots à son adresse, mais il rencontra un savant français en route pour la Californie, où il était envoyé par une société scientifique. Ce savant, qui nous était recommandé par l'évêque et par le président du collége de Saint-Louis, avait amené comme guides cinq trappeurs français qui avaient passé une partie de leur vie à errer depuis les Montagnes

rocheuses jusqu'aux rives méridionales de la Basse-Californie.

Le prince laissa ses Shoshones au fort pour apporter les marchandises aussitôt qu'une occasion se présenterait, et accompagné de ses nouveaux amis se remit en route pour revenir à l'établissement.

Le second jour du voyage, ils rencontrèrent un fort parti de guerre des Corneilles, dont ils pensèrent n'avoir rien à craindre parce que les Shoshones étaient alors en paix avec tous leurs voisins; mais les perfides Corneilles, ignorant, ainsi que le prince, qu'il y avait dans les environs un parti de chasse shoshone, crurent avoir trouvé une occasion de faire un riche butin sans courir beaucoup de danger, et résolurent de ne pas la laisser échapper. Ils permirent aux hommes blancs de continuer leur route, les suivirent de manière à ne pas les perdre de vue, et, au milieu de la nuit, les surprirent si soudainement dans leur camp qu'ils ne leur laissèrent pas même le temps de saisir leurs armes.

Les prisonniers furent conduits, avec leurs chevaux et leur bagage, à l'endroit où leurs ennemis avaient fait halte. Un conseil fut immédiatement convoqué. Le prince, s'adressant au chef, lui reprocha amèrement sa perfidie. Qu'il connaissait peu les Corneilles ! Ce sont bien les plus grands coquins qu'on puisse trouver dans les montagnes :

Les trafiquants et toutes les tribus indiennes sont d'accord pour les représenter comme étant des voleurs connus pour n'avoir jamais tenu leur parole et pour n'avoir jamais fait une action honorable. Aussi lâches que cruels, le meurtre et le brigandage sont les seules occupations de toute leur vie. Malheur aux trafiquants et aux trappeurs qu'ils rencontrent dans leurs excursions, s'ils ne sont pas assez nombreux pour pouvoir opposer au moins un homme à chaque dizaine de ces brigands ! Voici une nouvelle preuve de leur couardise : Roche, un jeune parisien nommé Gabriel et moi tombâmes une fois, par hasard, au milieu d'un camp où il y avait quinze Corneilles et trois Arrapahoes; ils nous abandonnèrent leurs tentes, leurs pelleteries et leurs viandes séchées; les Arrapahoes seuls opposèrent quelque résistance et se firent tuer.

Mais, pour revenir à notre sujet, le chef écouta avec un air de mépris les reproches qui lui étaient adressés, et donna clairement à entendre qu'il connaissait le prince et qu'il le détestait; sa cupidité et sa duplicité l'emportant toutefois sur sa haine, il demanda aux captifs quelle rançon ils seraient disposés à payer. La réponse ayant été qu'on donnerait deux carabines, deux chevaux et 100 dollars, il dit que tout ce qui avait été capturé avec les prisonniers étant déjà sa propriété, il n'y avait plus à en parler; qu'il fallait envoyer un des Canadiens au fort Hall, avec un ordre du prince

pour soixante couvertures, vingt carabines et dix barils de poudre ; que ce messager serait accompagné de cinq de ses guerriers ; que tant que les objets mentionnés dans l'ordre du prince n'auraient pas été reçus, les hommes blancs résideraient dans le pays des Corneilles, où on allait les emmener ; qu'enfin les prisonniers ne seraient mis en liberté qu'après la réception de la rançon. Comprenant maintenant l'intention de l'ennemi, et certain qu'une fois dans les repaires des Corneilles il ne serait plus permis à ses compagnons et à lui d'en sortir, le prince rejeta cette proposition ; mais, désirant gagner du temps, il en fit d'autres qui, naturellement, ne furent pas acceptées. Le chef, voyant que, selon toutes les probabilités, il n'obtiendrait pas autre chose que le butin dont il s'était déjà emparé, jeta son masque hypocrite, et, rentrant tout à coup dans son vrai caractère, commença à injurier ses victimes :

« Les visages pâles étaient de vils chiens, trop » lâches pour combattre les Corneilles ; ils étaient » moins que des femmes ; ils se cachaient dans les » huttes des Shoshones et prêtaient à cette tribu » leurs carabines, afin qu'ayant beaucoup d'armes » et de munitions elle devînt forte et redoutable » pour toutes les autres ; mais, maintenant, les » Corneilles tueraient les visages pâles et verraient » de quelle couleur était le sang des lâches ; une » fois morts, les visages pâles ne donneraient plus

» des carabines et de la poudre aux Shoshones, qui,
» alors, s'enterreraient comme les chiens de prai-
» rie dans leurs terriers, et n'oseraient jamais
» traverser de nouveau le sentier d'un Corneille. »

Le prince répondit dédaigneusement :

« Les Corneilles ne devraient pas parler si haut,
» de peur d'être entendus par les braves Shosho-
» nes ; des mensonges ne devraient jamais être dits
» en plein air. Qu'étaient les Corneilles avant l'ar-
» rivée des hommes blancs sur les rives du Buo-
» naventura? Leur pays ne leur appartenait plus,
» car une portion avait été prise par les Pieds-
» Noirs, une autre par les Arrapahoes et les Sho-
» shones. Les Corneilles étaient alors comme les
» tourterelles chassées par les faucons des monta-
» gnes ; ils se tenaient cachés dans les profondes
» crevasses de la terre et ne bougeaient jamais
» que pendant la nuit, tant ils avaient peur de ren-
» contrer un Shoshone. Mais les hommes blancs
» avaient rassemblé les Shoshones autour de leur
» *établissement* et leur avaient appris à vivre en paix
» avec leurs voisins ; cette paix durait depuis qua-
» tre ans ; les Corneilles avaient eu le temps de
» bâtir d'autres wigwams ; pourquoi agissaient-
» ils comme des loups, mordant leurs bienfaiteurs
» au lieu de leur montrer leur reconnaissance? »

Le prince, malgré son âge, était plein de feu, surtout quand son sang était excité ; il était devenu Shoshone en tout, excepté en férocité ; il

méprisait cordialement les perfides Corneilles. Quant au chef, il ressentait tellement les sarcasmes de son captif qu'il serrait avec force le manche de son tomahawk, lorsque tout à coup on entendit un bruissement, puis la forte détonation d'une carabine, et un des Corneilles, après avoir fait un saut en l'air, tomba raide mort.

« Le chef a parlé trop haut, dit le prince, j'entends les pas d'un Shoshone; les Corneilles feraient bien de se sauver dans les montagnes, autrement leur chair engraissera les chiens de notre village. » Une expression de rage et de haine profonde sillonna rapidement les traits du chef; mais il resta immobile ainsi que tous les siens, cherchant à deviner, d'après les sons, quelle direction ils devaient prendre pour fuir le danger.

« La peur a changé les Corneilles en pierres, reprit le prince. Que sont devenus leurs pieds légers? Je vois les Shoshones. — Le chien de visage pâle ne les reverra plus, répliqua le sauvage en enfonçant son tomahawk dans le crâne de l'infortuné prince, condamné à mourir d'une mort obscure sur une terre lointaine. Les autres prisonniers, étant garottés, ne pouvaient faire aucune résistance; le savant français et deux de ses guides furent massacrés dans un instant; mais, avant que les autres captifs pussent être sacrifiés, une salve bien dirigée vint pleuvoir sur le corps compacte des Corneilles, qui se précipitèrent im-

médiatement vers les bois pour s'y abriter, laissant derrière eux leur chef cruel et vingt autres morts ou blessés. Trente Shoshones, sortant des broussailles, firent alors leur apparition et entrèrent en chasse; un seul resta pour mettre en liberté les trois trappeurs encore vivants et pour veiller sur le corps de celui qui avait été l'ami et le bienfaiteur de la tribu.

Les Shoshones et les Corneilles échangèrent, pendant une demi-heure, de leurs abris respectifs, un feu très vif de tirailleurs. Les Corneilles, qui y perdirent dix autres chevelures, étant parvenus à gagner une colline escarpée, pleine de buissons et de ronces, finirent par chercher leur salut dans la fuite, sans même tenter de répondre aux salves dont ils étaient poursuivis. Les victimes furent transportées à l'*établissement*, et, le jour même où leurs restes furent confiés à la tombe, les Shoshones partirent pour le territoire des Corneilles. J'ai déjà rapporté les résultats de cette expédition.

Je trouvai les trois trappeurs chez mon père : deux d'entre eux se préparaient à partir pour la Californie, mais le troisième, qui était un jeune parisien nommé Gabriel, préféra rester avec nous, et ne me quitta que bien longtemps après, sur les bords du Mississipi, lorsque je cherchai à m'ouvrir une voie vers l'Océan atlantique. Lui et Roche, quand nous nous séparâmes, s'étaient mis en

chemin pour retourner chez les Shoshones; ils trouvaient trop de charmes dans une vie errante et aventureuse pour l'abandonner sitôt, et l'Irlandais jurait que si jamais il rentrait dans le giron de la civilisation, ce ne serait qu'à Monterey, qui était le seul endroit où, depuis qu'il errait par le monde, il avait trouvé un peuple en harmonie avec ses propres idées.

Quand, dans l'assemblée du grand conseil, j'appris à la tribu l'attaque des Umbiquas et ses résultats, il y eut une bruyante explosion de satisfaction ; je fus fait chef de guerre séance tenante, et on résolut d'entrer en campagne contre les Umbiquas. Mon père ne me permit pas de prendre part à cette expédition. Ce n'était pas une petite besogne que de mettre en ordre les affaires du prince et de payer les dettes qu'il avait contractées au fort Hall. Je restai donc à l'*établissement*, et fus obligé, pendant deux mois, de mener la vie d'un commis, écrivant des comptes, etc., etc., occupation fort ennuyeuse, et qui n'était nullement de mon goût. Pendant ce temps, les succès de l'expédition contre les Umbiquas avaient été si grands qu'ils surpassaient même ceux obtenus sur les Corneilles. Ce fut une année glorieuse pour les Shoshones, et ils s'en souviendront longtemps comme d'une époque pendant laquelle leurs bas de cuir et leurs mocassins étaient, métaphore à part, cousus avec des cheveux hu-

mains; pendant laquelle les ossements de leurs ennemis, blanchis, privés de sépulture et dispersés dans la prairie, étaient un épouvantail même pour les loups, et les empêchaient de traverser le Buonaventura.

Je n'avais pas oublié la cachette que nous avions creusée à l'endroit où nous avions débarqué; tout ce qu'elle contenait fut transporté à la maison des bateaux, et comme la chaleur de l'été avait commencé à rendre désagréable le séjour de l'*établissement*, nous allâmes résider au bord de la mer. Presque toute la tribu partit aussi pour aller chasser dans les prairies ondulantes du sud.

Parmi les présents du bon peuple de Monterey se trouvaient beaucoup de livres. Mon père se les appropria, et ce fut pour lui une précieuse acquisition; depuis que son âge et ses infirmités l'avaient rendu incapable de supporter les fatigues de la vie indienne, son goût pour la solitude et la lecture était devenu une passion. Quant à Roche et à Gabriel, nous étions inséparables, et, quoique sous plusieurs rapports nous ne fussions pas sur le pied de l'égalité, l'habitude d'être constamment ensemble et de partager la même tente nous avait unis aussi étroitement que des frères auraient pu l'être. On pourra voir dans la suite de ce récit que nous fîmes ensemble un grand nombre d'audacieux exploits, et que nous passâmes bien des journées agréables, soit dans les villes septentrionales du

Mexique, soit dans les prairies occidentales du Texas, chassant avec les Comanches et démasquant parfois des coquins de Texiens qui, déguisés sous la peinture de guerre indienne, commettaient des meurtres et des déprédations sur les établissements reculés de leurs propres concitoyens.

CHAPITRE IX.

Avant de donner un aperçu de la religion, des mœurs et des coutumes des Shoshones, je crois devoir faire deux observations.

La première est que les Shoshones étant la souche commune d'où sont sortis les Comanches, les Apaches et les Arrapahoes, ce que je dirai de la tribu-mère est également applicable à ses rejetons. Je décrirai plus tard les Wakoes, tribu qui jusqu'à présent n'a été mentionnée ni même vue par aucun autre voyageur.

Ma seconde observation est que les Comanches et les Apaches ont toujours vécu en paix avec les Shoshones, et que ceux-ci ont été pendant longtemps en guerre contre leurs descendants, les Arrapahoes, et contre toutes les tribus dacotahs et algonquines telles que les Corneilles et les Rickaries, les Pieds-Noirs et les Nez-Percés, etc.

Quelle est la religion des Shoshonès? L'examen de cette question est du plus haut intérêt, et jet-

tera peut-être plus de lumière sur l'origine de ces peuples qu'on ne pourrait en recueillir dans leurs traditions, dans leurs mœurs et dans leurs coutumes. D'après ma connaissance des Indiens, je crois pouvoir affirmer que s'ils ne sont pas plus religieux que la plupart des chrétiens, ils sont bien certainement plus consciencieux. Ils croient tous en un seul Dieu, le Manitou, auteur du bien, et ils l'adorent comme tel; mais, pensant que la nature humaine est trop grossière pour communiquer directement avec l'arbitre de toutes choses, c'est généralement par l'intermédiaire des éléments ou de certains animaux qu'ils font parvenir leurs prières, de la même manière que les catholiques en usent avec leurs saints.

Le grand Manitou est universellement connu, non-seulement chez les Shoshones, mais encore chez toutes les tribus sauvages de l'Amérique septentrionale.

L'esprit intercesseur seul varie, non d'après la tribu ou la nation, mais d'après le choix individuel. On apprend aux enfants à connaître le Kishe-Manitou (le tout-puissant) et pas autre chose. Quand un adolescent a atteint l'âge viril, il choisit sa divinité personnelle, son dieu lare, d'après la révélation qui lui en est faite dans ses songes. Aussitôt qu'il a manifesté son intention de chercher l'esprit, ses parents lui ordonnent de jeûner pendant trois jours, lui enlèvent

son arc et ses flèches, et l'envoient au loin dans les bois, les montagnes ou les prairies, pour attendre la vision.

Un estomac creux, l'inaction et l'isolement ne manquent jamais de produire le délire et des hallucinations. Si le jeune homme a soif, il pense à l'eau ; s'il a froid, au feu ou aux rayons du soleil; s'il a faim, au bison ou au poisson. Quelquefois il rencontre un reptile, et l'un ou l'autre de ces objets, ou toute autre production ou cause naturelle, après avoir fait travailler son imagination, finit par s'en emparer entièrement.

Ainsi, le feu, l'eau, le soleil, la lune, une étoile, un bison, un serpent, n'importe lequel, devient l'objet de ses pensées, et, quand il dort, il songe naturellement de ce qui l'avait préoccupé. Il retourne alors chez lui, grave sur une pierre, sur un morceau de bois, ou sur une peau, la forme de l'esprit que son rêve lui a choisi, porte constamment cette image sur sa personne, et lui adresse ses prières, non comme à un dieu, mais comme à un intercesseur par l'intermédiaire duquel ses vœux doivent passer avant d'arriver au maître redoutable de toutes choses.

Quelques hommes acquièrent par leurs vertus et la régularité de leur vie le privilége de s'adresser au Créateur sans aucun intermédiaire. Ils forment un corps qui a ses maîtres des céré-

monies et ses présidents. Ceux-ci sont chargés de la garde des huttes sacrées, reçoivent les néophytes, et confèrent les dignités. Leurs rites sont secrets, et les membres seuls de la corporation y sont admis. Ces théologiens ont un autre point de ressemblance avec les prêtres antiques d'Isis et d'Osiris ; ils sont profondément instruits, et leurs connaissances en histoire naturelle, en astronomie et en botanique sont vraiment étonnantes. Ils sont les archivistes des tribus, et conservent le souvenir de tous les grands évènements et de toutes les affaires importantes au moyen de certains hiéroglyphes qu'ils peignent dans les huttes sacrées et que ceux de leur caste peuvent seuls déchiffrer.

Tous les jeunes gens (ils ne sont pas nombreux) qui, pendant leur retraite dans le désert, ont rêvé d'un serpent et en ont fait leur esprit, sont obligés par une coutume invariable d'entrer dans la corporation des *médecines*. Quoique le serpent soit toujours inoffensif dans les contrées occidentales, sauf dans quelques parties des montagnes, vers le fleuve Colombia, où il y a beaucoup de serpents à sonnettes, ce reptile a, de temps immémorial, été regardé avec horreur par les Shoshones qui l'associent dans leur pensée avec le mauvais esprit. Quand Kishe-Manitou (le bon Dieu) vint sur la terre sous la forme d'un bison pour adoucir les souffrances de l'homme

rouge, *Kinebec* (le serpent), l'*esprit du mal*, lui livra bataille. Cette partie de la croyance des Shoshones suffirait presque pour établir leur origine brahminique.

Le Médecine inspire une mystérieuse terreur aux Indiens. Il est respecté, mais il n'a pas d'amis, pas de squaws, pas d'enfants. C'est l'homme des actions ténébreuses; c'est celui qui communique avec l'esprit du mal; son savoir lui vient de la terre et des fentes des rochers; il sait combiner les poisons; lui seul ne craint pas *Animteki* (le tonnerre); il peut guérir les maladies par ses enchantements, par eux il peut aussi donner la mort; son regard est celui du serpent, il dessèche l'herbe, fascine les oiseaux et les bêtes, trouble le cerveau de l'homme, et jette dans son cœur l'épouvante et l'obscurité.

Les femmes shoshones ont une grande supériorité sur les squaws des Indiens orientaux. Elles sont beaucoup plus belles, et leurs formes sont bien plus gracieuses. Je ne puis mieux en donner une idée qu'en disant qu'elles ont plus de ressemblance avec les femmes arabes qu'avec toute autre race. Elles sont très propres sur leurs personnes et dans leurs huttes; leur tribu ayant des esclaves des deux sexes, elles ne sont pas, comme les squaws des tribus orientales, épuisées après leur mariage par un travail pénible. Elles sont très fidèles à leurs maris, et je ne

pense pas qu'une tentative sur leur chasteté pût réussir. L'équitation leur est aussi familière qu'aux hommes, et elles tirent de l'arc avec la plus grande dextérité. Je vis, une fois, la fille d'un chef, charmante enfant d'environ dix ans, donner la chasse à un troupeau de dindons sauvages; montée sur un cheval lancé au grand galop, elle perça de ses flèches, en moins de deux minutes, neuf des oiseaux qu'elle poursuivait.

Elles s'habillent avec autant de goût qne de décence: leur chemise, faite avec la peau souple et bien préparée de la daine, presque toujours teinte en rouge ou en bleu, est large du corps et étroite des manches. Une toge en étoffe de duvet de cygne, de soie ou de laine, couvre la chemise à partir de la taille, et descend de cinq à six pouces au-dessous du genou. Leurs jambes sont couvertes par des bas de la même matière que la chemise, et leurs jolis petits pieds sont renfermés dans des mocassins gracieusement travaillés. Une écharpe d'un tissu riche et fin ceint leur taille; leur longue, épaisse et soyeuse chevelure, aussi noire que l'aile du corbeau, tombe sur leurs épaules qui, ornées habituellement de fleurs, étincellent quelquefois de bijoux d'une grande valeur. Leurs chevilles et leurs poignets sont entourés de bracelets, et à voir une de ces jeunes et gracieuses créatures, les yeux pétillants, et

le visage animé par l'exercice de la chasse, on dirait vraiment une des nymphes de Diane telle qu'elle est décrite par Ovide (1).

Quoique les femmes ne participent pas aux mystères les plus secrets de la religion, on permet à quelques-unes d'elles de se consacrer à Dieu et de faire vœu de chasteté. Ces femmes consacrées diffèrent des vestales du paganisme et des nonnes catholiques en ce qu'elles ne sont pas recluses. Loin de là, leur costume est le même que celui des hommes : elles sont couvertes de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, et ont l'image du soleil peinte sur leurs mamelles. Elles sont des *guerriers*, mais ne font partie d'aucune expédition, et restent toujours pour la défense des villages. Elles vivent solitaires, sont redoutées et nullement aimées. L'Indien déteste tout ce qui est hors de nature, et pense qu'on doit rester dans les limites du but pour lequel on a été créé.

C'est pendant les belles soirées d'été que le jeune Shoshone qui veut se marier fait sa cour aux jeunes filles. Aussitôt qu'il a fixé son choix, il le communique à ses parents, qui prennent la direction de l'affaire entre leurs mains. Des pré-

(1) Les femmes comanches ressemblent aux squaws ordinaires. Elles sont, comme celles-ci, courtes et grasses. Cela provient de ce que les Comanches enferment les femmes et ne leur permettent pas de prendre de l'exercice.

sents sont portés à l'entrée de la hutte de la belle; s'ils sont refusés, il n'y a plus à y revenir, le galant doit porter ses vues ailleurs. Si les présents sont acceptés, d'autres sont déposés à leur place en signe de consentement. Ces derniers présents consistent généralement en objets travaillés par les femmes, tels que jarretières, ceintures, mocassins, etc.

Puis vient une assemblée des parents, que le père de la fiancée termine par un discours dans lequel sa fille est désignée par celui des jolis noms indiens qui est le sien : c'est la tourterelle, le lis, le murmure de la brise, etc. Elle a été une bonne fille, elle remplira ses devoirs d'épouse; son sang est celui d'un guerrier; elle donnera de nobles enfants à son mari et leur chantera les exploits de leur père. Le jour du mariage arrive enfin; on apprête un repas composé de fruits et de racines; tous les membres des deux familles sont présents, excepté le prétendu, dont les armes, les selles et tout l'avoir sont placés derrière la fiancée. La porte de la hutte est ouverte; son seuil est garni de fleurs; au coucher du soleil, le jeune homme se présente avec une contenance pleine de gravité; dès qu'il est assis près de son accordée, les convives commencent à manger dans le plus grand silence; mais bientôt, à un signal donné par les mères, chacun d'eux se lève et fait ses prépara-

tifs pour se retirer ; dans ce moment, les deux amants croisent leurs mains, et le prétendu, parlant pour la première fois, dit d'un ton interrogatif : Fidèle à la hutte, fidèle au père, fidèle aux enfants ? La mariée répond doucement : Fidèle, toujours fidèle, dans la joie et dans le chagrin, à la vie et à la mort. — *Penir, Penir, asha sartir, nu cohto lebech nu tanim.* — C'est la dernière formule, la cérémonie est accomplie. Quelques personnes la trouveront peut-être bien simple et bien ridicule ; quant à moi, elle m'a paru presque sublime : les opinions dépendent des habitudes et de l'éducation de chacun.

Le nouveau marié demeure pendant une année entière chez son beau-père auquel appartient de droit le produit de sa chasse tant en peaux qu'en viande. L'année expirée, le gendre est libre, et peut, à son choix, aller habiter avec sa femme chez son propre père, ou bien se construire une hutte séparée.

Le chasseur indien apporte jusqu'à sa hutte les animaux qu'il a tués, quand ils ne sont pas trop pesants : là finit sa tâche ; c'est sa femme qui les écorche et les dépèce, qui fait sécher les peaux et qui prépare les viandes. Si, cependant, le mari est un chasseur renommé dont le temps est précieux, la femme elle-même ou ses parentes vont chercher le gibier à l'endroit où il a été tué.

Quand un homme meurt, sa veuve porte le deuil pendant deux ou quatre ans. Le veuf agit de même; ses devoirs, toutefois, ne sont pas aussi stricts que ceux de sa femme, et il arrive souvent qu'au bout de deux ans il épouse sa belle-sœur, s'il en a une en âge et en position d'être mariée. Les Indiens pensent que ces mariages ne sont nullement contre nature, et disent qu'une sœur soignera bien mieux les enfants de sa sœur que ne le ferait une étrangère.

Dans les classes élevées, des enfants seulement âgés de quelques mois sont souvent fiancés l'un à l'autre. Ces engagements sont sacrés et jamais rompus.

Les lois indiennes sur le meurtre sont généralement très sévères. Elles sont à peu près les mêmes chez toutes les tribus, et sont divisées en deux sections dont l'une régit le meurtre commis dans la tribu, et l'autre le meurtre commis hors de la tribu.

Quand un homme a tué un de ses compatriotes, de deux choses l'une, ou il se livre à la justice, ou il s'enfuit de la tribu. Dans le premier cas, il est mis à mort en présence de tous les guerriers par le plus proche parent de la victime; dans le second, il n'est pas poursuivi, mais son plus proche parent devient responsable du crime et en subit la peine, si, dans un temps donné, il n'a pas produit l'assassin. La mort est instantanée

et le tomahawk est l'instrument du supplice. Souvent le chef cherche à faire fumer aux deux parties le calumet de paix. S'il y parvient, l'affaire en finit là; autrement, il faut une victime; c'est une loi rigoureuse dont l'exécution produit quelquefois de grandes calamités, la vengeance devient héréditaire de générations en générations, des meurtres sont suivis d'autres meurtres jusqu'à ce qu'une des deux familles déserte la tribu.

Telles sont, il n'y a pas de doute, les causes qui ont amené la subdivision en tant de tribus distinctes des grandes races ou communautés de sauvages, ayant le même type et parlant la même langue. Les familles émigrées des Shoshones ont formé les Comanches, les Apaches et les Arrapahoes. Depuis, les Tonquewas sont provenus des Comanches; les Lepans et les Texas (1) (maintenant éteints), des Apaches, et les Navahoes, des Arrapahoes.

Parmi les Nadaouessies ou Dacotahs, la subdivision a été encore plus grande : la même tribu primitive a donné naissance aux Konsas, aux Mandans, aux Tetons, aux Yangtongs, aux Sassitongs, aux Ollah-Gallahs, aux Siones, aux Wallah-

(1) Il y avait jadis une tribu considérable d'Indiens nommés les Texas. Des guerres continuelles l'ont fait disparaître.

Wallahs, aux Cayuses, aux Pieds-Noirs et finalement aux Winebagoes.

La race algonquine a produit vingt et une tribus différentes : les Micmacs, les Etchemins, les Abenakis, les Sokokis, les Pawtukets, les Pokonokets, les Narragansets, les Péquods, les Mohicans, les Leninapes, les Nanticokes, les Powatans, les Shaunis, les Miamis, les Illinois, les Chippewas, les Ottawas, les Menomonis, les Sacs, les Renards et les Kickapous. Toutes ces tribus se sont plus tard subdivisées elles-mêmes en plus de cent nations.

Mais, pour revenir aux lois sur le meurtre, il arrive parfois que le neveu ou le frère du meurtrier offre sa propre vie en expiation. Ce sacrifice volontaire est très souvent accepté, surtout par les familles pauvres. Alors, l'homme qui se dévoue n'est pas mis à mort, mais il perd sa parenté avec sa famille, renonce à tout rapport avec elle et devient pour la vie l'esclave ou le serf de la famille de l'homme assassiné. Quelquefois aussi, mais très rarement, la vie du coupable est sauvée par une loi singulière très ancienne : si l'homme assassiné a laissé une veuve et des enfants, cette veuve a le droit de s'approprier le criminel ; celui-ci devient nominalement le mari ou, en d'autres termes, doit chasser pour la famille et pourvoir à sa subsistance.

Si le meurtrier appartient à une tribu hostile, la guerre recommence immédiatement avec plus de fureur ; si, au contraire, il est membre d'une nation amie, la tribu lésée attend pendant trois ou quatre mois que les chefs de cette nation viennent offrir des excuses et des indemnités. Quand ils le font, ils apportent des présents qu'ils laissent à la porte de la hutte du conseil. Un des côtés de l'intérieur de cette hutte est occupé par les parents de la victime ; l'autre côté, par les chefs et les guerriers de la tribu ; le centre par les ambassadeurs. Un de ceux-ci ouvre la conférence par un discours de paix, tandis qu'un autre présente la pipe aux parents. Si ceux-ci la refusent, et si le grand chef de la tribu a une estime particulière pour la nation des ambassadeurs, il se lève, et offre lui-même aux parents le calumet de conciliation. Si les parents refusent encore, on fait entrer dans la hutte tous les enfants de la famille du mort, même ceux à la mamelle, et la pipe est passée pour la troisième fois dans cette partie de l'assemblée. Si un enfant, ne serait-il âgé que de quelques mois, touche ce symbole, les Indiens considèrent cet acte comme une décision du grand maître de la vie ; le calumet circule à la ronde, et les présents sont transportés dans l'intérieur et mis aux pieds des parents. Si, au contraire, le

calumet passe sans être touché, la vie du meurtrier est la seule satisfaction que la tribu consente à accepter.

En quittant leurs villages pour venir offrir des excuses, les chefs de la tribu du meurtrier emmènent celui-ci avec eux. Il est bien armé, et s'il a été un bon guerrier et un honnête homme, les ambassadeurs sont accompagnés d'un grand nombre de guerriers qui, avant d'entrer dans la hutte du conseil, peignent leurs visages, les uns en noir avec des taches vertes, les autres tout en vert. Le calumet de paix est toujours peint de cette dernière couleur.

Quand la suite de l'ambassade est aussi nombreuse, elle se range dans la hutte en face des parents du mort ; le centre est occupé par le chef des envoyés; de chaque côté de celui-ci, sont le porte-pipe de paix et le meurtrier. Le chef prononce un discours, puis, accompagné de ses deux acolytes, s'avance vers les parents, et les supplie l'un après l'autre de fumer le calumet présenté par le porte-pipe. Le meurtrier, bien armé, ainsi que je l'ai dit, se tient prêt à tirer sa flèche ou a faire feu de sa carabine sur celui des parents qui voudrait le tuer avant le refus définitif du calumet. Quand ce refus est constaté, les ambassadeurs, s'ils ont besoin de la paix, n'interviennent plus et laissent tuer le meurtrier. Si, au contraire, ils se croient assez

forts pour pouvoir le protéger, ils poussent leur cri de guerre, et leurs compagnons prennent la défense du coupable. On peut dire alors que la guerre a commencé entre les deux tribus. Je dois, au reste, faire observer qu'on en vient rarement à de telles extrémités, et que la pipe de paix est presque toujours acceptée.

Le guerrier shoshone est presque toujours à cheval, solidement assis sur une petite selle légère fabriquée par lui-même. Il ne se sert pas d'étriers, qu'il trouve plus embarrassants qu'utiles; les chefs seuls et les guerriers célèbres en ont comme marque de distinction; généralement une selle à étriers est un trophée enlevé à un ennemi vaincu.

Il a trop bon goût pour imiter dans le harnachement de son cheval les Mexicains, les Corneilles et les Indiens orientaux. Il pense que la grâce et la beauté naturelles de l'animal sont telles que toute parure fastueuse en détruirait l'harmonie. L'unique ornement qu'il donne à son coursier, et encore faut-il qu'il soit chef pour se le permettre, est un riche panache, ou bien trois plumes d'aigle qu'il attache à la rosette de la bride, au-dessous de l'oreille gauche; et comme un Shoshone traite son cheval en ami, qu'il le caresse toujours, qu'il le panse lui-même, qu'il le ménage et ne l'épuise jamais, l'animal est toujours en excellent état; son regard fier et sa

démarche majestueuse présentent au spectateur l'idéal de la force et de la beauté. Le costume élégant et la forme gracieuse du cavalier shoshone s'harmonisent admirablement avec l'aspect indompté et superbe de son destrier.

Le Shoshone laisse flotter au vent sa chevelure bien peignée, dont la racine seule est pressée autour de sa tête par un petit diadème en métal, sur lequel il attache un panache ou des plumes pareilles à celles qui ornent la rosette de son cheval. Ce diadème est en or ou en argent, et, quand on n'a pas les moyens de se procurer ces métaux, en du vet de cygne ou en peau de daim bien préparée et élégamment brodée avec des piquants de porc-épic. Ses bras sont nus et ses poignets sont entourés de bracelets en même métal que le diadème. Son corps, depuis le cou jusqu'à la taille, est couvert par une petite chemise en peau de daim extrêmement souple qui colle étroitement sur lui sans faire le moindre pli; de la taille au genou, il porte une toge à plis nombreux en étoffe de soie ou de laine, teinte en noir, en brun, en rouge ou en blanc. Il achète cette étoffe à Monterey ou à San-Francisco, chez les marchands qui font le commerce de Valparaiso et de la Chine. Ses jambes, depuis la cheville jusqu'à la hanche, sont couvertes de bas en peau de daim, teinte en rouge ou en noir au moyen d'acides végétaux, et cousue avec des che-

veux humains qui pendent en dehors flottants ou en tresses. Ces bas sont assujétis un peu au-dessus du pied par d'autres anneaux en métal, et les pieds sont chaussés dans des mocassins d'un travail soigné et élégant, et souvent bordés de jolis petits coquillages ronds et cramoisis, pas plus gros qu'un pois, qu'on trouve parmi les débris fossiles du pays. Autour de sa taille, et pour soutenir sa toge, il porte une écharpe ordinairement fabriquée par les squaws avec les filaments menus de l'arbre à soie (variété du bois à coton) lequel est toujours couvert de longs fils impalpables, mais très forts. Ces fils sont tissus ensemble et reçoivent une riche teinture. Je suis sûr qu'à Paris ou à Londres ces écharpes, qui ont une longueur de douze à quinze pieds, seraient achetées bien cher par les dames du haut ton. J'en ai souvent caché une dans ma main, à peine pouvait-on s'apercevoir que j'avais quelque chose renfermé dans ma paume. Le couteau à scalper et le tomahawk sont passés dans cette écharpe : le premier à gauche, le second à droite; l'arc et le carquois sont suspendus sur les épaules par des bandes en duvet de cygnes larges de trois pouces. La longue lance, richement sculptée et garnie d'une pointe brillante en fer ou en cuivre, est portée horizontalement le long du flanc du cheval. Celui qui possède une carabine la suspend à son côté gauche au moyen d'un anneau

et d'un crochet, la crosse touchant presque la ceinture, et le bout du canon dépassant un peu le genou.

Les plus jeunes guerriers, qui n'ont pas de carabine, portent, à sa place, un petit faisceau de javelines (le jerrid des Persans); ils lancent ces traits avec beaucoup de force et d'adresse, et je les ai vus souvent en enfoncer un, d'une distance de quatre mètres, à une profondeur de plus de deux pieds dans les flancs d'un bison. Pour compléter son armure offensive, le Shoshone pend au pommeau de sa selle le lasso, corde en cuir, longue de cinquante pieds et grosse comme le petit doigt d'une femme. C'est une arme terrible et contre laquelle il est presque impossible de se défendre, même quand on est pourvu d'une carabine, car le lasso est jeté avec la rapidité de la pensée, et si on tentait de se retourner pour faire feu, on s'exposerait à une mort certaine. Le seul moyen d'échapper au fatal nœud coulant est d'élever les rênes de son cheval jusqu'au sommet de sa tête, et de tenir dans une direction diagonale de son corps, sa lance, sa carabine ou toute autre chose, excepté son couteau qu'il faut avoir dans sa main droite afin de s'en servir à la première occasion favorable.

Si le lasso tombe au-dessus de votre tête, il doit nécessairement glisser, et c'est un jet perdu; si vous êtes assez prompt pour passer votre cou-

teau à travers le nœud coulant, et le couper au moment où on le retire, la chance tourne en votre faveur, ou du moins devient égale, car vous pouvez vous retourner contre votre ennemi et lui lancer votre lasso. Il ne peut vous opposer que son couteau et son tomahawk, parce que, pour mieux manier son lasso, il a jeté à terre sa lance, son arc et sa carabine, ou les a attachés autour de lui trop solidement pour qu'il lui soit possible de les dégager et de s'en servir de sitôt.

Il arrive souvent qu'après avoir coupé le lasso et s'être retourné contre son ennemi, un Indien ramasse, sans descendre de cheval, sa carabine ou sa lance à l'endroit où il les a laissés tomber. La victoire est alors entre ses mains. C'est ainsi qu'une fois j'échappai au lasso : j'étais poursuivi par un Indien Corneille; ses trois premiers jets manquèrent, au quatrième je coupai la corde, et, me retournant contre mon ennemi, je lui donnai la chasse et le tuai d'un coup de pistolet à travers le corps. Le nœud coulant tombait avec une telle précision, le centre au-dessus de ma tête, et la circonférence embrassant tout l'espace contenu entre le cou et la queue de mon cheval, que, si je n'avais pas jeté tout ce qui aurait pu m'embarrasser, j'aurais été dans un moment entraîné à terre. Tous les Indiens occidentaux et les Mexicains ont une dextérité admirable dans le maniement de cette arme mortelle.

Avant l'arrivée du prince Sera-alle, les Shoshones avaient des boucliers; mais ils les mirent bientôt de côté comme un embarras, et le temps qui était perdu à l'étude de l'emploi de cette arme défensive fut employé à se rendre plus habile dans le maniement de la lance. Je doute fort que dans les tournois de l'ancienne chevalerie les preux aient montré à la dame de leur pensée une plus grande adresse que celle qui est déployée par un Shoshone lorsqu'il combat un Arrapahoe ou un Corneille (1). Mais ce qui est vraiment merveilleux, c'est la facilité avec laquelle, dans une charge contre l'ennemi, il se couche le long de son cheval de manière à être invisible à tous les coups, et à ne pouvoir être atteint qu'à travers le corps de sa monture. Cette position gênante et dangereuse ne l'empêche pas de se servir adroitement de celle de ses armes qu'il croit devoir employer. Pour se tenir en équilibre, il passe son bras droit jusqu'à l'épaule dans le lasso qui, comme je l'ai dit, est attaché au pommeau de la selle ou autour du cou du

(1) Les Corneilles, nos voisins, rejetons de la race Dacotah, sont aussi d'excellents cavaliers, aiment le faste et sont admirablement vêtus; mais ils ne peuvent être comparés aux Shoshones. Ils ne sont pas aussi adroits, et ils changent si souvent de chevaux et les maltraitent tellement, que ces pauvres animaux ne s'attachent jamais à leurs maîtres.

cheval, et il trouve des points d'appui pour ses pieds dans les nombreuses ganses en peau de daim qui pendent de la selle. Ainsi suspendu, son bras gauche est entièrement libre pour manier l'arc, son bras droit l'est suffisamment pour tirer la flèche. Il n'a plus qu'à attendre l'occasion, et, à moins qu'il n'ait été blessé auparavant, il manque rarement son but.

Le prince, après avoir obtenu des Shoshones qu'ils renonceraient à leurs boucliers, leur enseigna la tactique européenne de cavalerie. Ils avaient trop de bon sens pour ne pas en comprendre les avantages, et ils l'adaptèrent autant que possible à celle qui était en usage parmi eux.

Les Shoshones chargent maintenant par escadrons avec la lance en arrêt, ils forment des carrés, font demi-tour avec une précision étonnante, et exécutent beaucoup de manœuvres très difficiles; mais comme ils combinent notre tactique avec la leur, un des spectacles les plus singuliers dont on puisse être témoin est la manœuvre indienne qui, au milieu d'une charge, fait soudainement disparaître des centaines de cavaliers derrière leurs chevaux. On voit d'abord ces animaux montés par de braves cavaliers se précipiter au combat; puis, à un signal donné, les hommes disparaissent dans un clin d'œil, et on ne voit plus que les quadrupèdes parfaitement

alignés qui semblent charger les rangs ennemis d'eux-mêmes et sans conducteurs.

On trouvera peut-être que je me suis trop arrêté à décrire les mœurs et les coutumes de ces peuples, je ne puis néanmoins m'empêcher, avant de quitter ce sujet, de donner au lecteur une preuve du savoir réel possédé par les Indiens des classes élevées. J'ai dit qu'ils sont bons astronomes, je puis ajouter que leur connaissance intuitive de la géométrie est remarquable. Je demandai une fois à un jeune chef quelle était, d'après lui, la hauteur d'un pin très élevé ; c'était dans l'après-midi, vers trois heures. Il marcha jusqu'à l'extrémité de l'ombre produite par le pin, ficha une flèche en terre, mesura la longueur de la flèche et celle de l'ombre qu'elle projetait ; puis, après avoir mesuré l'ombre du pin, il en déduisit une quantité proportionnelle à la différence qu'il avait trouvée entre la flèche et son ombre, et me donna le résultat. Il avait opéré par la règle de trois, sans s'en douter.

CHAPITRE X.

En racontant la mort funeste du prince, j'ai dit que les hommes blancs établis chez les Shoshones étaient vus de mauvais œil par les Corneilles. Toutes les autres tribus, dans un rayon de

deux à trois cent milles du Buonaventura, n'étaient pas mieux disposées en notre faveur; et cela n'était pas étonnant : depuis notre arrivée, les Shoshones, indépendamment de la supériorité immense que leur donnaient la grande quantité de leurs armes à feu, et leurs approvisionnements presque inépuisables en munitions, avaient acquis une certaine connaissance de la tactique et une unité d'action qui seules eussent suffi pour écraser leurs ennemis. Toutes les autres nations étaient jalouses de leur puissance et de leurs ressources, et cette jalousie étant maintenant excitée au plus haut degré, elles résolurent de s'unir pour frapper un grand coup, pour détruire non-seulement l'ascendant des Shoshones; mais encore pour s'emparer des richesses incalculables que, dans leurs folles idées, ils supposaient avoir été apportées dans l'établissement par les Européens.

Bien longtemps avant l'expédition contre les Corneilles et les Umbiquas dont j'ai rendu compte, des émissaires avaient circulé de tribus en tribus, et, chose étrange, elles avaient toutes étouffé leurs animosités privées pour former une ligue contre les Shoshones qu'elles considéraient comme l'ennemi commun. Ce fut, sans doute, par suite de cet arrangement que les Corneilles et les Umbiquas se montrèrent si audacieux. Les prompts et heureuses représailles des Shoshones avaient un peu refroidi l'esprit belliqueux fomenté autour

de nous; mais les Arrapahoes ayant consenti à se joindre à la ligue, les confédérés entrèrent tout à coup en campagne et envahirent notre territoire de tous les côtés.

Nous n'avions pas prévu cette attaque, et la plus grande partie de nos guerriers étaient encore à la chasse; aussi, pendant les trois premières semaines, l'ennemi emporta-t-il tout devant lui; mais nos chasseurs, instruits du danger, étant revenus en toute hâte, les affaires eurent bientôt changé de face. Le terrain perdu fut reconquis pouce à pouce, et les Arrapahoes, qui avaient éprouvé de grandes pertes, s'étant retirés de la ligue, nous n'eûmes plus rien à craindre pour notre frontière méridionale, et nous pûmes tourner toutes nos forces contre nos ennemis du nord. Malgré la défection des Arrapahoes, les tribus confédérées étaient encore trois fois plus nombreuses que nous, mais elles n'étaient pas d'accord et n'agissaient pas de concert; elles comptaient environ 15,000 guerriers umbiquas, callapous, cayuses, nez-percés, bonnaxes et têtes-plates; quelques Corneilles à qui la dernière leçon donnée à leur nation n'avait pas profité se trouvaient aussi dans les rangs ennemis. La supériorité de nos armes, notre tactique, notre discipline, l'art de la fortification, joints aux bons services de deux vieux canons espagnols de quatre, nous mirent à même, non-seulement de

vaincre la ligue, mais encore d'écraser et d'anéantir pour toujours quelques-uns de nos perfides voisins. Comme la relation des mouvements de toute la campagne serait ennuyeuse pour un étranger, je me contenterai de mentionner ceux auxquels je pris part (1).

(1) La manière de faire la guerre dans les prairies est si différente de la nôtre que la campagne dont il est question serait difficilement comprise par ceux qui ne connaissent que la tactique européenne.

Quand une armée européenne part pour une expédition, elle est toujours accompagnée de chariots qui transportent des provisions et des munitions de toute espèce. Il y a une administration spéciale pour la subsistance des troupes: rien de pareil chez les Indiens. Le guerrier entre sur le sentier de guerre avec quelques morceaux de venaison séchée, une livre de poudre, une quantité proportionnelle de plomb, s'il a une carabine; et, s'il n'en a pas, avec son arc, ses flèches, sa lance et son tomahawk. Dans les pays boisés, les rivières et les arbres des forêts et des montagnes lui fournissent l'eau et le combustible; dans les prairies, il trouve sa boisson dans les mares et dans les crevasses, et la fiente du bison lui sert à faire son feu. Sa carabine ou son arc lui procurent toujours des aliments en suffisance. Mais un grand nombre d'hommes, dix mille par exemple, ne pourraient pas marcher ensemble; une mare serait bien vite tarie par les deux ou trois cents hommes qui arriveraient les premiers, et ceux qui viendraient après ne trouveraient pas une goutte d'eau. D'un autre côté, à moins que le hasard ne leur fit rencontrer

Nous étions divisés en quatre corps : le premier devait agir contre les Bonnaxes et les Têtes-Plates,

un grand troupeau de bisons, ils ne pourraient jamais trouver des moyens de subsistance. Un bison et trois à quatre daims peuvent être tués chaque jour par des chasseurs détachés de l'expédition, et cet approvisionnement, suffisant pour un petit parti de guerre, ne le serait jamais pour une armée.

Ce n'est que dans les prairies fréquentées par les bisons que les Comanches, les Apaches et les Shoshones méridionaux vont souvent par bandes de plusieurs milliers d'hommes; partout ailleurs, la plupart des partis de guerre indiens entrent en campagne en faisant une espèce d'échelonnage. Supposons, pour plus de clarté, que les Shoshones voulussent envoyer deux milles hommes contre les Corneilles : ils diviseraient cette troupe en quinze ou vingt bandes, chacune commandée par un chef inférieur. La première partirait en reconnaissance ; le lendemain, la seconde suivrait avec les grands chefs en choisissant une autre piste, et ainsi de suite jusqu'à ce que trois cents ou trois cent cinquante hommes fussent réunis ; ils commenceraient alors leurs opérations ; de nouveaux partis viendraient successivement remplacer ceux qui auraient été mis hors de combat ; chacun d'eux apporterait un supplément de provisions et le produit de la chasse qu'il aurait faite en chemin ; ceux qui seraient occupés à combattre n'auraient donc pas à craindre de manquer des choses nécessaires à la vie.

Le lecteur verra par-là qu'une troupe de deux mille guerriers n'a réellement que quatre à cinq cents com-

au nord-ouest; le second contre les Cayuses et les Nez-Percés, aux fourches des fleuves Buonaventura et Calumet; le troisième resta près de l'établissement pour le protéger contre toute surprise; et le quatrième, qui était très petit, campa à la station de pêche, dans l'intérieur et autour de la maison des bateaux. J'étais attaché à cette division qui était commandée par mon père. Indépendamment des quatre corps dont je viens de parler, des bandes bien armées avaient été expédiées par terre et par mer pour le pays des Umbiquas.

La guerre sur les bords de l'Océan Pacifique se réduisit d'abord à quelques escarmouches; mais une bande nombreuse de Callipous ayant joint les Umbiquas, la partie ne tarda pas à devenir plus intéressante. Non-seulement nous perdîmes tous nos avantages dans le pays des Umbiquas, mais nous fûmes obligés de nous replier peu à peu vers le poste. Ce mouvement nous sauva: nous n'étions que cent six hommes et nos adversaires en avaient quatre cent quatre-vingts; mais notre forteresse avait été mise dans un admirable état de défense, et l'ennemi, lui ayant donné un assaut désespéré, perdit dans une seule après-midi un cinquième de ses forces.

battants, à moins toutefois que le nombre des guerriers d'abord convenu entre les chefs ne se trouve trop petit: dans ce cas on envoie d'autres renforts.

La toiture du poste avait été couverte en feuilles de cuivre, et des trous avaient été pratiqués dans les murailles pour servir d'embrasures au canon que nous possédions à l'insu de l'ennemi : le premier assaut fut bravement conduit, et nos meurtrières furent, pour ainsi dire, bouchées par les balles et les flèches des assiégeants qui s'avancèrent en colonne serrée, portant des torches et des échelles et hurlant comme des milliers de démons. Quand ils furent à une distance de soixante mètres, nous fîmes pleuvoir sur eux le contenu de nos deux canons que nous avions fortement chargés à mitraille, et qui produisirent un effet terrible. L'ennemi ne recula toutefois pas : poussant son cri de guerre, il se précipita en avant avec une intrépidité vraiment héroïque. Nos canons tirèrent de nouveau, accompagnés de toute notre mousqueterie, puis quarante de nos hommes firent une sortie. Cette dernière charge fut aussi irrésistible qu'elle était soudaine ; l'ennemi s'enfuit dans toutes les directions, laissant derrière lui ses morts et ses blessés. Dans la soirée, nous reçûmes de l'établissement un renfort de trente-huit hommes avec un approvisionnement considérable de viande de bison et vingt poulains gras. C'était une grande ressource pour nous, car, depuis plusieurs jours, nous avions été obligés de ne vivre que de poisson séché.

Durant sept jours, nous ne vîmes plus l'ennemi. Nos coureurs parcoururent tous les environs, et notre chaloupe surprit, dans une baie voisine de la pointe George, trente-six grands bateaux qui avaient transporté les Callapous de leur pays. Les bateaux furent détruits et leurs gardiens scalpés. Comme la chaleur était devenue très intense, nous résolûmes de ne plus nous confiner dans l'enceinte des murailles du poste ; nous établîmes un camp spacieux et l'entourâmes de parapets d'une force extraordinaire. Ce parti nous préserva probablement de quelque maladie contagieuse. La mauvaise odeur du poisson séché et la raréfaction de l'air dans le bâtiment avaient déjà commencé à agir pernicieusement sur beaucoup de nos gens, et surtout sur les blessés.

Au bout d'une semaine, nos ennemis reparurent au nombre d'environ six cents, et campèrent sur la petite prairie située de l'autre côté du fleuve ; leur morne contenance montrait qu'ils étaient revenus avec la résolution de se venger ou de mourir, et que la lutte qui allait s'engager serait terrible.

Notre premier corps avait défait et dispersé les Bonnaxes dans leur marche pour rejoindre les Têtes-Plates. La première de ces tribus, ne pouvant effectuer la jonction projetée, s'était repliée sur les Cayuses et les Nez-Percés. Ces trois nations combinées, après avoir guerroyé

avec des succès divers, avaient fini par reculer devant notre second corps. Les Bonnaxes, réduits au désespoir par leurs pertes et certains d'être exterminés si les Shoshones étaient vainqueurs, s'étaient unis aux Callipous et aux Umbiquas pour tenter une dernière attaque contre notre petite garnison.

Nous étions perdus si les Têtes-Plates avaient tenu plus longtemps; mais les Pieds-Noirs, leurs irréconciliables ennemis, profitant de l'occasion, avaient envahi leur territoire. Ils furent, en conséquence, forcés de nous demander la paix, et des détachements de nos deux premiers corps purent accourir à notre secours. Nos coureurs nous ayant apporté la nouvelle de ces heureux évènements, je convins avec mon père d'un plan d'opérations, et partis pour les gorges des montagnes minérales où je devais rencontrer nos renforts. Ils consistaient en sept cents hommes que je divisai en trois bandes dont je dirigeai la marche de manière à ce qu'elles pussent, sans être découvertes, cerner la prairie sur laquelle l'ennemi était campé. Un Indien, porteur d'un message pour mon père, fut expédié avec ordre de traverser le fleuve à quelques milles vers l'est.

La lune se levait à une heure du matin. Il fut convenu que deux heures avant son lever la garnison du poste, qui depuis quatre jours avait

beaucoup souffert, ferait partir les feux d'artifice que j'avais apportés de Monterey, qu'elle surveillerait avec soin la rive du fleuve qu'elle occupait, et que, nous, nous tomberions sur l'ennemi pendant l'étonnement que ne manquerait pas de lui causer la vue d'un spectacle aussi inusité et aussi extraordinaire. La réussite de notre plan fut complète. A la première fusée, les ennemis furent alarmés; mais l'étonnement et l'admiration succédèrent bientôt à la crainte d'une surprise, qu'ils savaient, d'ailleurs, ne pouvoir pas être tentée par les assiégés : les bombes éclatèrent, les roues jetèrent leurs grands cercles d'étincelles coloriées; les sauvages regardèrent pendant quelque temps dans une silencieuse admiration; puis leur étonnement fut suivi de la crainte d'un évènement surnaturel. Une morne stupeur les rendit immobiles; tout à coup des centaines de voix tonnantes sont entendues, les trois bandes Shoshones se précipitent sur leurs victimes terrifiées et en font un affreux carnage : une heure après, la lune se leva et éclaira la prairie; ses doux rayons tombèrent sur quatre cents cadavres. Tous les Bonnaxes et les Umbiquas avaient été exterminés. Les Callapous avaient peu souffert, parce qu'au commencement de la déroute ils s'étaient dispersés et avaient fui vers le rivage de la mer.

Ainsi finit la grande coalition contre les Shos-

hones. La tradition en parlera dans les siècles futurs. Elle fut suivie d'une perte bien douloureuse pour moi : mon père, malgré son âge, avait déployé une grande activité durant le dernier siége, et avait eu à supporter beaucoup de privations et de fatigues. L'énergie de son caractère le soutint jusqu'à la fin de la lutte ; mais, quand tout fut terminé, quand les balles ne sifflèrent plus à ses oreilles, sa force l'abandonna, et, dix jours après le dernier combat, il mourut accablé par l'âge, la fatigue et le chagrin.

J'ai élevé sa tombe à quelques milles du rivage de l'Océan Pacifique; les fleurs sauvages qui croissent sur la superficie sont arrosées par les eaux limpides du Nu-Elijé-Sha-Wako. La tribu entière des Shoshones veillera longtemps sur les ossements sacrés du pâle visage venu d'une terre lointaine pour être son ami et son bienfaiteur.

Mes deux amis, Gabriel et Roche, avaient été dangereusement blessés, et il leur fallut beaucoup de temps pour se rétablir.

Pendant le reste de l'été, nous bâtîmes des châteaux en l'air pour l'avenir, et finîmes par nous arrêter au projet d'aller passer l'hiver à Monterey. Mais le destin en ordonna autrement, et une suite d'aventures indépendantes de ma volonté m'entraîna dans un grand nombre de contrées que j'ai encore à décrire.

CHAPITRE XI.

Au commencement de l'automne, peu de mois après la mort de mon père, j'étais à la chasse avec mes deux camarades Gabriel et Roche, dans les prairies du sud, sur les rives orientales du Buonaventura. Un soir, nous étions très gais ; nous avions fait bonne chasse, et mes deux amis avaient entamé un sujet de conversation intarissable pour eux. L'un faisait une peinture vive et animée de Paris, de ses merveilles et des choses étranges qu'on y voit ; l'autre décrivait avec une éloquence vraie et naturelle les beautés de son pays, et en racontait les vieilles légendes locales si remarquables par leur poétique originalité, quand tout à coup nous fûmes entourés par une soixantaine d'Arrapahoes qui nous serrèrent de si près que toute tentative de fuite ou de résistance eût été un acte de folie. Nous fûmes faits prisonniers sans coup férir. Nos vainqueurs nous traitèrent honorablement, se contentèrent de nous surveiller de manière à rendre impossible toute évasion, et ne nous enlevèrent aucun de nos effets, quoique ma carabine, ma selle et mon cheval, fussent à eux seuls un butin digne d'un chef. Je connaissais l'Indien qui commandait le parti entre les mains duquel nous étions tombés, et je lui adressai la parole.

« Qu'ai-je fait à l'étoile du matin des Arrapahoes pour être pris et surveillé comme un mouton des Wachinangoes? »

Le chef sourit, mit sa main sur mon épaule, puis dit : « Les Arrapahoes aiment le jeune Owato Wanisha et ses frères au pâle visage; ce sont de grands guerriers qui peuvent battre leurs ennemis avec de beaux feux bleus venus du ciel. Les Arrapahoes savent tout, ils sont sages, ils emmèneront Owato Wanisha dans leur tribu, afin qu'il puisse enseigner sa science à leurs jeunes gens et en faire des guerriers. Il aura pour nourriture les chiens les plus gras et les plus savoureux; il deviendra un grand guerrier parmi les Arrapahoes; tel est le désir de nos prophètes; je ne fais qu'obéir à la volonté des prophètes et de mon peuple.

» Mais, répliquai-je, mon Manitou ne m'entendra pas si je suis esclave; le Manitou au pâle visage n'a des oreilles que pour les guerriers libres; il ne me prêtera pas ses feux tant que l'espace et le temps ne m'appartiendront pas. »

Le chef m'interrompit : « Owato Wanisha n'est pas esclave, il ne peut pas l'être; il est avec ses bons amis qui veilleront pour lui, qui allumeront son feu, qui étendront leurs couvertures les plus belles dans sa tente, et la rempliront du meilleur gibier de la prairie. Ses amis aiment le jeune chef, mais il ne doit pas les fuir; s'il le tentait,

le mauvais esprit rendrait les jeunes Arrapahoes aussi ivres qu'un brutal Corneille, et les exciterait à tuer, dans leur folie, les visages pâles. »

Comme il n'y avait rien à faire pour le moment, nous nous résignâmes à notre sort. On nous conduisit par une route longue et déserte jusqu'aux rives orientales du Rio Colorado de l'ouest. Arrivés à un des nombreux et jolis villages des Arrapahoes, nous nous y arrêtâmes, et y passâmes l'hiver dans une espèce de captivité honorable. Nous ne pouvions songer à fuir : la mort ou du moins une détention plus rigoureuse aurait été la conséquence d'une tentative avortée. Autour de nous s'étendaient de vastes déserts de sable, habités par les Clubs (Piuses), race cruelle dont quelques tribus sont cannibales. Je dois, au reste, faire observer ici que la plupart des Indiens du Colorado sont anthropophages; les Arrapahoes même, dans certaines occasions, mangent les cadavres de leurs ennemis. Le hasard nous conduisit une fois à un camp abandonné des Clubs où nous trouvâmes les restes de vingt corps humains. Les os semblaient avoir été rongés avec autant de plaisir que les ailes d'un faisan auraient pu l'être par un gastronome européen.

Ce fut un triste hiver pour nous. Tout le pays est horriblement aride et crevassé, sauf dans un petit nombre d'endroits où quelques beaux bosquets reposent la vue, comme les oasis dans les

sables du Sahara. Quarante milles au-dessus du golfe de Californie, le Colorado cesse d'être navigable, et ne présente dans un cours de sept cents milles qu'une suite non interrompue de bruyantes et épouvantables cataractes, bordées de chaque côté par des rochers à pic hauts de cinq à six cents pieds. Tout le pays, dans un rayon assez considérable, semble avoir été agité jusqu'au fond de ses entrailles par des éruptions volcaniques.

L'hiver arriva enfin à son terme, et les premières semaines du printemps ranimèrent en nous l'espoir de la délivrance ; les Arrapahoes se relâchèrent tellement de leur surveillance, qu'ils nous proposèrent de les accompagner dans une expédition vers l'est. Il va sans dire que nous acceptâmes cette proposition avec empressement, et que nous entrâmes avec bonheur dans les admirables prairies du Sonora septentrional. La fortune nous y favorisa : un jour, les Arrapahoes, ayant suivi à la piste des Apaches et des Mexicains avec l'intention de les surprendre et de les détruire, tombèrent eux-mêmes dans une embuscade où ils furent mis en déroute et où ils perdirent un bon nombre des leurs.

Désertant sans scrupule nos ci-devant maîtres, et éperonnant vigoureusement nos rapides coursiers, nous eûmes bientôt rejoint nos libérateurs involontaires. C'étaient des officiers de ma connaissance, allant de Monterey à Santa-Fé, sous

l'escorte de vingt-deux Apaches et de douze à quinze familles de Ciboleros. Les nouvelles qu'ils me donnèrent de la Californie me firent un grand plaisir : Isabella n'avait rien perdu de sa beauté, mais elle n'était plus aussi gaie; le père Marini s'était embarqué pour le Pérou, et toute la ville de Monterey riait, chantait, dansait, faisait l'amour, et était telle, en un mot, que je l'avais laissée.

Il ne fut pas difficile aux officiers de me persuader de les accompagner à Santa-Fé, où j'étais sûr, disaient-ils, de trouver promptement une caravane avec laquelle je pourrais aller à Monterey.

Quelques mots sur les Ciboleros ne seront peut-être pas ici sans intérêt.

Tous les ans, des troupes nombreuses de Mexicains, les uns avec des mules, les autres avec des chariots traînés par des bœufs, partent pour les prairies dans le but de s'y procurer l'approvisionnement de viande de bison nécessaire à la nourriture de leurs familles pendant toute une saison. Presque tous chassent à cheval avec la lance et l'arc, et parfois avec le fusil, ils sont si adroits et le gibier est si abondant qu'il leur faut bien peu de temps pour trouver le chargement de leurs mules et de leurs chariots. Leur procédé pour conserver la viande est bien simple et peut être pratiqué même au milieu de l'été. Il consiste à couper la viande en tranches très minces qu'on étend ou

qu'on suspend exposées au soleil ; quand on est pressé, la viande est légèrement boucanée. Pendant l'opération, on suit souvent la coutume indienne de battre les tranches de viande avec les pieds; on prétend que cela contribue à leur conservation.

C'est dans cette occasion qu'on peut se convaincre de la pureté extraordinaire de l'atmosphère de ces contrées. Une ficelle est étendue le long du chariot, des tranches de viande y sont suspendues pendant plusieurs jours et ne sont retirées que lorsqu'elles sont propres à être emballées; aucun sel n'est employé, et cependant il est très rare que la viande se putréfie.

L'illusion optique produite par l'atmosphère raréfiée et transparente de ces plaines élevées est vraiment remarquable. On pourrait souvent presque s'imaginer qu'on regarde à travers une lunette d'approche; les objets semblent être à un quart de leur distance réelle; fréquemment, ils paraissent être plus grands et surtout plus élevés. J'ai souvent vu prendre des bandes d'antilopes pour des troupeaux d'élans ou de chevaux sauvages, et même pour des hommes à cheval, quand la distance était grande. Ces erreurs occasionent de fréquentes alarmes. Un troupeau de bisons paissant sur une plaine éloignée acquiert à la vue une telle hauteur qu'un novice le prendrait pour un grand bosquet d'arbres élevés. Mais le phéno-

mène le plus curieux et en même temps le plus tourmentant occasioné par l'illusion optique est le mirage, ou les *eaux menteuses*, comme elles sont communément appelées par les Mexicains. Ce phénomène trompe même le chasseur des prairies le plus expérimenté. Après une marche fatigante de plusieurs heures sous un ciel brûlant, le voyageur altéré aperçoit enfin un étang : c'est bien de l'eau, cela est certain, il n'y a pas à s'y tromper ; il hâte le pas, jouissant par anticipation du plaisir de se rafraîchir, mais à mesure qu'il avance l'eau recule ou disparaît entièrement, et, arrivé sur le lieu où l'étang semblait s'étendre, le malheureux est prêt à douter de son sens de vision en ne trouvant sous ses pieds que du sable desséché. Ce n'est qu'après avoir éprouvé une douzaine de déceptions pareilles qu'il renonce à sa poursuite, et alors, s'il voit un étang véritable, peut-être ne prendra-t-il pas la peine de s'en approcher, de crainte d'être désappointé de nouveau.

Je n'ai jamais entendu expliquer ces étangs mensongers d'une manière satisfaisante. On les a généralement attribués à une réfraction qui rejette au-dessous de l'horizon une section du ciel adjacente, mais je suis persuadé qu'ils sont les effets de la réflexion. Il paraîtrait, suivant moi, qu'un gaz, émané probablement de la terre échauffée et de ses matières végétales, flotte sur les prai-

ries élevées et acquiert une densité suffisante pour réfléchir, quand ils sont vus obliquement, les objets qui sont au delà de l'espace qu'il occupe; ce serait ainsi que la partie du ciel opposée au gaz, étant réfléchie par celui-ci, donnerait une fausse image de l'eau.

J'ai souvent observé que les collines et les arbres éloignés, situés près de l'horizon, au delà du mirage, étaient vus renversés dans l'étang. Cela viendrait à l'appui de mon assertion, car si le phénomène était l'effet de la réfraction, les objets vus sur le mirage devraient paraître droits.

Un grand nombre d'autres phénomènes atmosphériques très singuliers sont fréquents dans les plaines. Le physicien y trouverait un vaste champ pour ses observations.

Notre voyage fut agréable. La faim nous pressa bien quelquefois, mais mes deux amis et moi étions trop heureux pour nous plaindre. Nous venions d'échapper à un long et ennuyeux esclavage, et n'étions plus condamnés à manger les chiens maigres et coriaces qui sont la seule nourriture des Arrapahoes pendant l'hiver. Les Apaches, qui avaient entendu parler de nos exploits, nous montrèrent le plus grand respect, et l'habileté de l'Irlandais comme violoniste acheva de nous captiver leurs bonnes grâces. Un officier mexicain, qui, l'automne précédent, avait été envoyé de Monterey à Santa-Fé, avait oublié dans

la première de ces villes son violon, excellent instrument de vieille facture italienne, qui, j'en suis sûr, valait beaucoup d'argent. A la demande du propriétaire, un de nos compagnons de voyage s'était chargé d'apporter le violon, et l'avait mis avec ses malles dans un des chariots des Ciboleros. Ayant appris cette circonstance, nous nous emparâmes de l'instrument, qui nous fut d'une grande ressource durant une partie de la route. Toutes les fois que nous ne trouvions rien à manger, la musique devenait notre consolation; arrivée à la halte, la caravane, quoique accablée de fatigue, dansait gaîment pendant des heures entières, et n'allait se reposer que lorsque le pauvre Roche ne pouvait plus remuer les doigts. Les Indiens ne prenaient pas toujours part à ces bals, mais les visages pâles n'y manquaient jamais.

Notre jeûne forcé eut enfin un terme, et nous pûmes regarder avec dédain les humbles poires sauvages qui pendant si longtemps avaient été notre seul aliment. Des troupeaux de bisons gros et gras se présentaient maintenant à notre vue; nous en rencontrions chaque jour, et c'était avec un vif plaisir que nous donnions la chasse à ces dominateurs monstrueux des prairies. Un d'eux, soit dit en passant, éventra mon cheval, et aurait probablement mis fin à mes aventures, sans le tir infaillible de Gabriel. Afin de montrer mon adresse à mes compagnons, j'avais follement

laissé ma carabine pour ne me servir que de mon arc et de mes flèches. Ma vanité me coûta cher : le bison tué était magnifique, et je lui avais enfoncé sept flèches dans le cou, mais j'avais perdu un des meilleurs chevaux du pays, et j'avais été outre cela sérieusement blessé à la jambe.

Ayant été informé qu'il y avait une grande ville ou république de chiens de prairie dans la direction de notre route, je pris les devants avec mes deux amis dans le double but de visiter ces républicains si souvent mentionnés par les voyageurs des prairies, et de nous procurer à leurs dépens des provisions de bouche : on nous avait dit que leur chair était excellente à manger.

Notre chemin, pendant six à sept milles, serpentait le long des plaines d'une montagne doucement ascendante. En arrivant au sommet, nous nous trouvâmes sur un superbe plateau de plusieurs milles d'étendue. Le sol, qui paraissait être d'une richesse extraordinaire, était ombragé par une plantation luxuriante d'arbres *musqueet*, et couvert d'herbe à moustique, frisée, la meilleure et la plus nourrissante de toutes celles de cette espèce. Elle est l'unique pâture des chiens de prairie, et ce n'est que dans les lieux où elle croît en abondance que ces animaux établissent leurs villes.

A peine avions-nous fait quelques pas, après avoir atteint cette belle prairie, que nous nous

trouvâmes aux confins de la république, et que nous vîmes quelques chiens éparpillés çà et là s'enfuir en toute hâte, en répandant par leurs aboiements brefs et aigus une alarme générale dans la communauté. Ce premier cri de danger fut rapidement propagé jusqu'au centre de la ville, et, dans un moment, on vit ses citoyens agiles s'enfuir précipitamment de tous les côtés, et se réfugier dans leurs terriers. Nous étant avancés lentement au pas de nos chevaux jusqu'à la partie de la ville où la population était la plus compacte, nous nous arrêtâmes, et, après avoir débridé nos chevaux pour leur donner la faculté de paître, nous fîmes nos préparatifs pour une attaque en règle.

Les terriers n'étaient éloignés les uns des autres que d'environ quinze mètres; ils étaient séparés par des sentiers bien battus, qui conduisaient dans diverses directions, et je crus même discerner quelque chose ressemblant à des rues régulières. Nous nous assîmes sur une petite éminence ombragée par un arbre *musquèt*, et observâmes à notre aise la scène qui était devant nous.

Notre approche avait fait rentrer tous ceux des habitants dont le domicile était dans notre voisinage immédiat; mais, à une distance de quelques centaines de mètres, deux des petits monticules de terre formés en face de chaque terrier étaient

occupés par deux chiens assis droit sur leurs pates de derrière, et regardant froidement autour d'eux pour découvrir la cause de la récente commotion. De temps en temps, un citoyen plus aventureux que les autres quittait son domicile pour visiter au vol, si je puis m'exprimer ainsi, un de ses amis, paraissait échanger quelques paroles, puis se sauvait aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

Comme nous nous tenions parfaitement tranquilles, nous vîmes bientôt quelques-uns de nos plus proches voisins sortir leurs museaux de leurs trous avec circonspection, et regarder autour d'eux d'un œil rusé et scrutateur; puis plusieurs quittaient l'entrée de leur domicile, s'asseyaient sur le monticule d'observation, et se mettaient à aboyer.

Pendant trois heures, nous nous amusâmes à observer les mouvements de ces animaux, et à tirer sur ceux qui sortaient à portée de nos carabines. Nous en tuâmes neuf. Je mentionnerai une circonstance extrêmement singulière, qui prouve les rapports sociaux qui existent entre les membres de la communauté, et l'attachement qu'ils ont les uns pour les autres.

Un d'eux s'était assis sur le monticule en face de son trou, et un autre, trop timide peut-être pour s'exposer davantage, ne faisait voir que son museau à l'entrée de son domicile. Le premier

était à bonne portée ; un coup de feu bien dirigé emporta tout le sommet de sa tête, et l'abattit raide mort à trois ou quatre pieds du poste qu'il occupait. Pendant que je rechargeais ma carabine, le second chien sortit audacieusement, saisit le mort par les pates, et avant notre arrivée l'entraîna dans son terrier, d'où nous tentâmes vainement de le tirer avec une baguette de fusil.

Il y avait dans cet acte un sentiment pour ainsi dire humain, qui éleva ces animaux dans mon estime, et depuis je n'ai jamais cherché à en tuer que lorsque j'y étais forcé par une faim extrême.

Les chiens de prairie sont à peu près de la grosseur du lièvre ; peut-être sont-ils plus pesants et plus ramassés et ont-ils les pates plus courtes. Pour la forme, ils ressemblent au hérisson du nord, sauf qu'ils sont un peu plus petits. Leurs habitudes sont sociales ; ils ne vivent jamais isolés, et on ne les trouve que réunis dans des espèces de villages ou grands établissements. Quand rien ne les inquiète, ils sont pleins de vivacité, gambadant, jouant et toujours en mouvement. A en juger par leurs actions, on dirait qu'ils aiment surtout à se rendre réciproquement des visites pour commérer et jaser de leurs affaires. Les vieux chasseurs prétendent que quand ces animaux ont trouvé un bon local pour l'établissement d'un village, et qu'il n'y a pas d'eau, ils

creusent un puits pour les besoins de la communauté.

Curieux d'observer leurs faits et gestes, je me suis souvent glissé inaperçu près d'un de leurs villages. Je remarquai une fois, au centre de l'un d'eux, un très gros chien assis devant l'entrée de son terrier. A ses actions et à celles de ses voisins, on aurait vraiment pu croire que s'il n'était pas le président, le maire ou le chef, il était bien certainement le personnage le plus important de l'endroit.

Je restai au moins une heure en observation, et pendant tout ce temps le gros chien, dans la contenance duquel je crus discerner une gravité toute particulière, ne bougea pas une seule minute, et reçut plus d'une douzaine de visites de ses concitoyens. Ceux-ci semblaient s'arrêter pour causer quelques instants, puis retournaient en courant à leurs domiciles. Je suis loin d'affirmer que ces visites étaient pour affaires, ou relatives au gouvernement du village, mais bien certainement, d'après les apparences, on aurait pu le croire. Si un quadrupède est doué de la faculté de raisonner et a un système de lois pour régler le corps politique, c'est assurément le chien de prairie.

Dans différentes parties du village, on voyait les habitants sauter, gambader, échanger des visites, s'amuser à toutes sortes de jeux, et, de temps

à autre, rentrer dans leurs trous en faisant la culbute. Parmi eux étaient des hiboux, d'une espèce singulière, qui restaient étrangers à leurs amusements, mais qui semblaient vivre avec eux dans les meilleurs termes. La familiarité avec laquelle ces oiseaux entraient dans les mêmes trous et en sortaient montrait évidemment que s'ils n'étaient pas des membres de la famille, ils étaient pour le moins des hôtes bienvenus. Le serpent à sonnette établit aussi son domicile dans ces villages, mais l'opinion généralement admise par les Mexicains, qu'il vit en bon camarade avec le chien, est complètement ridicule et sans fondement.

Je regarde le serpent à sonnettes comme un intrus rapace dont il n'est pas facile aux habitants légitimes de se débarrasser, et qui s'introduit dans les demeures de ces derniers parce qu'il s'y trouve plus confortablement que partout ailleurs. Nous tuâmes, à une petite distance d'un terrier, un de ces reptiles qui avait dévoré un petit chien. Je ne pense toutefois pas qu'il puisse faire sa proie d'un chien arrivé à sa pleine croissance.

La ville que nous étions venus visiter avait plusieurs milles de long et au moins un mille de large. Tout autour et dans les environs se trouvaient de petits villages qui étaient comme les faubourgs de la grande ville.

Ayant allumé du feu, nou fîmes cuire trois des

animaux que nous avions tués. Leur chair était très savoureuse, très tendre et très juteuse. Elle ressemblait à celle de l'écureuil, sauf qu'elle était beaucoup plus grasse.

CHAPITRE XII.

Parmi les Indiens de notre escorte se trouvaient deux Comanches qui, quinze ans auparavant, avaient été témoins de la mort du célèbre Overton. Comme ce misérable a été pendant un court espace de temps employé en qualité d'agent par la compagnie anglaise de pelleteries, quelques-uns de mes lecteurs ont pu le connaître. Sa biographie donnera une idée de la vie en dehors de toute loi menée par la plupart des aventuriers qui émigrent dans les vastes solitudes de l'ouest.

Un trafiquant espagnol s'établit, il y a quelque quarante-quatre ans, au pied des montagnes vertes, chez une des tribus tonquewas. Là, il prit une squaw indienne et vécut confortablement sans payer aucun impôt. Non content de cette exemption, il levait lui-même, quand l'occasion s'en présentait, des contributions, sous la forme de taxe noire, sur les établissements de la province de Santa-Fé; mais, pris dans une de ses expéditions, il avait été pendu. Sa squaw, un enfant qu'il en avait eu, et ses richesses qui étaient considérables avaient été laissés derrière lui. La tribu s'appropria les ri-

chesses, et chassa la squaw et l'enfant. Ces malheureux tombèrent par hasard entre les mains d'un trappeur canadien, bon vivant quoique solitaire, qui, n'étant pas en position de choisir une femme, prit celle que le sort lui envoyait et se chargea de l'orphelin.

Le jeune métis, qui déploya de bonne heure une grande capacité pour les langues, arriva à l'âge viril. La squaw mourut. Le trappeur, se souvenant alors des jours heureux qu'il avait passés dans les pays civilisés de l'est, résolut d'y retourner et emmena avec lui le jeune métis auquel une longue habitude l'avait attaché. Ils vinrent tous deux à Saint-Louis où le jeune homme eut bientôt appris assez d'anglais pour se faire comprendre. Un jour qu'il était allé faire une visite aux Osages avec son beau-père, il l'assassina en chemin, et s'empara de son cheval, de son fusil et de divers autres objets.

Pendant longtemps on n'eut aucun soupçon de son crime, et on en aurait eu qu'en vérité il s'en serait fort peu soucié. Il allait de tribu en tribu, menant une vie indolente parfaitement en harmonie avec ses goûts, et comme il était très nécessaire aux Indiens, auxquels il servait d'interprète dans leurs échanges commerciaux, on le laissait agir à sa guise. Il ne restait jamais longtemps dans la même tribu; aussi les trafiquants, le voyant tantôt avec les Pawnis et les Comanches, tantôt

avec les Corneilles et les Tonquewas, lui avaient-ils donné le surnom de *Turnover* (tourne de l'autre côté) qui, faisant une culbute, était devenu Overturn, et par corruption Overton.

Overton ne tarda pas à être généralement connu pour un grand coquin. Cette mauvaise réputation n'empêcha toutefois pas la compagnie anglaise du Canada, qui pensa qu'il pouvait être utile, de le prendre à son service, et de lui donner des gages très élevés ; mais, s'étant aperçue qu'il était presque toujours ivre et qu'il ne laissait échapper aucune occasion de s'approprier ce qui ne lui appartenait pas, elle finit par lui donner son congé. Overton, renvoyé à son ancien genre de vie, reçut bientôt de quelques Yankees des propositions qu'il n'hésita pas à accepter. Quelle était la nature de ces propositions? Personne ne peut le dire exactement, mais tout le monde pourra facilement se l'imaginer en se rappelant que les Yankees considèrent comme une action digne des plus grands éloges toute supercherie commise au détriment des Indiens par la connivence de quelque interprète fripon, qui reçoit naturellement son *tantum quantum* des profits de sa trahison. Pendant quelque temps, les deux parties contractantes vécurent merveilleusement d'accord, et comme aux États-Unis ce qui coûte le moins cher ce sont les titres militaires, le métis devint le colonel Overton, chaussa les bottes à éperons,

endossa un habit galonné, et se ceignit d'une longue épée.

Tout rusés qu'étaient les Yankees, Overton l'était davantage. Il finit par tromper ses complices comme il avait trompé les Indiens; la sainte alliance fut rompue. Le métis se retira alors dans les montagnes, et, protégé par le gouvernement mexicain, commença à exécuter un plan de déprédation générale, qui pendant quelque temps lui réussit. Son moyen le plus usité était d'assister aux échanges entre les sauvages et les trafiquants. Quand les deux parties étaient tombées d'accord, elles étaient naturellement de bonne humeur et se livraient à la boisson : c'était le moment choisi par le colonel pour opérer. Il disait aux Indiens que les trafiquants avaient projeté de les massacrer pour reprendre les marchandises échangées, qu'ils n'attendaient pour agir que le moment où les hommes rouges seraient endormis; la contre-partie de ce mensonge était débitée aux trafiquants. Un combat s'ensuivait, d'autant plus terrible que tous les combattants étaient plus ou moins ivres. Alors, sous prétexte de mettre tout en sûreté, le colonel, aidé de quelques coquins qu'il avait à sa solde, chargeait les pelleteries et les marchandises sur les mules, et se dirigeait vers Santa-Fé, où il vendait son butin à un tiers de sa valeur. Personne ne s'inquiétait comment ce butin avait été obtenu : il était à

bon marché, et par conséquent le bienvenu.

Overton fit tant de tours de cette espèce et commit tant de brigandages que son nom devint la terreur des montagnes. Les sauvages jurèrent de le scalper, les Canadiens de le faire danser à mort, les Anglais de le pendre, les Yankees de lui infliger la torture indienne. Les Mexicains, ne pouvant plus protéger leur favori, mirent sa tête à prix. Overton prit alors la société en aversion, se cacha, et depuis deux ans on ignorait ce qu'il était devenu, quand, un jour, des Comanches et des Tonquewas qui revenaient d'une expédition aperçurent un homme à cheval. Ayant reconnu que c'était Overton, ils lui donnèrent immédiatement la chasse.

Elle fut longue : Overton, quoique monté sur un noble et vigoureux coursier, ne put échapper à la vue de ceux qui le poursuivaient parce que le terrain était inégal et crevassé, mais ayant atteint un plateau couvert de pins élevés, il se crut sauvé. Il avait aperçu de l'autre côté du bois une longue vallée plane d'une étendue de plusieurs milles. Là, il espérait pouvoir laisser ses ennemis bien loin derrière lui et leur échapper. Leurs horribles hurlements retentissaient déjà à ses oreilles. Enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval couvert d'écume, il se précipita en avant avec la rapidité de l'éclair, et entra dans la plaine. O terreur! devant lui, et le séparant de

la vallée, se trouvait une crevasse large de vingt-cinq pieds, profonde de deux cents, et remplie de rochers aigus, aussi nombreux que les épines sur le poirier sauvage. Que faire? derrière lui, les Indiens s'animant les uns les autres à la poursuite, et dont les voix devenaient de plus en plus distinctes; devant lui un obstacle que son cheval épuisé refusait de franchir.

Sur le bord du précipice était un tronc d'arbre long et creux qu'on y avait probablement traîné dans l'intention d'en faire un pont. Overton mit pied à terre, conduisit son cheval sur le bord, et le piqua avec son couteau. Le noble animal prit son élan, mais il était trop exténué pour franchir un tel espace : son poitrail frappa contre l'autre bord, et il roula de rocher en rocher jusqu'au fond de l'abîme. Cela fait, le fugitif rampa jusqu'au tronc et se cacha dessous, espérant encore pouvoir se sauver : son espoir était illusoire, il avait été aperçu. Dans ce moment, les sauvages sortirent du bois, et, au bout de quelques minutes, entourèrent le tronc d'arbre. Certains maintenant de leur proie, ils voulurent lui faire souffrir une longue agonie morale en feignant de ne pas savoir ce qu'elle était devenue.

« Il a sauté de l'autre côté, dit l'un, c'était vraiment le bond d'une panthère; retournerons-nous sur nos pas, camperons-nous ici? »

Les Indiens convinrent de se reposer pendant

quelques instants et se mirent à causer entre eux. Si jamais j'attrape ce scélérat d'Overton, dit l'un, je lui ferai manger ses propres entrailles; moi, répliqua un autre, je lui grésillerai les chairs avec un fer rougi au feu. Chacun plaça son mot : aucune espèce de torture ne fut oubliée. Qu'on s'imagine l'horrible position du misérable fugitif!

« Sa chevelure vaut cent dollars reprit un Indien. »

— Nous l'aurons quelque jour, répondit un autre; mais en attendant, puisque nous sommes ici, nous ferons tout aussi bien d'y camper et d'allumer du feu : voici un tronc d'arbre.

Overton vit alors qu'il était perdu; de dessous sa cachette, il jeta un regard autour de lui : de tous les côtés étaient d'affreux guerriers, l'arc à la main et prêts à le tuer à son premier mouvement. Il comprit que les sauvages s'étaient cruellement joués de lui et avaient voulu savourer son état d'horrible attente. Quoique fripon, Overton était brave et avait trop de sang indien dans les veines pour ne pas désirer désappointer ses ennemis. Il résolut de se laisser brûler silencieusement et de frustrer ainsi ses cruels bourreaux du plaisir qu'ils s'étaient promis. Mourir sans donner aucun signe de douleur ou de crainte est la gloire d'un Indien, et il est bien rare qu'il faiblisse au milieu des plus affreux tourments et que ses

souffrances corporelles lui arrachent une seule plainte.

Des feuilles et des branches sèches eurent bientôt couvert et entouré le tronc d'arbre, et après y avoir mis le feu, les sauvages restèrent en observation sans prononcer une seule parole. Overton avait trop présumé de son courage ; son sang, après tout, n'était qu'à moitié indien. Aussitôt que les flammes eurent atteint ses vêtements, sa patience fut à bout, et, s'élançant hors du feu, il parcourut deux fois en courant l'enceinte du cercle formé par ses bourreaux. Ceux-ci restaient immobiles comme la tombe, aucune arme n'était levée, quand soudain, avec toute l'énergie du désespoir, Overton, rompant le cercle, bondit à travers l'effrayante crevasse. Tout incroyable que cela puisse paraître, il alla retomber à plus de deux pieds de l'autre bord. Cette prouesse arracha un cri d'admiration aux sauvages ; mais bientôt ils virent Overton, épuisé par ce dernier effort, tomber lentement en arrière.

Se mettant à plat-ventre pour regarder au fond de l'abîme, car la profondeur était telle qu'elle aurait donné des vertiges, ils aperçurent leur victime, dont les vêtements étaient encore en flammes, rouler de rocher en rocher jusqu'à ce que l'œil ne pût plus rien distinguer.

Si le malheureux fugitif avait pu rester sur ses pieds de l'autre côté de la crevasse, il aurait été

sauvé, car une action audacieuse excite toujours l'admiration des sauvages, et, dans un pareil cas, ils auraient dédaigné de faire usage de leurs flèches.

Telle fut la destinée du colonel Overton!

CHAPITRE XIII.

Nous traversâmes enfin le Rio-Grande, et, peu de jours après, arrivâmes à Santa-Fé. On a beaucoup écrit sur cette ville riche et romantique, où jadis, si on doit en croire les voyageurs, pour avoir des dollars et des doublons, il suffisait de se donner la peine de les ramasser par terre. Je soupçonne fort les écrivains qui ont raconté ces belles choses de n'avoir jamais vu le lieu dont ils parlaient; car ce n'est dans la réalité qu'un misérable petit trou, contenant environ trois mille habitants, presque tous métis, nus et mourants de faim. L'ivrognerie, la malpropreté, une immoralité poussée au plus haut degré, un despotisme insultant, une misère et des vices qu'on trouverait difficilement autre part, soulèvent à chaque instant le cœur de l'étranger dans cette ville si vantée.

La valeur du commerce de Santa-Fé a été très exagérée. Cette ville était autrefois le point le plus voisin auquel on pût apporter par terre les marchandises expédiées des États-Unis pour le

Mexique; mais depuis la colonisation du Texas il en est autrement, et les bénéfices sont loin d'être ce qu'ils étaient. La route depuis Saint-Louis (Missouri) est très incommode, la distance est d'environ 1200 milles, et arrivé à Santa-Fé on n'est pas au terme de son voyage, il faut le continuer jusqu'à Chishuahua, qui est le vrai marché. Au nord de cette ville, on ne trouve plus qu'une abjecte misère morale et physique.

Les marchandises importées par terre ne sont soumises qu'à un léger droit, en comparaison de celui exigé sur les côtes; chaque chariot, quel que soit son contenu, ne paie que 500 dollars, et c'est ce privilége qui soutient encore un peu le commerce de Santa-Fé.

Nous nous ennuyâmes beaucoup dans cette ville. Les métis étaient trop stupides, et les trafiquants yankees trop constamment ivres pour qu'on pût converser avec eux. Nous serions certainement morts d'ennui si Gabriel n'avait pas connu parfaitement tous les environs. Pour tuer le temps jusqu'au moment impatiemment attendu où nous pourrions partir vers l'Ouest avec une caravane, nous fîmes quelques excursions chez les *Rancheros* ou éleveurs de bétail, et visitâmes plusieurs tribus indiennes avec lesquelles nous allâmes à la chasse.

J'échappai un jour à un grand danger. Roche et Gabriel étaient à la chasse de l'ours; me sen-

tant fatigué, j'étais resté dans un *rancho*, où pendant quelques jours nous avions trouvé à nous amuser; dans l'après-midi, j'eus envie de manger du poisson, et ayant appris qu'il y avait, trois à quatre milles plus bas, un ruisseau plein de beaux grondins, je partis avec ma carabine, mes hameçons et ma ligne. Arrivé à l'endroit qui m'avait été indiqué et que je reconnus facilement, je me mis à chercher quelque écureuil ou oiseau dont la chair pût me servir d'amorce; je marchais la carabine à la main, observant les branches des arbres le long du ruisseau, quand je sentis quelque chose qui grattait mes guêtres et mes mocassins. J'abaissai les yeux et aperçus le petit d'une panthère, sautillant et folâtrant à mes pieds comme pour m'inviter à jouer : c'était une gracieuse petite créature, à peine plus grosse qu'un chat ordinaire. Je m'assis, mis ma carabine en travers de mes genoux, et, pendant quelques minutes, je caressai le joli animal comme si c'eût été un petit chat. Il devint très familier et je pensais à l'emporter, quand j'entendis derrière moi un rugissement terrible, puis, au moment où le petit me quittait, un corps pesant et sombre bondit par-dessus ma tête. C'était une grande panthère, la mère de mon jeune ami. Je n'avais nullement songé à elle.

Je me levai immédiatement. Le monstre ayant mal calculé son élan était tombé à douze pieds

devant moi. Il s'accroupit, balayant la terre de sa longue queue et me lançant des regards farouches ; nos yeux se rencontrèrent. Je l'avoue, mon cœur se serra ; j'avais bien ma carabine, mais à mon moindre mouvement pour la mettre en joue l'animal aurait bondi sur moi. Peu à peu, il recula en rampant, et nous nous trouvâmes éloignés d'environ trente pieds. Alors mon ennemi tourna autour de moi, sans cesser un seul instant de me regarder en face. Son petit était revenu jouer à mes pieds. Je ne doute pas que s'il eût été entre moi et sa mère, celle-ci ne l'eût enlevé et ne se fût enfuie avec lui. Quoi qu'il en fût, j'éprouvais des émotions étranges, fort étranges en vérité : prendre la fuite, je ne le pouvais pas, la panthère n'aurait certainement pas abandonné son petit; il était évident que telle n'était pas son intention; elle continuait à tourner autour de moi, et moi, je tournais également, lui faisant face avec le bout de ma carabine dirigé vers elle. En tournant ainsi, les yeux fixés l'un sur l'autre de toute leur grandeur, je levai ma carabine lentement et pouce par pouce jusqu'à ce que la crosse fût arrivée à mon épaule, j'attrappai le point de mire, et retins ma respiration. Le petit, s'étant fait mal en sautant, poussa un miaulement plaintif; la mère lui répondit par un rugissement de colère, et allait s'élancer sur moi quand je fis feu. Elle culbuta en arrière,

tuée sous le coup; ma balle, entrée sous l'œil gauche, avait traversé le crâne et emporté une partie de la cervelle.

C'était un effroyable animal : si je l'avais manqué, une seule atteinte de sa pate m'aurait anéanti. Tout mort qu'il était, ses griffes ouvertes comme pour saisir leur proie et sa langue saignante, pendant hors de sa gueule, me frappèrent de terreur. J'enlevai la peau et la suspendis à un arbre, puis j'attachai le petit et retournai à la maison, ayant perdu pour ce soir-là toute envie de pêcher et tout appétit pour un souper de poisson.

Une semaine après cette aventure, une caravane de trafiquants arriva de Saint-Louis. Elle avait été attaquée par les Indiens, et faisait vraiment peine à voir; pendant six jours entiers, l'herbe desséchée avait été sa seule nourriture. Quelques mots sur l'origine de ce commerce intérieur et sur les dangers auxquels les trafiquants sont exposés ne seront peut-être pas hors de propos.

En 1807, le capitaine Pike, à son retour de son voyage d'exploration dans l'intérieur du continent américain, fit connaître aux négociants des États-Unis qu'ils pouvaient établir un commerce avantageux avec les provinces centrales du Mexique septentrional. En 1812, une douzaine d'aventuriers dont les principaux étaient Miller,

Knight, Chambers et Beard, partirent de Saint-Louis avec une petite quantité de marchandises et arrivèrent à Santa-Fé.

Il a toujours été dans la politique des Espagnols d'empêcher les étrangers de pénétrer dans l'intérieur de leurs colonies. Le Mexique était alors en révolution ; les étrangers et surtout les Américains étaient plus que jamais regardés avec une jalouse méfiance. On séquestra les marchandises des nouveaux venus, et eux-mêmes furent arrêtés et renfermés dans les prisons de Chihuahua, où, pendant plusieurs années, on les traita avec la plus grande rigueur.

Ce fut, je crois, en 1821, que Chambers et les autres prisonniers revinrent aux États-Unis. Peu après, un traité rendit légal le commerce avec le Mexique.

Les premiers aventuriers engagèrent par leurs rapports le capitaine Glenn de Cincinnati à s'associer avec eux dans une expédition commerciale. Une autre caravane, forte de vingt hommes, partit pour Santa-Fé. Elle chercha pour raccourcir la route à gagner la rivière Arkansas, mais elle ne put y parvenir ; au lieu de remonter le courant de la fourche canadienne, elle côtoya, à ce qu'il paraît, la grande rivière jusqu'à son intersection par la route du Missouri.

Il n'y a pas une goutte d'eau dans cette horrible contrée, qui s'étend jusqu'à la rivière Cima-

ron. Les aventuriers eurent à souffrir tous les tourments de la soif, et furent réduits à la nécessité de tuer leurs chiens et de saigner leurs mules pour humecter leurs lèvres desséchées. Aucun d'eux ne périt, mais, entièrement découragés, ils changèrent de direction, et retournèrent au point le plus voisin de la rivière Arkansas, où ils étaient, au moins, sûrs de trouver de l'eau en abondance. Leurs bêtes de somme étaient tellement harassées et éclopées qu'elles ne purent aller plus loin; ils furent, en conséquence, obligés de cacher leurs marchandises. Après cette opération, ils se remirent en route, et arrivèrent sans incident fâcheux à Santa-Fé, où ils se procurèrent d'autres mules avec lesquelles ils allèrent chercher les marchandises qu'ils avaient cachées.

Beaucoup de mes lecteurs ignorent probablement le procédé employé par les trafiquants pour cacher leur chargement, leurs armes et même leurs provisions. C'est tout simplement une grande excavation à laquelle on donne la forme d'une jarre, et dont on couvre le fond avec du bois et de la grosse toile, afin de garantir de l'humidité tous les objets qui y sont emmagasinés. Le point important dans le *cachage* (c'est l'expression canadienne) est de ne laisser aucune trace qui puisse le trahir aux Indiens. La terre tirée de l'excavation est, en conséquence, mise dans des couvertures et emportée à une grande distance.

Une éminence de la prairie, suffisamment élevée pour être à l'abri de toute inondation, est généralement le lieu qu'on choisit pour y creuser une cachette. Les dispositions sont si bien prises, que, malgré les Indiens, les changements de température, et l'humidité naturelle de la terre, il est fort rare que les trafiquants perdent rien de ce qu'ils ont caché.

Dans le printemps de 1820, une caravane, partie de Franklin, à l'ouest du Missouri, s'était dirigée sur Santa-Fé avec douze mules chargées de marchandises. N'ayant d'autres guides que les étoiles, la brise matinale des montagnes, et peut-être une boussole de poche, elle avait traversé des prairies où jamais aucun homme blanc n'avait pénétré. Les tribus hostiles qu'elle rencontra journellement, son ignorance des chemins, le manque d'eau, et une foule d'autres obstacles, ne l'avaient pas empêchée d'arriver heureusement au terme de son voyage.

Les aventuriers qui la composaient retournèrent au Missouri dans le courant de l'automne. Bien que le capital employé dans leur spéculation fût petit, leurs bénéfices étaient immenses. Leurs rapports favorables produisirent une profonde sensation, et, au printemps de l'année suivante, le colonel Cooper et quelques associés, au nombre de vingt-deux, se mirent en route avec quatorze mules bien chargées. Le voyage fut,

cette fois, prompt et heureux, et les négociants de Saint-Louis, s'enhardissant de plus en plus, formèrent en 1822 une caravane de soixante-dix hommes qui emporta avec elle des marchandises pour une valeur de quarante mille dollars.

Ce commerce ne tarda pas à prendre une forme régulière. Les caravanes partaient au printemps et revenaient à l'automne avec des bénéfices incroyables. Les expéditions devenant plus fréquentes, les négocians diminuèrent la force de leurs escortes; mais bientôt les attaques réitérées des sauvages les obligèrent, pour voyager avec sécurité, à ne marcher que réunis.

Les Indiens avaient d'abord semblé disposés à les laisser passer tranquillement, et ce ne fut que dans l'été de 1826 qu'ils commencèrent à voler les chevaux et les mules des voyageurs. Ils n'avaient tué personne avant 1828. Dans le cours de cette année, une petite caravane revenant de Santa-Fé suivait le bras septentrional de la rivière canadienne. Deux des trafiquants ayant devancé leurs compagnons pour chercher du gibier s'endormirent sur le bord d'un ruisseau. Ils furent aperçus par une bande d'Indiens qui les surprit dans leur sommeil, s'empara de leurs carabines, les scalpa, et se retira sans être vue par la caravane. Quand celle-ci arriva au ruisseau qui avait été fixé comme rendez-vous, une des victimes respirait encore; on la transporta jus-

qu'aux bords de la rivière Cimaron, où elle expira et où elle fut enterrée avec les formalités en usage dans les prairies.

A peine la cérémonie était-elle terminée, qu'on aperçut quatre Indiens sur une colline voisine. Probablement ils n'avaient aucune connaissance des meurtres qui avaient été commis; mais les trafiquants étaient exaspérés : ils invitèrent ces malheureux à entrer dans leur camp, et les assassinèrent tous à l'exception d'un seul qui, quoique blessé, parvint à s'échapper.

Ces cruelles représailles furent suivies d'un sévère châtiment. A partir de ce jour, les Indiens jurèrent aux Yankees une guerre perpétuelle, une guerre au couteau, dans les forêts et dans les prairies, au milieu des rivières et des lacs, et même au sein des montagnes couvertes de neiges éternelles.

Peu après cet évènement, une autre caravane fut rencontrée et attaquée par les sauvages qui enlevèrent trente-cinq chevelures, deux cent cinquante mules, et des marchandises pour une valeur de trente mille dollars.

Les vastes solitudes de l'ouest devinrent le théâtre de drames terribles. Des trafiquants partaient; on n'en avait plus de nouvelles; pendant longtemps leur sort restait ignoré; puis, un jour, on voyait arriver à un des postes militaires de la frontière un squelette vivant, un être af-

famé, couvert de poussière, de sang et de boue, qui racontait quelque horrible et sanglante catastrophe à laquelle il avait seul échappé.

En 1831, M. Sublette traversa les prairies avec une nombreuse compagnie et vingt-cinq chariots. Lui et ses compagnons étaient de vieux pionniers des montagnes Rocheuses que la soif de l'or avait transformés en trafiquants. Ils s'étaient mis en marche sans guide; aucun d'eux n'avait fait le voyage; tout ce qu'ils savaient, c'était qu'ils devaient aller de tel degré de longitude à tel autre. Ils gagnèrent sans peine la rivière Arkansas, mais de là au Cimaron il n'y a pas de route; on ne trouve que les nombreux sentiers tracés par les bisons, qui, coupant la prairie dans tous les sens, trompent souvent les voyageurs. Quand la caravane entra dans le désert, la terre était entièrement desséchée. Les pionniers s'étant trompés de route errèrent pendant plusieurs jours, exposés à un soleil brûlant et à toutes les horreurs d'une soif fébrile. Ils étaient mis, à chaque pas, dans une grande perplexité par les sentiers de bisons. Voulant sortir à tout prix de cette dangereuse position, le capitaine Smith, un des propriétaires de la caravane, résolut de suivre jusqu'au bout un de ces sentiers qu'il pensait devoir le conduire infailliblement à une source ou à un marais.

Il partit seul. C'était un homme qui n'avait ja-

mais connu la peur, et l'aventurier le plus déterminé qui eût jamais franchi les montagnes Rocheuses. Si la moitié de ce qu'on dit de lui est vrai, la narration de ses voyages et de la manière miraculeuse dont il a échappé aux dangers effrayants qu'il a courus remplirait bien des volumes plus intéressants et plus romanesques que les meilleures pages du romancier américain. Pauvre homme ! après avoir pendant tant d'années échappé aux flèches et aux balles des Indiens, sa destinée était de tomber sous le tomahawk et de laisser ses os sur les sables du désert.

Ce ne fut qu'après s'être éloigné de ses compagnons d'environ douze milles, et avoir tourné autour d'une petite colline, qu'il découvrit enfin l'objet qu'il avait désiré et cherché pendant si longtemps. Une petite rivière coulait paisiblement devant lui, au milieu de la prairie : c'était le Cimaron. Le capitaine se précipita en avant, et, s'inclinant au-dessus de l'eau, se disposait à humecter ses lèvres desséchées, quand tout à coup il tomba percé de dix flèches. Une bande de Comanches l'avait aperçu et s'était mise aux aguets pour l'attendre. Quoique couvert de blessures, il combattit bravement, et les Indiens ont depuis avoué qu'avant de mourir le capitaine Smith avait tué trois des leurs.

Telle fut l'origine du commerce de Santa-Fé, et telles sont les chances auxquelles on est

maintenant exposé dans les vastes solitudes de l'ouest.

CHAPITRE XIV.

Le temps s'écoulait, et aucune caravane ne partait. Nous étions horriblement ennuyés de notre vie inactive; le besoin de revoir mes foyers me rendait malade; des objets de grande valeur que j'avais laissés à l'établissement me causaient de vives inquiétudes : tous ces motifs réunis nous déterminèrent un jour à partir seuls et à retourner chez nous par une autre route que celle que nous avions déjà parcourue.

Nous quittâmes donc Santa-Fé en nous dirigeant vers le nord, et ce ne fut qu'après avoir dépassé Taos, dernier établissement mexicain, que nous redevînmes nous-mêmes et que nous recouvrâmes notre bonne humeur. Gabriel savait le chemin, nous étions en trop petit nombre pour avoir à craindre le manque de vivres, et, quant aux Indiens hostiles, c'était une chance que nous étions disposés à courir. Peu de jours après notre départ, nous étions dans le voisinage des Pics Espagnols, sous le 30° de latitude nord. Là nous rencontrâmes un parti nombreux de Comanches.

Nous n'avions jamais vu ces Indiens réunis en corps; ce fut pour nous un beau spectacle; excel-

lents cavaliers, ils montaient de superbes chevaux. Leur expédition était dirigée contre les Paunis-Loups (1); ils nous montrèrent la plus grande bienveillance et les sentiments les plus hospitaliers. Le chef, qui connaissait Gabriel, nous in-

(1) Le mot Paunis signifie *exilé*. Il s'ensuit que trois tribus peuvent porter le même nom sans appartenir à la même nation.

Les grands Paunis, tribu chez laquelle M. Murray a résidé, sont d'origine dacotah, et habitent le long des rives de la Rivière-Plate.

Les Paunis-Loups sont de race algonquine, parlent une tout autre langue et occupent la contrée située entre les fourches septentrionales de la même rivière.

Les trappeurs appellent ces deux tribus les Corneilles de l'est, parce qu'elles sont perfides et adonnées au vol. Elles laissent croître sur le crâne une longue touffe, et coupent très court le reste de la chevelure, ainsi que cela a lieu chez les nations dont elles sont issues.

La troisième tribu de ce nom, les Paunis-Pictes, est d'origine comanche et de race shoshone. Elle porte les cheveux longs, comme toutes les grandes tribus occidentales des prairies, et parle la même langue qu'elles. Elle habite sur la Rivière-Rouge, qui forme la limite du Texas septentrional et de l'Amérique occidentale. M. Catlin, qui l'a visitée, en fait mention dans son ouvrage.

Les Pictes sont continuellement en guerre contre les deux autres tribus de Paunis, et quoique leurs villages soient éloignés de près d'un millier de milles de ceux de leurs ennemis, leurs partis de guerre parcourent presque toujours le pays des exilés de l'*est*, *Pa-ouah-nejs*.

vita à les accompagner à leur campement. C'était un homme d'une taille élevée et remarquable par la beauté régulière de ses traits et l'admirable proportion de ses membres. Il parlait très bien espagnol, et nous conversâmes dans cette langue jusqu'au soir; lui adressant alors la parole en shoshone, dialecte commun aux Comanches, aux Apaches et aux Arrapahoes, je lui racontai notre captivité sur les rives du Colorado de l'ouest. Il m'écouta d'abord en silence; puis, dépouillant tout à coup la froideur ordinaire aux Indiens, il me donna une cordiale poignée de main; il savait que je n'étais ni un Yankee, ni un Mexicain; pour l'amour de moi, il m'en faisait le serment, tous les Canadiens ou Français qui tomberaient à l'avenir entre ses mains seraient traités en amis. Après notre repas, nous nous assîmes confortablement autour des feux et passâmes la soirée à causer et à écouter les traditions racontées par les guerriers.

J'appris dans ma conversation avec le chef que les Comanches avaient d'abord vu avec plaisir les Texiens s'établir dans leur voisinage. Ces étrangers, au commencement, étaient braves, et il y avait parmi eux quelques hommes généreux; mais plus tard, ayant crû en nombre et en puissance, ils étaient devenus perfides, lâches et assassins; leur conduite, dans une certaine circonstance, avait surtout exaspéré les Comanches,

qui, depuis, leur avaient juré et fait une guerre d'extermination.

Un vieux chef comanche, qui avait eu des malheurs et qui était malade, s'était séparé de sa tribu avec sa fille, et s'était retiré à San-Antonio dans l'espérance d'y être guéri par la science du grand médecin des visages pâles. Peu de temps après son arrivée dans cette ville, sa fille, belle et noble créature de dix-huit ans, avait attiré l'attention d'un certain docteur, jeune homme du Kentucky, qui avait été jugé pour meurtre aux États-Unis. C'était un insigne coquin; mais, comme il était connu pour ne reculer devant aucun crime lorsqu'il s'agissait de se venger, il était craint et par conséquent courtisé par les autres Texiens. S'étant aperçu qu'il n'arriverait jamais à son but tant que la fille serait avec le père, il s'était arrangé de manière à faire emprisonner le vieillard; puis, ayant engagé la jeune Indienne à venir chez lui pour aviser aux moyens de libérer le prisonnier, il avait usé d'une telle violence pour la forcer de céder à ses infâmes désirs, et l'avait tellement accablée de coups, qu'il l'avait laissée pour morte. Revenue à elle dans la soirée, la malheureuse avait trouvé un asile dans la demeure d'un Mexicain charitable.

Le vieil Indien n'avait pas tardé à être remis en liberté. Quand il revit sa fille, elle était sur son lit de mort. Toutes les circonstances du crime

abominable lui furent racontées, et il jura d'en tirer une vengeance sanglante. Un gentilhomme mexicain, indigné d'une action aussi lâche, avait, au nom de l'humanité et de la nature outragées, porté la cause devant un jury texien. Le docteur avait été acquitté parce que, disait le verdict, les lois n'avaient pas été faites pour protéger les Comanches.

Les conséquences peuvent être rapportées en peu de mots. Le cadavre du docteur Cobbet, percé au cœur et scalpé fut un jour trouvé dans un champ voisin de la ville. Le vieil Indien s'était enfui, et, ayant rencontré un parti de Comanches, avait raconté ses griefs et sa vengeance. Admis de nouveau dans sa tribu, son outrage avait été considéré comme national et comme n'ayant pas été suffisamment vengé. Un semaine ne s'était pas écoulée que vingt-trois Texiens avaient été scalpés, et que quatorze de leurs femmes avaient été emmenées dans le désert pour y mourir dans la captivité.

Le chef comanche nous conseilla de longer les rives du Rio-Grande, afin de ne pas tomber au milieu de quelque bande de Paunis-Loups, et résolut, tant nous étions entrés dans ses bonnes grâces, de se détourner de sa route, et de nous accompagner jusqu'à environ 30 milles plus loin, où nous serions comparativement hors de danger. Le lendemain matin nous partîmes, le chef et

moi chevauchant à côté l'un de l'autre et causant des Shoshones. Nous échangeâmes nos couteaux en signe d'amitié, et, au moment de nous séparer, il assembla tous ses hommes et leur fit le discours suivant :

« Le jeune chef des Shoshones retourne chez son brave peuple, à travers les montagnes escarpées. Apprenez son nom afin de pouvoir dire à vos enfants qu'ils ont un ami dans Owato-Wanisha. Il n'est ni un *Shakanah* (un Anglais), ni un *Kishe moc Comoanak* (un Long-Couteau, un Yankee), c'est un chef dans la tribu de nos arrière-grands-pères ; c'est un chef, bien qu'il soit jeune, très jeune. »

Tous les guerriers vinrent alors me donner, l'un après l'autre, une poignée de main. Cette cérémonie terminée, le chef continua son discours :

« Owato-Wanisha, nous nous sommes rencontrés étrangers, nous nous séparons amis. Dis à tes jeunes guerriers que tu as vu des Comanches et qu'ils désireraient connaître leurs parents ; dis-leur de venir en petit ou en grand nombre à nos *wai-kiams* (huttes), qu'ils y trouveront du *Moshkotai* (bison) en abondance.

« Adieu, jeune chef au visage pâle et au cœur indien ! Puisse le Manitou blanc nettoyer pour toi le sentier de la montagne ! Puisses-tu ne jamais oublier *Opishka-Koaki* (corbeau blanc), ton ami comanche, qui voudrait partager avec toi son

foyer, ses richesses et ses vastes prairies ! J'ai dit, jeune chef, adieu. »

La bande fit lestement demi-tour et nous laissa les yeux baignés de larmes. Nous la suivîmes du regard jusqu'à ce qu'elle eût entièrement disparu à l'horizon. Ces êtres si nobles n'étaient pourtant que des Indiens ; des Texiens, à leur place, nous auraient bien certainement assassinés pour s'emparer de nos chevaux et de nos carabines.

Deux jours après, nous traversâmes le Rio-Grande et entrâmes sur le sentier triste et désert des montagnes, dans le pays hostile et inhospitalier des Navahoes et des Corneilles (1).

Après une marche de huit jours, sur une route horriblement pierreuse, nous arrivâmes enfin aux sources du Colorado de l'Ouest. Nous étions d'une faiblesse extrême, car depuis deux jours nous n'avions eu pour toute nourriture que deux petits serpents à sonnettes et quelques baies que nous avions ramassées en chemin. Nous avions

(1) Les Corneilles sont excellents cavaliers. Ils ont adopté les manières et les coutumes des Shoshones ; mais ils sont, je le répète, de race dacotah, et il y a entre eux et les tribus shoshones une grande différence. Ils n'ont pas cet esprit chevaleresque si remarquable chez les Comanches, les Arrapahoes et les Shoshones, cette noblesse de sentiment qui dédaigne d'attaquer un ennemi sans défense. Les tribus shoshones, en un mot, sont les lions de ces déserts, et les Corneilles en sont les tigres.

bien vu dans la matinée un grand ours gris et lui avions donné la chasse, mais nos chevaux, aussi exténués que nous, n'avaient pu continuer à poursuivre l'animal dont la disparition avait fait évanouir toutes nos espérances de dîner.

Nous atteignîmes les bords de la rivière au coucher du soleil; nous étions alors tellement pressés par la faim que nous pensions sérieusement à tuer un de nos chevaux. Heureusement nous aperçûmes dans ce moment une fumée qui s'élevait d'un camp indien établi dans une petite vallée. Ne doutant pas que ce ne fussent des ennemis, nous prîmes, aiguillonnés par la faim, l'héroïque résolution de faire un repas à leurs dépens. Les drôles avaient été heureux dans leur chasse, car, autour de leur camp, de grosses pièces de viande étaient suspendues à des perches pour y sécher. Ils avaient quelques chiens avec eux, mais pas de chevaux.

Parcourant silencieusement la lisière de la plaine, et cachant notre marche derrière des rochers élevés qui formaient une espèce de ceinture autour du camp, nous arrivâmes à la nuit à environ 300 mètres de notre but. Poussant alors le cri de guerre shoshone et faisant le plus de bruit possible, nous éperonnâmes nos chevaux vers les perches et enlevâmes rapidement trois des pièces de viande qui y étaient suspendues.

Le camp était occupé par quinze Corneilles et

trois Arrapahoes. Les premiers furent tellement épouvantés en entendant notre cri de guerre qu'ils s'enfuirent sans même regarder derrière eux. Les trois Arrapahoes, au contraire, tinrent bon, et, s'étant remis de leur première surprise, nous attaquèrent bravement avec leurs lances et leurs flèches.

Le cheval de Roche était tombé, entraînant après lui son cavalier; celui-ci, tout meurtri par sa chute, était sans défense; je lui sauvai la vie en tuant d'un coup de pistolet son adversaire, qui s'avançait sur lui le tomahawk à la main. Gabriel, ayant froidement lancé son lasso sur son assaillant, l'avait étranglé en un clin d'œil. Notre troisième ennemi avait été écrasé par mon cheval au commencement même de l'attaque. Gabriel mit pied à terre, entra dans les tentes, et coupa les cordes de tous les arcs qu'il put trouver. Puis, ayant ramassé quelques autres pièces de viande, nous partîmes au grand galop, n'étant nullement disposés à attendre que les Corneilles fussent revenus de leur terreur panique.

Quoique nos chevaux fussent très fatigués, nous leur fîmes faire treize autres milles, et ce ne fut qu'à environ dix heures du soir que nous nous arrêtâmes à un endroit charmant où nous trouvâmes en abondance de l'eau fraîche et une herbe excellente sur laquelle hommes et chevaux s'étendirent voluptueusement avant de penser même à manger.

Notre souper fut très gai, et, tout en faisant honneur à la chair du bouquetin, nous échangeâmes quelques bonnes plaisanteries. Je n'étais cependant pas sans remords; la chose avait, il est vrai, été faite bravement, mais ce n'était, après tout, qu'un vol de grand chemin; la faim, toutefois, est un bon palliatif pour la conscience, et, ayant bien frotté nos chevaux, qui semblaient enchantés de leur pâturage, nous nous livrâmes au repos, chacun de nous veillant alternativement pendant trois heures.

Le lendemain, à midi, nous rencontrâmes une compagnie et une diversion inattendues. Chemin faisant, nous vîmes au loin deux hommes assis par terre à côté l'un de l'autre, et paraissant engagés dans une conversation animée. Comme c'étaient des hommes blancs, nous mîmes pied à terre, et, ayant entravé nos chevaux, nous rampâmes silencieusement jusqu'auprès des étrangers, dont l'extérieur était vraiment original : l'un était long et maigre, et l'autre gros et court.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! dit ce dernier, Pat Swiney, je crains bien que ces Français ne reviennent plus, et qu'ils ne nous laissent mourir ici comme des chiens affamés.

» — Bah ! répondit le maigre, ils sont allés chercher du gibier. Par saint Patrice, je voudrais bien qu'il arrivât, crû ou cuit, car mes boyaux sont tordus comme des vers sur un hameçon.

» — Oh ! Pat, soyez bon garçon, allez me ramasser quelques baies; mon estomac est comme un sac vide.

» — Ma foi ! mes jambes ne sont pas en meilleur état que les vôtres, répliqua le maigre en frappant légèrement sur son genou avec un geste de colère.» Et pour la première fois nous nous aperçûmes que les jambes de ces malheureux étaient horriblement enflées. « Si nous pouvions seulement rencontrer les Indiens Gallois ou une mine d'or, reprit l'homme court.

» — Damnation ! s'écria son irascible compagnon, damnation sur les Indiens Gallois et sur les Gallois Anglais ! »

Voyant que la faim rendait les pauvres diables querelleurs, nous intervînmes charitablement en poussant un effroyable cri de guerre. L'homme court ferma les yeux et se laissa tomber de son long. Son compagnon d'infortune se leva, malgré le triste état de ses jambes.

« Venez ! vociféra-t-il, venez, coquins de diables rouges, vous pouvez assouvir impunément votre rage impitoyable, car je ne puis marcher, et la faim m'a ôté mes forces. »

Il y avait quelque chose de noble dans ses paroles et de pathétique dans son action. Roche mit la main sur son épaule et murmura à son oreille quelques mots irlandais. Le pauvre garçon fit presque un entrechat. « Ma foi, dit-il, si vous n'ê-

tes pas un enfant de Cork, vous êtes le diable ; mais, diable ou non, pour l'amour du vieux pays, donnez-nous quelque chose à manger, à moi et à ce pauvre visionnaire gallois, si toutefois votre hurlement infernal ne l'a pas tué. »

Tel n'était pas le cas ; aux mots : *quelque chose à manger*, le gaillard ouvrit les yeux, nous regarda fixement, et s'écria : « Les Indiens Gallois ! par saint David. » Nous partîmes d'un grand éclat de rire qui le rendit tout confus, et son camarade lui répondit : « Eh bien ! oui, ce sont des Indiens Gallois ou des Indiens Irlandais, pour ce que je sais. Voulez-vous bien vous lever, masse de chair, pour dire à ces messieurs que nous n'avons rien mangé depuis trois jours. »

Nous allumâmes immédiatement du feu et allâmes chercher nos chevaux ; la viande fut bientôt cuite, et c'était chose merveilleuse à voir que la rapidité avec laquelle elle disparaissait entre les mâchoires de nos nouveaux amis. Nous en avions encore environ douze livres, et, comme nous étions sur le point d'entrer dans un pays où nous étions sûrs de trouver journellement du gibier, loin de nous plaindre de l'appétit déréglé des affamés, nous les encourageâmes à continuer.

Après avoir calmé les premières angoisses de la faim, ils nous regardèrent l'un et l'autre avec des yeux humides de reconnaissance. « Vraiment, dit l'Irlandais, vous êtes de bien bons messieurs,

qui que vous soyez, de nous donner un aussi bon repas quand peut-être vous n'en avez pas un autre.» Roche lui répondit en lui serrant la main : « Mange toujours, mon garçon, et ne t'inquiète de rien. Nous verrons après ce que l'on peut faire pour les jambes. Quant au Gallois, il resta muet pendant plus d'une demi-heure. Il nous regardait, mais il ne pouvait ni parler, ni entendre, tant il était absorbé par une énorme pièce de viande à demi-crue qu'il déchirait et avalait avec la voracité d'un loup affamé. La satiété ayant enfin succédé au besoin, ces pauvres gens nous racontèrent comment ils se trouvaient dans cet endroit.

Ils étaient partis comme journaliers avec une petite caravane qui allait de Saint-Louis à Astoria. Arrivée à la Rivière-Verte, cette caravane avait été attaquée par un parti de guerre des Pieds-Noirs. Tous les voyageurs avaient été massacrés ; eux seuls avaient échappé, grâce à la présence d'esprit de l'Irlandais, qui avait poussé son gros compagnon dans une profonde crevasse de la terre et y avait sauté après lui. S'étant ainsi tirés d'affaire, ils avaient eu la consolation d'entendre les sauvages emporter les marchandises en conduisant les mules vers le nord.

Espérant rencontrer quelques trappeurs, ils avaient erré vers le sud pendant deux jours. Ce matin même, leur espoir s'était réalisé : ils avaient vu deux trappeurs français qui leur avaient dit

de ne pas bouger et de se reposer jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de la chasse.

A peine ce récit était-il terminé, que les trappeurs arrivèrent avec un daim bien gras. Tous les deux avaient voyagé et chassé avec Gabriel, et étaient de vieux amis; nous résolûmes, en conséquence, de ne pas aller plus loin ce jour-là. Nous fîmes beaucoup rire notre société en lui racontant notre prouesse contre les Corneilles, et nous adoucîmes immédiatement les douleurs des invalides en appliquant sur leurs jambes quelques feuilles broyées de l'herbe gibson. Le lendemain matin, ils purent se servir des chevaux de Roche et de Gabriel et nous suivre à Brown-Hall, port américain pour le commerce des pelleteries, que nous atteignîmes au bout de deux jours.

Là nous prîmes congé de notre compagnie et poursuivîmes rapidement notre marche vers l'établissement. Nous voyageâmes pendant six jours au milieu d'un beau pays où le gibier traversait notre chemin à chaque instant. Arrivés dans la contrée abandonnée des Bonnaxes, nous étions à peine à deux jours de marche de la frontière orientale des Shoshones, quand, comme si le malheur nous en eût voulu, nous rencontrâmes de nouveau nos vieux ennemis, les Arrapahoes. Nous résolûmes, cette fois, de ne pas nous laisser remettre à la ration de viande de chien, et de combattre, s'il le fallait, pour défendre notre liberté.

Quoique cernés, nous n'étions pas encore pris : l'espace était devant nous ; nous pouvions compter sur nos carabines, et nos chances d'évasion étaient d'autant plus grandes que nos ennemis n'avaient aucune arme à feu.

Rétrécissant peu à peu leur cercle, ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent à environ cent cinquante mètres de nous. Leurs chevaux étaient en bon état, mais de la petite race sauvage, et incapables de soutenir une course contre nos grands et superbes destriers mexicains. Gabriel nous donna le signal en levant la main. Nous nous précipitâmes avec la rapidité de l'éclair à travers la ligne des guerriers. Notre audace les étonna tellement qu'ils ne pensèrent même pas à se servir de leurs arcs. Ce ne fut qu'après quelques moments que, revenus de leur surprise, ils s'élancèrent à notre poursuite en poussant leur cri de guerre et des hurlements de désappointement.

Leurs chevaux, comme je l'ai dit, étaient incapables de soutenir une course contre les nôtres ; mais ceux-ci ayant un peu souffert du long voyage qu'ils avaient déjà fait, leurs petits adversaires, frais et endurcis à la fatigue, auraient fini, dans une chasse prolongée, par obtenir l'avantage. Pendant les deux premières heures, nous nous tînmes hors de la vue de nos ennemis ; mais, vers la nuit, nous vîmes leurs formes devenir de plus en plus

distinctes à l'horizon. Nos bêtes étaient alors rendues; et, comme pour nous ôter toute chance d'évasion, une montagne peu élevée, mais âpre et escarpée, se présenta devant nous.

« En avant! en avant! nous sommes sauvés, cria Gabriel. » Ce n'était pas le moment de demander des explications. Au bout de dix minutes, nous étions au pied de la montagne. « Pas un mot, faites comme moi, » reprit mon compagnon. Nous suivîmes son exemple en dessellant nos chevaux et en leur ôtant leurs brides avec lesquelles nous les fouettâmes. Les pauvres bêtes, malgré leur fatigue, galoppèrent vers le sud, comme si elles eussent eu le sentiment du danger qui approchait.

« Je comprends, Gabriel, les sauvages, ne pouvant nous voir dans l'obscurité de ces collines, poursuivront le bruit fait par les chevaux. »

Gabriel me répondit d'un air de jubilation : « Vous avez raison, grandement raison; mais ce n'est pas tout, je sais qu'il y a un bateau de l'autre côté de la montagne, et que la rivière Ogden nous transportera près du Buonaventura. »

Je tressaillis. « C'est une erreur, m'écriai-je, mon cher ami, c'est une triste erreur! nous sommes à plus de trente milles de ce fleuve. »

— Du bras principal, oui, répliqua-t-il en me donnant une poignée de main; mais nombreuses sont les loutres que j'ai tuées sur un joli lac à deux milles d'ici, au pied du versant méridional

de cette colline. Là j'ai un bateau bien caché, du moins je l'espère, et un endroit d'où nous pourrons braver tous les Arrapahoes et tous les Corneilles qui voudraient les soutenir. De ce lac à la rivière il n'y a que trente milles de pagayage dans un canal uni, ouvrage de la nature ou d'une autre race d'hommes. »

Il va sans dire que nous nous mîmes joyeusement en route, malgré le poids de nos selles, de nos carabines et de nos équipements. Notre ascension fut bientôt faite, et, prenant un petit sentier tortueux tracé par les daims, nous aperçûmes au-dessous de nous la limpide nappe d'eau sur laquelle quelques étoiles réfléchissaient déjà leur lumière pâle et tremblante. Arrivés au bord du lac, nous nous trouvâmes au milieu de vastes et nobles ruines semblables à celles que nous avions vues sur le Buonaventura, mais beaucoup plus romantiques. Gabriel nous souhaita la bienvenue sur son terrain de trappage, comme l'eût fait un seigneur sur son domaine; puis, tirant un joli petit canot de dessous une espèce de voûte antique, nous dit : « Ce canot, qui a coûté 20 dollars, une carabine et six couvertures, appartenait jadis à un des pauvres garçons qui furent assassinés avec le prince Serravalle. Nous l'avons apporté ici très secrètement, il y a environ six ans. Au milieu de ce lac se trouve une île que le défunt et moi avons habitée, et où nous pourrons

rester des mois entiers sans avoir rien à craindre de la faim ou des Indiens. »

Nous entrâmes tous les trois dans le canot en laissant nos selles derrière nous, pour les reprendre le lendemain. Après une heure de pagayage, nous arrivâmes à l'île. C'était un endroit vraiment magnifique, tout couvert de ruines. Des arbres immenses ombrageaient de leur épais feuillage de gracieux obélisques, et la douce lumière de la lune, éclairant les angles des monuments ruinés, donnait à tout le site la teinte d'un paysage d'Italie. « Ici, nous sommes en sûreté, dit Gabriel, demain vous verrez que ma vieille place de repos ne manque pas du confortable. » Comme nous étions harassés, nous nous étendîmes aussitôt par terre, et nous nous endormîmes, oubliant dans ce petit paradis les dangers et les fatigues de la journée. Notre hôte, toutefois, se reposa peu; car, longtemps avant l'aube, il était allé chercher nos selles, laissant Roche et moi plongés dans un si profond sommeil, que nous aurions probablement dormi jusqu'à son retour si nous n'avions pas été réveillés par une détonation de carabine qui arriva jusqu'à nous, répétée par mille échos, et qui, pendant une heure, nous causa les plus vives inquiétudes. Nous ne fûmes tranquillisés que lorsque nous vîmes Gabriel pagayer vers nous. Le bruit avait trahi notre retraite, et, au moment où Gabriel était sur le point d'aborder

dans l'île, la rive opposée commença à fourmiller de nos ennemis qui, probablement, avaient campé dans le voisinage.

J'attendais que mon ami fût débarqué pour le gronder de l'imprudence qu'il avait commise en se servant de sa carabine dans la position délicate où nous nous trouvions, mais un seul coup d'œil me montra qu'il avait eu une aventure pareille à celle qui m'était arrivée près de Santa-Fé : dans le canot était étendue la peau richement mouchetée d'un grand jaguar, et le petit de la bête jouait, sans s'en douter, avec le couteau à scalper encore fumant du sang de sa mère.

« Je n'ai pu faire autrement; c'était à mon corps défendant, s'écria Gabriel en sautant sur le rivage. Maintenant les diables rouges savent où nous sommes, mais cela ne leur servira pas à grand chose. Le lac a dix brasses de profondeur, et ils ne penseront certainement pas à nager pendant trois milles sous le canon de nos carabines. Quand ils seront ennuyés de nous voir pêcher et de nous entendre rire, ils s'en iront comme des renards désappointés.

C'est ce qui eut lieu. Ce jour-même, nous nous embarquâmes, armés de nos carabines, dans notre canot et allâmes à environ quatre-vingts mètres de la terre ferme, en face des Indiens. Nous nous mîmes à pêcher des truites, et invitâmes nos ennemis à venir partager notre amusement. Ils nous

répondirent par des hurlements horribles et par toutes les invectives que la rage peut suggérer : squaws, chiens de visages pâles, lâches, voleurs, etc., etc. Ils finirent pourtant par se retirer dans la direction de la rivière, espérant encore que nous ne pouvions leur échapper; mais nous nous sentions tellement en sûreté que nous résolûmes de rester quelques autres jours dans l'île pour nous reposer de nos fatigues.

Quand nous nous décidâmes à continuer notre route, Gabriel et Roche furent obligés de laisser leurs selles et leurs brides, parce que le canot était trop petit pour nous contenir avec nos bagages. C'était un malheur qui pouvait être facilement réparé à l'*établissement*, et jusque-là ces selles ne pouvaient nous être d'aucune utilité.

Nous fîmes gaîment nos quarante-cinq à cinquante milles par jour sur la surface de l'eau la plus fraîche et la plus limpide du monde. La nuit nous débarquions, et couchions à terre. Le gibier était abondant; presque à chaque minute, un daim ou un bison venait boire à une vingtaine de mètres de nous.

Nous traversâmes, pendant cette navigation sur la rivière Ogden, quatre autres lacs magnifiques; mais nous n'y vîmes aucunes traces de civilisation passée pareilles à celles que nous avions trouvées dans le voisinage et au milieu de celui qui nous avait servi d'asile.

Nous quittâmes la rivière à deux cent quarante milles de l'endroit où nous avions commencé notre navigation, et, ayant transporté notre canot pendant trois milles, nous le lançâmes de nouveau sur un des affluents du Buonaventura, à deux cents milles nord-est de l'*établissement*.

Le courant était alors en notre faveur. Aussi, au bout de quatre jours, débarquâmes-nous au milieu de mes bons amis les Shoshones qui, après notre absence de neuf mois, nous accueillirent avec une joie presque enfantine. Ils nous avaient crus morts, et avaient fait une incursion sur le territoire des Corneilles qu'ils soupçonnaient d'être pour quelque chose dans notre disparition.

Six jours après notre arrivée, nos trois chevaux furent aperçus traversant le fleuve à la nage. Ces fidèles animaux avaient échappé à nos ennemis et avaient retrouvé le chemin pour revenir à leurs maîtres et à leurs prairies natales.

CHAPITRE XV.

Pendant ma longue absence et ma captivité chez les Arrapahoes, j'avais souvent réfléchi aux avantages qui résulteraient de l'union des diverses tribus d'origine shoshone dans une seule confédération, et plus j'avais réfléchi à ce projet, plus ma résolution s'était affermie, si jamais je retournais à l'établissement, de le soumettre à nos chefs assemblés en conseil.

Le dénombrement de ces tribus pouvait être fait de la manière suivante : les Shoshones, soixante mille âmes indépendamment des tribus des montagnes s'élevant à dix mille; les Apaches environ dix mille; les Arrapahoes environ vingt mille; les Comanches et leurs rejetons, soixante mille au moins. Parlant tous la même langue, ayant les mêmes rites religieux, les mêmes manières et les mêmes coutumes, ces peuples me semblaïent ne devoir mettre aucun obstacle sérieux à l'exécution de mon projet. Les Arrapahoes étaient les seuls qui fussent en mésintelligence avec nous; mais, séparés de la tribu-mère plus tard que tous les autres, ils étaient restés, au fond, encore plus Shoshones que les Apaches et les Comanches.

Peu après mon retour, j'exécutai ma résolution. Je convoquai tous les chefs de notre nation à un grand conseil, et, dans le mois d'août 1839, nous nous trouvâmes tous assemblés devant les murailles de l'*établissement*. Les cérémonies préliminaires terminées, je prononçai le discours suivant : « Shoshones ! braves enfants du grand serpent, je désire vous rendre heureux, riches et puissants; j'y pense pendant le jour et j'y rêve pendant mon sommeil. J'ai eu enfin de grandes pensées, des pensées qui viennent du Manitou; écoutez maintenant les paroles d'Owato-Wanisha; il est jeune, très jeune, sa peau est celle d'un visage pâle, mais son cœur est celui d'un Shoshone,

» Quand vous refusâtes de cultiver la terre, vous fîtes bien, car ce n'était pas dans votre nature ; la nature de l'homme ne peut pas être changée comme celle de la larve ; et cependant vous comprîtes alors par quels moyens un grand peuple devient puissant ; la richesse seule peut maintenir la supériorité que la bravoure a conquise. La richesse et la bravoure réunies donnent une force que le grand maître de la vie peut seul détruire. Il y a longtemps que les Shoshones connaissent cette vérité. Ils sont braves, mais ils n'ont pas de richesses, et s'ils conservent encore leur supériorité, c'est uniquement parce que la force et l'adresse de leurs guerriers ont frappé leurs ennemis de terreur. Bientôt les Shoshones seront obligés de dormir sur leurs frontières pour repousser leurs ennemis et garder leur territoire. Ils seront trop occupés pour pouvoir pêcher ou chasser ; leurs squaws et leurs enfants mourront de faim. Le mal a déjà commencé. Quelle chasse et quelle pêche avez-vous eues l'année dernière? Aucune. A peine arrivés à leurs terrains de chasse, les braves furent obligés de revenir sur leurs pas pour défendre leurs squaws et punir leurs ennemis.

» Pourquoi les Shoshones ne se mettraient-ils pas tout d'un coup à l'abri de pareils malheurs? Pourquoi ne deviendraient-ils pas riches? Ils ne veulent pas planter le blé et le tabac, et ils ont raison, puisque d'autres peuples peuvent le faire

pour eux; mais il y a beaucoup d'autres moyens d'acquérir la richesse et la force, et ces moyens, je les enseignerai à ma tribu.

» Les Shoshones combattent les Corneilles, parce que les Corneilles sont des voleurs; les Têtes-Plates, parce qu'ils sont avides de nos bisons; les Umbiquas, parce qu'ils volent les chevaux; sans eux, les enfants du grand serpent ne combattraient jamais, leurs huttes se rempliraient de richesses, et ces richesses achèteraient toutes les bonnes choses apportées par les hommes blancs qui viennent des terres lointaines. Ces hommes blancs viennent chez les Wachinangoes (les Mexicains) pour leur acheter les peaux de leurs bœufs et la laine de leurs moutons; ils viendraient chez nous, si nous avions quelque chose à leur offrir. Pourquoi ne les appellerions-nous pas chez nous? Nous avons les peaux de milliers de bisons; nous avons les fourrures du castor et de la loutre; nous avons une grande quantité de cuivre dans nos montagnes et de l'or dans nos ruisseaux.

» Maintenant, écoutez-moi : quand un chef shoshone pense que les Corneilles attaqueront sa hutte, il appelle ses enfants et ses neveux autour de lui. Une nation peut agir de même. Les Shoshones ont un grand nombre de braves enfants dans les prairies du sud; ils en ont encore davantage sur les frontières des Yankees; tous pensent et parlent comme leurs ancêtres; ils ne sont, au

fond qu'un seul et même peuple. Eh! bien, ne serait-il pas bon et sage d'avoir pour voisins tous ces braves arrière-enfants et arrière-neveux, au lieu des Corneilles, des Cayuses et des Umbiquas? Oui, sans doute; qui oserait venir du nord à travers un pays habité par les belliqueux Comanches, ou du sud et de l'est à travers les wigwams des Apaches? Les Shoshones auraient alors plus de trente mille guerriers; ils balaieraient le pays de la mer aux montagnes, du fleuve du Nord (la Columbia) aux villes des Wachinangoes.

» Quand les hommes blancs viendraient dans leurs grands canots, comme trafiquants et comme amis, nous les recevrions bien; s'ils venaient en ennemis, nous nous moquerions d'eux et les fouetterions comme des chiens. Telles sont les pensées que j'avais à communiquer aux Shoshones.

» Pendant mon absence, j'ai vu les Apaches et les Comanches; ce sont deux grandes nations. Envoyons-leur quelques hommes sages pour les inviter à revenir vers leurs pères et pour leur offrir le bois, la terre et l'eau. J'ai dit. »

Tant que je parlai, le plus profond silence régna dans toute l'assemblée; mais dès que je me fus assis et que j'eus commencé à fumer, il y eut un mouvement général qui me montra que j'avais fait impression.

Le calme se rétablit quand on vit le vieux grand

chef se lever pour me répondre. « Owato-Wanisha a parlé. J'ai entendu. C'était une étrange vision, un beau rêve ; mon cœur s'est rajeuni, mon corps est devenu plus léger et ma vue plus perçante, et cependant je ne puis voir l'avenir. Je dois jeûner et prier, je dois demander au grand maître de la vie de me prêter sa sagesse.

» Je connais les Comanches ; je connais les Apaches et les Arrapahoes ; ils sont nos enfants, je le savais. Les Comanches nous ont quittés il y a longtemps, bien longtemps ; mais les Apaches et les Arrapahoes n'ont pas encore oublié les terrains de chasse où leurs pères naquirent. Quand j'étais encore un jeune chasseur, ils venaient, chaque neige, à la hutte de notre Manitou lui offrir leurs présents ; c'était bien longtemps avant qu'aucun visage pâle n'eût passé les montagnes. Depuis cette époque, les feuilles des chênes ont verdi et se sont désséchées quatre-vingts fois : c'est un long espace de temps pour un homme, mais pour une nation c'est comme si c'était hier.

» Ils sont nos enfants ; il serait bon de les avoir avec nous. Nous les admettrions sur nos terrains de chasse ; nous partagerions nos richesses avec eux ; nous serions alors forts. Owato-Wanisha a bien parlé, il a appris beaucoup de choses mystérieuses des *makota-conayas* (robes noires, prêtres), il est sage, et, cependant, comme je l'ai dit, les chefs à peau rouge doivent demander la sagesse

au grand maître de la vie, il nous fera connaître ce qui est bon et ce qui est mauvais, et à la lune prochaine nous aurons une autre assemblée. J'ai dit. »

Tous les chefs s'en allèrent pour se préparer à leurs jeûnes et à leurs cérémonies. Gabriel, Roche, mon vieux domestique et moi, concertâmes nos mesures, pour assurer le succès de mon entreprise. Mon domestique partit pour Monterey, Gabriel pour le village apache le plus voisin, et comme il était convenable, d'après les idées indiennes, que je fusse éloigné pendant les cérémonies, afin de n'influencer aucun chef, je me retirai avec Roche à la maison des bateaux, pour y attendre la nouvelle lune.

Au jour convenu, nous étions tous réunis au terrain du conseil, sur la rive du Buonaventura; les chefs et les anciens de la tribu avaient pris une contenance solennelle; les hommes des actions ténébreuses (les médecines) et les gardiens des huttes sacrées avaient revêtu leurs costumes de cérémonie afin de faire comprendre aux assistants toute l'importance de la délibération. Un des gardiens de la hutte sacrée se leva le premier, fit un signal avec sa main, et prit la parole.

« Shoshones, le moment est venu où notre nation doit s'élever au-dessus de toutes les autres, comme l'aigle des montagnes s'élève au-dessus des petits oiseaux, ou bien doit s'affaisser et dispa-

raître de la surface de la terre; si nous étions restés tels que nous étions avant le passage des montagnes par les visages pâles, nous n'aurions eu besoin que d'un cœur shoshone et de nos flèches acérées pour anéantir nos ennemis; mais les visages pâles ont un double cœur aussi bien qu'une double langue; la soif des richesses est leur guide dans le choix de leurs amis et de leurs ennemis. Ils trafiquent avec les Shoshones, mais ils trafiquent aussi avec les Corneilles et les Umbiquas. Le jeune chef Owato-Wanisha a proposé un nouveau sentier à notre tribu. Owato-Wanisha est jeune, mais les robes noires, les plus sages des hommes, lui ont transmis leur sagesse. J'ai entendu, et nos anciens et nos chefs ont aussi entendu, les moyens qu'il pense que nous devons employer. Nous avons jeûné, nous avons prié le Manitou de nous montrer le sentier qu'il nous faut suivre. Shoshones, le temps où nous vivons est étrange; notre grand Manitou nous commande à nous peaux rouges d'obéir au visage pâle et de le suivre à la victoire ou à la mort. J'ai dit. Le chef aux nombreux hivers parlera maintenant à ses guerriers et amis. »

Il y eut un grand mouvement dans toute l'assemblée; il était évident que ce discours politique, dans la bouche d'un personnage qu'on était habitué à regarder avec crainte comme étant l'interprète de la volonté du Ciel, avait produit une

profonde impression. Le vieux chef qui avait déjà parlé dans le précédent conseil se leva alors, et prononça d'une voix tremblante mais distincte le discours suivant.

« J'ai jeûné, j'ai prié, j'ai rêvé. Plus les vieillards approchent du terme de leur existence, plus leur vue devient perçante pour lire les volontés du grand maître de la vie concernant l'avenir. Je suis un chef, et j'ai été un chef pendant soixante changements de saison. Je suis fier de mon rang, et comme c'est moi qui ai porté les coups les plus profonds au cœur de nos ennemis, je suis jaloux du pouvoir qui m'appartient et ne voudrais le céder à personne si le grand Manitou ne l'ordonnait pas. Quand ce soleil aura disparu derrière les grandes eaux salées, j'aurai cessé d'être un chef. Owato-Wanisha guidera nos guerriers et présidera le conseil, car deux dieux sont avec lui, le Manitou des visages pâles et le Manitou des peaux rouges.

» Shoshones! écoutez mes paroles : j'irai bientôt rejoindre mon père et mon grand-père dans les terres heureuses, car je suis vieux, et cependant, avant que mes os soient enterrés au pied des collines, je sentirais revivre mon cœur en voyant la gloire des Shoshones que je sais être prochaine. Écoutez mes paroles! Il y a bien des siècles, quelques-uns de nos enfants, ne trouvant pas nos terrains de chasse assez vastes pour la portée de

leurs flèches, nous ont quittés. Ils errèrent d'abord dans le sud et dans les belles prairies de l'est, sous un climat béni par les bons esprits. Ils se multiplièrent tellement que leurs familles devinrent aussi nombreuses que les nôtres, et comme ils étaient des guerriers et avaient un grand cœur, ils s'étendirent au loin et ne tardèrent pas à franchir les grandes montagnes. Leur regard d'aigle vit alors de chaque côté de leur territoire l'eau salée du soleil levant et l'eau salée du soleil couchant. Ceux-là sont les Comanches, nation puissante. Les Comanches ont encore à présent un cœur shoshone ; Owato-Wanisha les a vus; il dit qu'ils sont amis, et qu'ils n'ont pas oublié qu'ils sont les enfants du grand serpent.

» Longtemps, bien longtemps après, mais pas assez longtemps pour que cela ait échappé à la mémoire et aux traditions de nos hommes saints, quelques autres de nos enfants ayant entendu parler de la puissance des Comanches, de leurs richesses, de leur pays, résolurent aussi de nous quitter et de s'étendre vers le sud. Ceux-là sont les Apaches; s'ils regardent vers le lit du soleil, du sommet des grandes montagnes toujours couvertes de neiges, ils voient au-dessous d'eux l'herbe verte des prairies, et au loin l'azur de la grande eau salée. Leurs maisons sont aussi nombreuses que les étoiles du ciel, leurs guerriers sont aussi innombrables que les coquillages au fond de nos

lacs. Ils sont braves, ils sont craints par les visages-pâles et par tous leurs ennemis ; eux aussi savent que nous sommes leurs pères ; leur langue est notre langue ; leur Manitou notre Manitou ; leur cœur une portion de notre cœur. Jamais le couteau d'un Shoshone n'a bu le sang d'un Apache, jamais la ceinture d'un Apache n'a suspendu la chevelure d'un Shoshone.

» Plus tard encore, d'autres enfants nous quittèrent ; mais cette fois ils nous quittèrent parce qu'ils étaient en colère ; c'étaient les familles de plusieurs chefs, que leur force avait rendus orgueilleux. Ils voulaient dominer dans nos wigwams, et nous les chassâmes comme la panthère chasse ses petits quand ils ont tourné leurs griffes et leurs dents contre elle. Ceux-là sont les Arrapahoes. Ils sont forts, et quoiqu'ils soient nos ennemis, je dois dire que c'est une noble nation. J'ai dans ma hutte vingt de leurs chevelures ; ils en ont beaucoup des nôtres ; ils combattent à la clarté du jour avec la lance, l'arc et les flèches ; ils ont en horreur la perfidie ; bien qu'enfants rebelles et dénaturés, ne sont-ils pas enfants des Shoshones ? Qui a jamais entendu dire que les Arrapahoes soient entrés sur le sentier de guerre pendant la nuit ? Personne. Ils ne sont ni des Corneilles, ni des Umbiquas, ni des Têtes-Plates. Ils peuvent donner la mort et ils savent la recevoir — debout, genou

contre genou, poitrine contre poitrine, leur œil buvant le regard de leur ennemi.

» Eh ! bien, ces Arrapahoes sont nos voisins ; nous nous en apercevons souvent, très souvent, trop souvent, comme beaucoup de nos veuves peuvent le dire, quand ils déterrent leurs tomahawks et qu'ils entrent sur le sentier de guerre contre les Shoshones. Pourquoi? Deux soleils peuvent-ils éclairer la même prairie? Deux aigles mâles peuvent-ils couvrir le même nid ? Non ; et cependant de nombreuses étoiles brillent en même temps pendant la nuit et obéissent à la lune ; les corbeaux et les perroquets unissent leurs nombreuses tribus, prennent le même vol, et cherchent ensemble un abri commun pour le repos de la nuit. C'est une loi de la nature ; les peaux rouges ne connaissent que les lois de la nature. Le Shoshone est un aigle sur les collines, un soleil dans la prairie, c'est ce qu'est aussi l'Arrapahoe. Il faut qu'ils luttent tous les deux et qu'ils combattent jusqu'à ce qu'un soleil soit éteint, jusqu'à ce qu'un aigle, ayant perdu la vue et les ailes, tombe du haut des rochers et laisse le nid tout entier à son vainqueur.

» L'Arrapahoe, comme le Shoshone, ne combat qu'à son corps défendant le lâche Corneille qu'il méprise parce qu'il sent la charogne.

» Corneilles et Umbiquas, Têtes-Plates et Cayuses, Bonnaxes et Câllapous, peuvent se réunir

pour chasser et gîter ensemble ; ils sont les corbeaux et les perroquets : ils doivent agir comme eux, autrement ils seraient détruits par l'aigle pendant le jour, et par le hérisson pendant la nuit.

» Owato-Wanisha ou son Manitou a proposé une chose hardie ; j'y ai pensé, j'en ai parlé aux esprits de la peau rouge ; ils m'ont dit qu'elle était bonne ; je dis qu'elle est bonne ; je suis un chef de beaucoup d'hivers, je sais ce qui est bon, je sais ce qui est mauvais. Shoshones, écoutez-moi ! Ma voix est faible ; approchez-vous, prêtez l'oreille à mes paroles. Silence ! j'entends un murmure sous les rides de l'eau, je l'entends dans le balancement de l'herbe, je le sens dans la brise ; silence ! c'est le murmure du maître de la vie, silence ! »

Dans ce moment, le vénérable chef paraissait hors de lui ; son visage était animé ; puis il tomba en extase comme s'il eût été en communion avec quelque esprit invisible. Les guerriers, muets et attentifs, observaient l'agitation de ses nobles traits ; le temps était venu où les esprits des Shoshones, affranchis de leurs préjugés, osaient contempler dans l'avenir l'établissement de leur domination sur tout le continent occidental de l'Amérique. Le vieux chef leva la tête et parla de nouveau.

« Mes enfants, car vous êtes mes enfants ! guer-

riers, car vous êtes tous braves ! chefs, car vous êtes tous chefs ! j'ai vu une vision : c'était un nuage sur lequel le Manitou était assis ; ce nuage s'affaissa, et derrière je vis une nation immense, de grandes villes, de riches wigwams, des bateaux étranges et des grands partis de guerriers, dont la piste était si longue que je ne pus pas en voir la fin. C'était dans un pays qui, je le sentais en moi, s'étendait du nord où tout est glacé, jusqu'au sud où tout est feu. Puis une grande voix fut entendue ; ce n'était pas un cri de guerre, ce n'était pas le hurlement des démons, ce n'était pas le gémissement du captif attaché au poteau ! c'était une voix de gloire qui proclamait le nom des Shoshones, car tous étaient Shoshones ; il n'y avait pas de visages pâles parmi eux, pas un seul. Owato-Wanisha était là, mais il avait une peau rouge et ses cheveux étaient noirs. Tels étaient aussi ses deux pères, mais ils paraissaient jeunes. Tel était son humble et vieil ami, mais ses membres semblaient avoir recouvré toute l'agilité et toute la vigueur de la jeunesse. Tels étaient ses deux jeunes amis qui ont combattu si bravement au poste, quand les Umbiquas envahirent notre territoire. C'est là tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu, et le murmure me dit, au moment où la vision s'évanouissait : Ne perds pas de temps, vieux chef, le jour est arrivé ; dis à tes guerriers d'écouter le jeune visage pâle ; le grand esprit de

la peau rouge passera dans son sein et lui prêtera des paroles que les Shoshones comprendront.

» Je suis vieux et faible, je suis fatigué ; lève-toi, mon petit-fils Owato-Wanisha, parle à mes guerriers; dis-leur les désirs du Grand-Esprit. J'ai dit. »

Ainsi interpellé, je m'avançai vers la place que le chef avait laissée vacante et repris la parole :

« Shoshones, pères, frères, guerriers, je suis un visage pâle, mais vous savez tous que mon cœur est celui d'un Shoshone. Je suis jeune, mais je ne suis plus un enfant; il n'y a pas longtemps, je n'étais qu'un chasseur ; depuis, le Manitou a fait de moi un guerrier et m'a conduit chez des tribus étranges et lointaines où il m'a appris les moyens de faire des Shoshones un grand peuple. Écoutez mes paroles, car je n'ai qu'une langue ; c'est la langue de mon cœur, et dans mon cœur réside le bon esprit. Ne vous étonnez pas si je prends le ton du commandement et si je donne des ordres, car les ordres que je donnerai sont ceux du Manitou. Les douze plus sages têtes des Shoshones iront trouver les Arrapahoes; ils emporteront avec eux des présents; ils emmèneront dix fils de chefs qui ont eux-mêmes conduit des hommes sur le sentier de guerre; ils emmèneront dix jeunes filles de chefs, belles à voir et dont les voix sont aussi douces que le gazouillement des oiseaux dans l'automne ; au grand conseil des Ar-

rapahoes, les dix jeunes filles seront offertes à dix de leurs grands chefs, et dix de leurs grands chefs offriront leurs propres filles à nos dix jeunes guerriers.

» On offrira une paix éternelle ; on échangera toutes les chevelures; on dira aux Arrapahoes que leurs pères les Shoshones rouvrent leurs bras à leurs braves enfants. Notre meilleur terrain de chasse sera à eux ; ils pêcheront le saumon de nos rivières ; ils seront les Arrapahoes-Shoshones ; nous deviendrons les Shoshones-Arrapohoes. J'ai déjà envoyé à l'établissement des Wachinangoes mon vieil ami au visage pâle, au cœur vigoureux et à l'œil perçant. Nous verrons avant peu au poste un vaisseau avec des armes, des munitions et des présents pour la nation. J'irai moi-même avec un parti de guerriers aux prairies des Apaches et chez les Comanches.

» J'entends aussi au dedans de moi une voix puissante à laquelle je dois obéir. Mon grand-père, le vieux chef, a dit qu'il ne serait plus chef. C'était mal, très mal, le Manitou est en colère. Le bison cesse-t-il d'être bison quand il devient vieux? l'aigle cesse-t-il d'être un aigle quand cent hivers ont blanchi ses ailes? Non ! leur nature ne peut pas changer, pas plus que celle d'un chef, surtout quand ce chef est celui des Shoshones.

» Owato-Wanisha restera ce qu'il est. Il est trop jeune pour être le grand chef de toute une grande

nation. Il désire le bien, mais sa sagesse est d'hier; il ne peut pas gouverner, le gouvernement appartient à ceux qui s'en sont rendus dignes par une longue expérience. Non! Owato-Wanisha guidera ses guerriers sur le sentier de guerre ou sur la piste du bison, il ira parler aux arrière-enfants des Shoshones; c'est tout ce qu'il peut faire.

Que les squaws préparent maintenant le repas d'adieu et la peinture verte. Demain je partirai avec cinquante de mes jeunes hommes. J'ai dit. »

Le conseil étant dissous, je fumai le calumet et donnai des poignées de main à tous ceux qui avaient droit au titre de guerrier. Le lendemain matin, cinquante magnifiques chevaux richement caparaçonnés furent conduits sur la pelouse qui s'étendait devant la hutte du conseil. Cinquante guerriers parurent bientôt après, revêtus de leurs plus beaux costumes et armés de leur lance, de leur arc, de leur lasso et de leur carabine passée en bandouillère. Puis, il y eut une procession de toute la tribu divisée en deux bandes : la première conduite par les chefs et les hommes saints, et la seconde par les jeunes vierges. Après quoi les danses commencèrent; les vieillards chantèrent leurs exploits des temps passés comme devant servir d'exemple à leurs enfants; les jeunes hommes s'exercèrent au poteau de guerre, et les matrones, les femmes, les mères ou les sœurs des partants leur peignirent le visage en vert ou en

rouge, pour indiquer la nature de leur mission. Quand cette tâche fut terminée, toute la procession forma de nouveau ses rangs et se joignit en chœur pour demander au Maniton la réussite de l'entreprise et nous dire adieu. Je donnai le signal, tous mes hommes sautèrent en selle, et, après avoir fait deux fois le tour de la hutte du conseil, la brillante petite troupe s'éloigne au galop dans la prairie.

Un autre parti devait se mettre en route, deux jours après, pour le pays des Arrapahoes dans le but d'effectuer une réconciliation entre nos deux tribus.

CHAPITRE XVI.

L'horizon politique de la Californie, ordinairement serein, se couvrait alors de nuages; de grands changements avaient eu lieu dans le gouvernement mexicain; des hommes nouveaux étaient montés au pouvoir et avaient récompensé leurs partisans en leur conférant des dignités et des places qu'ils avaient rendues disponibles en congédiant les anciens titulaires. Ceux-ci avaient naturellement augmenté le nombre des ennemis du nouvel ordre de choses.

Tel était le cas dans la Californie. Cette province, habituellement si calme, commença à s'agiter. Mais, pour que le lecteur puisse comprendre les évènements qui vont suivre, il est nécessaire

de lui tracer une légère ébauche du pays. Ayant, comme je l'ai déjà dit, quatre cents milles de côtes sur l'Océan Pacifique, et étant limitée à l'est par le golfe qui porte son nom, la Californie forme une longue péninsule. On ne peut y arriver par terre de l'intérieur du Mexique que par le nord en faisant quelques centaines de milles à travers les déserts sauvages du Sonora et en passant au milieu de tribus indiennes qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ont toujours été hostiles aux Espagnols et, par conséquent, aux Mexicains.

Quoique la Californie soit trop éloignée pour que le gouvernement mexicain puisse la protéger contre les incursions des Indiens ou contre les pirates qui commettent de fréquentes déprédations sur les côtes, le gouvernement y perçoit des impôts tellement onéreux qu'ils empêcheront toujours ces contrées de devenir ce qu'elles pourraient être si elles étaient mieux administrées.

L'établissement le plus septentrional du Mexique sur l'Océan Pacifique est San Francisco; puis viennent Monterey, Santa-Barbara, San-Luis-Obispo, Buonaventura, et finalement San-Diego. Outre ces ports de mer, il y a beaucoup de villes dans l'intérieur, telles que San-Juan-Campestrano, Los-Angelos, la plus grande ville de la Californie, et San-Gabriel. Des troubles provenant de l'ignorance et de la vénalité du gouver-

nement mexicain ont très souvent lieu dans ces régions. Leur administration est confiée à des fonctionnaires qu'on change continuellement et qui étant, en général, des hommes ruinés par le jeu et la débauche, cherchent à refaire leur fortune par des extorsions tellement intolérables que les Californiens, en dépit de leur indolence naturelle, finissent par se révolter contre leurs tyranneaux.

C'est ce qui venait d'avoir lieu à Monterey. Un nouveau gouverneur était arrivé. Le vieux général Moreno avait été destitué sous de faux prétextes, et rappelé à Mexico pour s'y justifier de nombreuses accusations portées contre lui.

Le nouveau gouverneur, libertin du plus bas étage, moitié moine, moitié soldat, et qui avait fait son chemin dans le monde par le meurtre, la rapine et la soumission la plus abjecte à ses supérieurs, ne tarda pas à étendre une main de fer sur les habitants de la ville. Les Montereyens sont très patients, mais sous leur docilité et leur apathie apparentes il y a un feu latent qui, une fois excité, jette des flammes dévorantes. D'un autre côté, les étrangers établis dans la ville avaient joui de priviléges qu'ils n'étaient nullement disposés à abandonner, et comme ils étaient presque tous riches, ils avaient une certaine influence sur les basses classes.

A la première extorsion du gouverneur, la po-

pulation s'était levée en masse, avait désarmé la garnison et s'était emparée du Presidio.

Le tyran avait eu le bonheur de s'échapper en s'embarquant à bord d'un vaisseau anglais qui partait pour Acapulco.

Les Montereyens avaient voulu justice et se l'étaient faite eux-mêmes, mais leur intention n'avait pas été de secouer le joug du gouvernement mexicain. Ils choisirent à l'unanimité un des citoyens les plus opulents pour être gouverneur provisoire jusqu'à ce qu'un autre fût envoyé de la capitale, puis ils retournèrent à leurs plaisirs et retombèrent dans leur apathie habituelle comme si rien d'extraordinaire ne fût arrivé. Le gouverneur expulsé s'appelait Fonseca. Il s'était bien gardé de retourner à Mexico où il savait que le succès seul aurait pu justifier sa conduite; mais, ayant rencontré quelques pirates qui, à cette époque, ravageaient les côtes dans le voisinage de Guatemala, il s'était joint à eux, et, excité par la cupidité et la vengeance, avait conçu le projet de conquérir la Californie pour son propre compte. Il était parvenu à enrôler environ cent cinquante vagabonds de toutes les parties du globe, matelots déserteurs, criminels évadés, et dans le nombre une quarantaine d'insulaires sandwichiens, coquins braves et effrénés qui avaient été séduits par l'espoir du butin.

On voit beaucoup de ces insulaires sur toute

la côte de la Californie, par suite du commerce très actif qui a lieu entre ce pays et les îles Sandwich. Les vaisseaux employés dans la traversée ont toujours un double équipage dont la moitié déserte ordinairement dès qu'elle a débarqué sur le rivage de la Péninsule. Habitués à un climat chaud et à une vie indolente, les insulaires se trouvent parfaitement heureux dans leur nouveau pays. Ils s'engagent de temps à autre comme journaliers pour plier les peaux et emploient leurs gains à se tenir dans un état d'ivresse qui forme un singulier contraste avec la sobriété proverbiale des Espagnols. C'étaient des hommes de cette espèce que Fonseca avait pris à son service. Étant parvenu à s'emparer d'un petit approvisionnement d'armes et de munitions, il se disposa à partir pour son expédition.

Le gouverneur du Sonora apprit sur ces entrefaites le mouvement qui avait eu lieu à Monterey; s'imaginant que son zèle serait hautement approuvé par le gouvernement mexicain, il prit sur lui de châtier la révolte, et, profitant de quelques troupes qui à cette époque étaient venues de Chihuahua pour étouffer une insurrection des Indiens conquis, il entra de sa personne en campagne et s'avança vers la Californie. Laissant, pour un moment, Fonseca et le gouverneur du Sonora, je reviens à mes opérations chez les Indiens.

J'ai dit qu'après avoir fait adopter mon projet

de confédération par les Shoshones j'avais envoyé mon vieux domestique à Monterey et Gabriel au village le plus voisin des Apaches. Gabriel avait trouvé un parti nombreux de cette tribu sur les eaux du Colorado de l'ouest et venait, accompagné de toute la bande, dans la direction que j'avais prise moi-même. Notre rencontre eut bientôt lieu. Les Apaches entendirent avec un plaisir évident mes propositions, et arrêtèrent que cent de leurs chefs et guerriers me suivraient chez les Shoshones pour régler avec les anciens de la tribu les articles du traité.

Nous visitâmes en revenant les Arrapahoes, qui avaient déjà reçu mes messagers et consenti aux mariages qui devaient rendre indissoluble la nouvelle alliance. Quant aux Comanches, considérant leur éloignement et le temps qu'il faudrait pour l'aller et le retour, je différai de leur envoyer une ambassade jusqu'à ce que les liens de l'union contractée entre les Shoshones, les Apaches et les Arrapahoes fussent tellement resserrés qu'ils ne pussent plus être rompus. Les Arrapahoes suivirent l'exemple des Apaches, et cent de leur guerriers bien équipés se joignirent à nous pour aller voir leurs pères, les Shoshones, et fumer avec eux le calumet de paix perpétuelle.

Nous formions alors une bande brillante, forte de deux cent cinquante hommes. Pour trouver le gibier nécessaire à tant de bouches, nous fûmes

obligés de faire un long détour vers le sud, afin de nous rapprocher le plus tôt possible des prairies qui bordent le Buonaventura. A peine avions-nous atteint ce fleuve qu'une quinzaine d'hommes se présentèrent à nous. C'étaient quelques-uns de mes vieux amis de Monterey qui se rendaient à l'*établissement* pour réclamer mon secours contre le gouverneur du Sonora. Les Indiens ayant unanimement exprimé le désir de châtier ce gouverneur et d'acquérir la bienveillance du riche peuple de Monterey, je cédai aux circonstances, et fis marcher vers le sud. Mon vieux domestique, qui était venu avec la députation, me raconta toute l'affaire.

Le gouverneur du Sonora avait, à ce qu'il paraît, déclaré publiquement qu'il ferait fouetter et pendre, comme des chiens, les hommes les plus distingués de Monterey, et surtout les résidents anglo-saxons, dont il avait l'intention de confisquer les propriétés à son profit. Il aurait réussi s'il avait su garder le secret; mais les Montereyens furent instruits de ses intentions avant même qu'il n'eût atteint les frontières de la Californie.

Des députations furent, en conséquence, envoyées aux villes voisines, et quelques hommes déterminés partirent immédiatement pour occuper les gorges que le gouverneur avait à franchir. Là, ils furent consternés en apprenant que les

forces qu'ils auraient à combattre étaient au moins dix fois plus nombreuses que les leurs. Trop braves, toutefois, pour se retirer sans avoir opposé la moindre résistance, et, se souvenant de l'amitié contractée avec moi et de l'antipathie naturelle des Indiens pour les Wachinangoes ou Mexicains, ils résolurent de réclamer notre assistance et de nous offrir en échange une partie de leurs richesses en bestiaux, en armes, en munitions et en autres articles de grande valeur chez les sauvages.

L'armée du gouverneur montait à cinq cents hommes : deux cents seulement étaient des soldats en uniforme, le reste était des volontaires métis aimant le pillage, mais trop lâches pour le gagner en combattant. Il fut convenu que ma troupe, n'étant composée que de cavalerie, occuperait la prairie et s'y cacherait en embuscade ; que les Montereyens et leurs amis s'enfuiraient à l'approche du gouverneur, comme s'ils eussent craint de lui disputer le terrain, et que, lorsque toute l'armée ennemie serait dans le désordre de la poursuite, nous la chargerions en flanc et la mettrions en désordre. Toutes nos prévisions se réalisèrent. Nous étions environ trois cent quinze hommes, unis par une seule et même pensée et pleins de confiance dans le succès.

Le gouverneur s'avança avec ses héros. Ils étaient vraiment curieux à voir, et, malgré le ta-

page qu'ils faisaient, il était évident qu'ils craignaient de rencontrer de la résistance ; car, ayant aperçu huit ou dix Montereyens au sommet de la gorge, ils s'arrêtèrent au pied de la colline et envoyèrent un parlementaire pour voir s'il n'y aurait pas un moyen d'entrer en arrangement. Nos amis, feignant la plus grande terreur, se retirèrent précipitamment vers la prairie. L'ennemi, redevenu brave, marcha et galopa en avant dans le plus grand désordre. Nous le chargeâmes alors en poussant notre cri de guerre que mille échos rendaient plus terrible. Pas une balle ne fut tirée, pas une flèche ne fut lancée, et cependant nous remportâmes une victoire complète. Soldats et volontaires se jetèrent par terre pour échapper à la mort. Le gouverneur, se fiant à la vitesse de son cheval, s'enfuit à toute bride. Sa lâcheté lui coûta la vie; car, son cheval s'étant abattu, il se rompit le cou. Ce fut la seule victime de la campagne.

Nous enlevâmes à nos ennemis vaincus leurs armes à feu et leurs munitions, et ne leur laissâmes qu'un fusil pour chaque dix hommes et le nombre de cartouches qui était nécessaire pour pourvoir à leur subsistance en retournant chez eux. Leur chef fut enterré à l'endroit où il était tombé. Ainsi finit ce simulacre de combat. Il nous restait encore à livrer une autre bataille qui, bien que gagnée par nous, ne se termina pas

d'une manière aussi burlesque. Fonseca, dans ces entrefaites, était arrivé sur la côte; les vents du sud-ouest l'ayant empêché d'aborder à Monterey, il était entré dans la baie de San-Francisco. Cet établissement est très riche, parce que sa population est composée des descendants des négociants anglais et américains qui ont fait fortune dans le commerce de l'Océan Pacifique. Il est appelé *Yerba-Buena* (bonne herbe), à cause des belles prairies de trèfle sauvage qui s'étendent vers l'intérieur dans un espace de plusieurs centaines de milles.

Fonseca y avait débarqué avec environ deux cents chenapans de son espèce, et son premier acte d'agression avait été de piller et de détruire la petite ville. Les habitants s'étaient naturellement enfuis de tous les côtés. Quelques-uns nous rencontrèrent et promirent aux Indiens la moitié des objets pillés si nous pouvions les reprendre et chasser les envahisseurs.

Je résolus de surprendre les coquins au milieu de leurs orgies. Divisant ma petite armée en trois bandes, je donnai à Gabriel le commandement des Apaches, avec ordre d'occuper le rivage de la baie et de détruire les embarcations afin que les pirates ne pussent pas s'échapper vers leurs vaisseaux. Les Arrapahoes furent laissés dans la prairie située près de la ville pour intercepter ceux qui voudraient tenter de fuir par terre. Je

commandai moi-même le troisième parti qui consistait en cinquante Shoshones bien armés et en cinquante-cinq mexicains de la côte, presque tous fils de résidants anglais ou américains.

De bonne heure, dans la matinée, nous entrâmes dans ce qui avait été quelques jours auparavant une jolie petite ville. Ce n'était plus qu'un monceau de ruines, au milieu desquelles plusieurs tentes avaient été dressées pour servir d'abris pendant la nuit. Les pirates étaient tous ivres, gisants disséminés çà et là, et plongés dans un profond sommeil. Les Sandwichiens, réunis en masse, étaient couchés près des tentes. A côté d'eux se trouvait un grand amas de caisses, de barils, de sacs, etc., etc., c'était le butin. Nous nous serions bien certainement emparés des brigands sans effusion de sang, si les chiens, par leurs aboiements, n'eussent pas réveillé les insulaires qui, se levant aussitôt, donnèrent l'alerte, saisirent leurs armes et attaquèrent avec fureur mon aile gauche composée d'hommes blancs.

Ceux-ci éprouvèrent de grandes pertes et rompirent leurs rangs; mais, faisant un demi-tour, j'entourai l'ennemi avec mes Shoshones qui ne se servirent même pas de leurs carabines; la lance et le tomahawk firent leur œuvre de mort en silence et avec une telle rapidité qu'au bout de dix minutes bien peu des insulaires vivaient pour se

plaindre de leurs blessures. Mes Mexicains, s'étant ralliés, s'étaient emparés de Fonseca, et, profitant de l'état d'ivresse bestiale dans laquelle se trouvaient les pirates, avaient détruit un grand nombre de ces misérables. Quelques-uns seulement tentèrent de combattre; la plupart se dirigèrent en chancelant vers la plage pour y chercher un abri dans leurs bateaux; mais les Apaches avaient déjà exécuté leurs ordres; les plus petites embarcations avaient été tirées sur le rivage, les plus grandes avaient été sabordées. Mes Indiens chargèrent les fugitifs et les percèrent de leurs lances. Notre victoire fut complète.

Les pirates qui étaient restés à bord des deux vaisseaux, voyant ce qui se passait, nous saluèrent de quelques décharges à mitraille qui ne firent aucun mal.

Les matelots, déserteurs yankees pour la plupart, étaient probablement aussi ivres que leurs compagnons débarqués. Étant enfin parvenus à lever leurs ancres, ils profitèrent de la brise de terre pour doubler la baie. Depuis, on n'en a plus entendu parler.

Fonseca, ne pouvant se faire illusion sur le sort qui l'attendait, se montra alors aussi vil et aussi lâche qu'il avait été tyrannique avant sa défaite; il me fit les offres les plus brillantes pour m'engager à lui rendre la liberté et à le laisser tenter fortune ailleurs. Voyant combien je le mé-

prisais, il s'adressa aux Mexicains et chercha à exciter leur compassion. Les ayant trouvés impitoyables, il se mit à blasphémer si horriblement que je fus obligé de le faire bâillonner.

Le lendemain matin deux compagnies arrivèrent de Monterey. Un conseil fut convoqué. Vingt des citoyens se constituèrent en jury et Fonseca fut jugé et condamné à mort comme traître et comme pirate. La fusillade eût été un trop grand honneur pour un tel misérable, on le pendit en compagnie du petit nombre de Sandwichiens qui avaient survécu.

Nous avions un peu souffert au commencement de l'action. Les Mexicains eurent trois des leurs tués et dix-huit blessés, les Apaches deux blessés, mais pas un de mes Shoshones n'avait reçu la moindre égratignure. Les Arrapahoes qu'on avait laissés pour battre la prairie nous joignirent peu de temps après la bataille avec quelques chevelures.

Les habitants de San-Francisco tinrent leur promesse. Le butin reconquis fut divisé en deux portions dont l'une fut offerte aux Indiens, comme cela avait été convenu. La veille de leur départ, d'autres présents leur furent faits en témoignage de reconnaissance. Les Indiens ayant, au début de leur confédération, mené à bonne fin une expédition aussi profitable, en tirèrent le meilleur augure pour l'avenir. Comme leurs services n'étaient plus nécessaires, ils partirent pour *l'établis-*

sement sous les ordres de Roche, dans le but d'exécuter leur intention primitive de visiter les Shoshones. Quant à moi, je restai à San-Francisco.

CHAPITRE XVII.

Je n'avais vécu jusqu'alors qu'avec des Indiens ou avec des hommes blancs qui avaient adopté leurs mœurs et leurs coutumes; je n'avais pu me faire une idée de la vie civilisée que pendant mon court séjour à Monterey, le dernier de tous les lieux où l'on puisse acquérir une vraie connaissance de l'esprit humain; comme tous les Indiens tant qu'ils n'ont pas été trompés et outragés, j'étais franc, confiant et honnête; sachant que je pouvais me fier à mes Shoshones, je pensais que des hommes plus civilisés, des chrétiens, méritaient également toute confiance; le lecteur se rappellera que je n'avais que dix-neuf ans et que j'avais été élevé en sauvage; mon ardeur juvénile avait été excitée par nos derniers succès; au lieu de m'en tenir au sage parti de cimenter la confédération indienne, je me laissai entraîner plus loin : je conçus le projet de rendre toute la Californie indépendante. Connaissant les ressources immenses du pays, et sachant que des barrières insurmontables le mettaient à l'abri de toute invasion qu'on voudrait tenter de l'intérieur du Mexique avec un corps

d'armée considérable, plus je réfléchissais à cette entreprise, plus je me convainquais de sa possibilité.

Je représentai aux Californiens de San-Francisco que, dans l'état actuel des choses, jamais ils ne pourraient s'opposer avec succès à une expédition qui, partie d'Acapulco, viendrait les attaquer par mer. Je leur fis observer que leur gouvernement, trop heureux d'avoir trouvé un prétexte dans ce qui venait de se passer pour les dépouiller, se montrerait impitoyable; que si, au contraire, ils se déclaraient indépendants et ouvraient leurs ports aux étrangers, ils deviendraient en peu de temps assez riches et assez puissants pour détruire toute expédition qu'on voudrait tenter contre eux. Je leur proposai, en outre, attendu qu'ils n'avaient pas de troupes réglées, de les aider avec un millier de guerriers; mais, dans ce cas, je comptais avoir part au nouveau gouvernement qui serait établi. Mes amis de San-Francisco m'écoutèrent avec attention, et je pus voir que l'idée ne leur déplaisait pas. Il n'y en eut toutefois que quelques-uns qui exprimèrent leur approbation, et encore ne voulurent-ils donner une réponse définitive qu'après en avoir conféré avec leurs compatriotes de Monterey. Ils promirent sur l'honneur qu'immédiatement après leur arrivée dans cette ville ils s'occuperaient de l'affaire, expédieraient des émissaires dans tous les

établissements méridionaux, et me feraient connaître le résultat.

En attendant, mon retour chez moi était inutile. Je fixai ma résidence dans une des missions de la baie, confiée à de joyeux moines franciscains. J'y passai mon temps très agréablement; les bons pères, comme tous leurs confrères dans le Mexique, étaient des hommes bien élevés; l'émancipation de la Californie avait plus que leurs vœux; ils étaient mécontents, et, de fait, ils avaient sujet de l'être. Le gouvernement les avait dépouillés de leurs propriétés, avait levé un droit de 200 pour 100 sur tous les articles agricoles et industriels du pays, et avait exigé des habitants la moitié de tout ce qu'ils retiraient de la vente de leurs pelleteries et de leurs peaux aux trafiquants étrangers. L'autre moitié était ensuite réduite à un huitième par le procédé mexicain de frapper d'un droit de 200 pour 100 toutes les marchandises débarquées à terre. Mes hôtes me donnèrent à entendre que les missions mettraient à ma disposition 15, 20 et même 30,000 dollars si cela était nécessaire pour le succès de l'entreprise. Mon séjour chez ces pères fut donc très agréable. C'étaient tous de bons vivants; leurs caves étaient bien remplies de vin de Constance, leurs jardins cultivés avec soin, leur volaille grasse et tendre, leur gibier d'une saveur toute particulière. Leur vie indolente et confortable me convenait telle-

ment que si j'étais resté encore quelque mois avec eux j'aurais pu finir par prendre le froc; mais les Californiens avaient été aussi actifs qu'ils avaient promis de l'être; leurs émissaires arrivèrent à San-Francisco pour arrêter les conditions auxquelles je devais prêter mon secours; les événements se pressaient, et il ne me fut plus permis de reculer.

Je pris congé de mes pieux et généreux hôtes à la hâte, mais de la manière la plus cordiale, et retournai à l'*établissement* pour préparer l'ouverture du drame qui devait conduire quelques-uns de nous au pouvoir ou à l'échafaud.

Six semaines après mon départ de San-Francisco, j'étais de nouveau en campagne prêt à m'opposer aux troupes expédiées de San-Miguel de Sonora et d'autres garnisons centrales. Environ cent vingt Californiens de Monterey et de San-Francisco, poussés par une ardeur martiale naturelle, ou probablement dans des vues d'ambition semblables aux miennes, s'étaient joints à moi. J'avais douze cents Indiens bien équipés et bien montés : mes Shoshones, en plus grand nombre que mes nouveaux alliés, formaient deux escadrons de quatre cents hommes chacun, dont la discipline aurait été admirée même en Europe; le reste de mes forces consistait en trois cents Arrapahoes et en cent Apaches. Comme le conflit dont nous étions menacés prenait un caractère

plus sérieux que nos deux escarmouches précédentes, je fis quelques changements dans le commandement. Je gardai sous mes ordres immédiats deux cent cinquante Shoshones et la compagnie mexicaine qui avait amené avec elle quatre petites pièces de campagne.

Les autres Indiens furent divisés en escadrons de cent hommes chacun, commandés par leurs chefs respectifs. Je retins auprès de moi, pour me servir d'aides de camp, Gabriel, Roche et deux jeunes Californiens remplis d'intelligence. Nous étant avancés vers le défilé qu'il fallait passer pour arriver à nous, nous aperçûmes l'ennemi campé dans la plaine. Nous fîmes nos dispositions et plaçâmes notre artillerie derrière des parapets, dans une position presque imprenable, à quelques milles de la gorge où nous avions défait le gouverneur du Sonora.

L'ennemi était inférieur en nombre, mais paraissait bien discipliné et avait quatre pièces de campagne d'un plus fort calibre que les nôtres. On pouvait évaluer ses forces à environ neuf cents hommes dont trois cents de cavalerie. Le reste consistait en infanterie légère et en une petite compagnie d'artillerie.

Notre cavalerie, dans la position montagneuse que nous occupions, ne pouvait être d'aucune utilité; attaquer l'ennemi dans la plaine eût été trop dangereux, nous n'avions que six cents carabi-

nes à opposer à la supériorité de ses armes et de sa discipline. Dans un bois où les Indiens eussent pu se mettre à couvert derrière les arbres, nous eussions poussé le cri de guerre et détruit tous nos ennemis sans même leur laisser le temps de regarder autour d'eux; mais, dans l'état actuel des choses, je me contentai de faire mettre pied à terre aux Apaches, et, comptant sur la force naturelle de notre position, je pensai que le meilleur parti à prendre était de rester tranquille et d'attendre qu'un faux mouvement ou une attaque imprudente de l'ennemi nous fournît une occasion de l'écraser d'un seul coup.

La partie qui allait se jouer était sérieuse. L'exaltation d'esprit qui jusqu'alors avait accompagné toutes nos actions m'avait abandonné. J'étais devenu la proie des soucis, et, je dois l'avouer, des soupçons. Mais il était trop tard pour reculer, et j'avais d'ailleurs trop d'amour-propre pour ne pas finir, même aux dépens de ma vie, ce que j'avais commencé. Heureusement Gabriel et Roche, par leur affectueuse amitié, donnèrent à mes pensées une couleur plus riante. Je savais que je possédais en eux deux amis, qui, quoi qu'ils pussent faire dans la prospérité, ne m'abandonneraient jamais dans le malheur; nous avions pendant si longtemps vécu et chassé ensemble, partagé les mêmes plaisirs et les mêmes privations, que nos cœurs étaient attachés par les liens les plus forts.

Le général ennemi était un vieil officier expérimenté, et nous n'aurions eu aucune chance contre lui s'il n'avait pas été un de ces hommes qui, par la seule raison qu'ils avaient été appréciés par l'ancien gouvernement, ne jouissaient ni de la faveur, ni même de la confiance du nouveau. Comme il était le seul officier capable dans ces régions reculées, on avait été obligé de lui confier cette expédition, mais ce n'avait été que nominalement ; dans le fait, il était entouré d'agents du gouvernement qui surveillaient toutes ses actions et qui semblaient prendre plaisir à le contrarier dans tous ses plans. C'étaient des jeunes gens sans aucune expérience et dont le seul mérite consistait à être parents plus ou moins proches des membres du gouvernement existant. Ils voulaient tous commander, et ne voyaient dans le vieux général qu'un homme commode sur lequel ils pourraient rejeter toute la responsabilité en cas de défaite, et auquel ils avaient bien l'intention de dérober les lauriers s'il y en avait à cueillir.

Ce général s'appelait Martinez. Il avait combattu les Espagnols bravement et avec succès pendant la guerre de l'indépendance ; mais il y avait longtemps de cela, et ses services avaient été oubliés. Comme il n'avait agi que par pur patriotisme et qu'il était trop honnête et trop austère pour devenir courtisan et s'incliner devant les

parvenus qui s'étaient emparés du pouvoir, il avait quitté avec dégoût les palais de Montezuma. Il était par conséquent resté en disgrâce, arrêté dans sa carrière, employé de temps à autre dans les moments de danger, et négligé quand on n'avait plus besoin de lui.

Je pouvais clairement voir le peu d'unité de pensée qui existait chez les chefs ennemis. La position de leur armée indiquait parfois un génie militaire supérieur, puis l'infanterie faisait une manœuvre compromettante et la cavalerie des évolutions inutiles. Il était évident que deux pouvoirs luttaient entre eux : l'un s'efforçant de maintenir une discipline régulière, l'autre n'obéissant qu'à l'impulsion d'un caractère inconstant et impatient de tout frein. Cette découverte me donna naturellement plus d'assurance ; je réfléchis avec orgueil que dans mon armée mes ordres seuls étaient obéis.

Mes Shoshones, qui comprenaient déjà quelle force on gagne en agissant simultanément, faisaient plaisir à voir. Les Apaches, dans leurs rencontres fréquentes avec les troupes réglées, avaient aussi acquis une certaine connaissance de la tactique de cavalerie. Tous ceux qui, en voyageant dans le Mexique, ont rencontré ces intrépides guerriers, ont été étonnés de leur belle tenue. Les Californiens, dont l'avenir était en jeu, déployaient un caractère tout opposé à leur naturel habituel-

lement si indolent. La confiance que je leur avais inspirée par ma victoire sur Fonseca était grandement augmentée par la comparaison qu'ils pouvaient faire de la disposition des deux armées. Ils étaient tellement exaltés et si certains du succès qu'ils me pressaient à chaque instant de commencer l'attaque, mais je ne me laissai pas ébranler, et j'adhérai au plan que je m'étais tracé. Les Arrapahoes se montrèrent aussi un peu récalcitrants : braves et si bons cavaliers qu'ils réalisaient presque la fable des Centaures ; chargeant l'ennemi avec l'impétuosité de l'éclair et disparaissant avec la rapidité de la pensée, ils ne cessaient de solliciter le signal du combat ; mais je connaissais trop bien la force de l'infanterie régulière, je savais trop combien les efforts d'une cavalerie légère seraient impuissants contre ses baïonnettes, pour prêter l'oreille à ces sollicitations. Je fus obligé, pour contenir l'ardeur de mes Indiens, d'employer tous les arguments que je pus imaginer et de leur donner à entendre qu'en attaquant trop tôt nous perdrions tout le butin.

Le moment si impatiemment attendu arriva enfin. L'ignorance de l'état-major l'ayant emporté sur la prudence du vieux général, l'infanterie mexicaine se mit en marche, flanquée d'un côté par la cavalerie et de l'autre par l'artillerie. C'était un mouvement vraiment pitoyable et qui lui coûta cher. Je détachai les Arrapahoes pour tourner la

cavalerie ennemie et la charger à un signal qui leur serait donné. Les Apaches descendirent lentement la colline en face de l'infanterie, sur laquelle nos quatre pièces de campagne ouvrirent un feu meurtrier.

Cette infanterie se comporta bien; elle ne bougea pas, et défendit le terrain avec une grande bravoure. Le signal de la charge fut donné aux Arrapahoes, et, au même moment, les Shoshones, restés inactifs auprès de moi, partirent au grand galop pour exécuter la tâche qui leur avait été assignée. La charge des Arrapahoes fut rapide et terrible, et quand la fumée et la poussière se furent dissipées, je les aperçus dans la plaine, à un mille de distance, chassant devant eux la cavalerie mexicaine diminuée de moitié. Les Shoshones, par un mouvement rapide, avaient pénétré entre l'infanterie et l'artillerie, forcé les artilleurs d'abandonner leurs pièces, puis, ayant serré leurs rangs et fait un demi-tour, avaient attaqué impétueusement le flanc droit de l'infanterie.

Au moment où le signal de charger était donné aux Arrapahoes, les Apaches accélérèrent leur course et chargèrent le front de l'ennemi. Mais ils furent arrêtés par le feu roulant de ces troupes bien disciplinées, et, malgré tout leur courage et leur acharnement, ils trouvèrent dans les baïonnettes mexicaines une barrière d'acier impénétrable à leurs lances.

Les chances, toutefois, étaient toujours en notre faveur. L'artillerie de l'ennemi était en notre pouvoir, sa cavalerie dispersée et presque hors de vue, son infanterie vigoureusement pressée de front et de flanc. Dans cette conjoncture, j'envoyai Gabriel pour ramener les Arrapahoes sur le théâtre du combat; car je savais que la cavalerie mexicaine ne se reformerait jamais avant d'avoir gagné les frontières du Sonora. Inutile de dire que les adjudants de Martinez avaient disparu avec la cavalerie fugitive, laissant au vieux général le soin de regagner le terrain perdu et de réparer les conséquences de leur lâcheté et de leur folie.

Resté maître de ses actions, cet habile officier ne désespéra pas du succès. Il partagea, par une manœuvre admirable, son infanterie en deux divisions, et tint en échec mes deux corps de cavalerie jusqu'à ce qu'il pût former le carré; puis, chargeant impétueusement les Shoshones, il reconquit son artillerie; après quoi, opérant lentement sa retraite, il parvint à atteindre, sans perte, le terrain qui avait été occupé par son armée avant qu'elle fît son mouvement. Ce terrain, étant naturellement inégal et crevassé, mettait l'infanterie en état de résister avec un grand avantage à une charge de cavalerie.

Cette manœuvre du vieux général, non-seulement dégagea ses troupes de leur position dangereuse et leur fit recouvrer leurs canons, mais

rendit notre artillerie inutile, vu que nous ne pouvions pas la descendre de la colline. Je résolus, puisqu'il fallait encore combattre, d'attaquer l'ennemi avant qu'il n'eût le temps de respirer, et pendant qu'il était encore haletant et exténué de ses derniers efforts.

Jusqu'alors les Californiens n'avaient été que simples spectateurs du combat ; je me mis à leur tête et chargeai le carré mexicain de front, pendant que les Shoshones l'attaquaient à gauche et les Apaches à droite.

Repoussés cinq à six fois, nous revînmes à la charge. Nous pouvions entendre le vieux général donner ses ordres et encourager ses hommes. Roche et moi fûmes blessés, quinze des Californiens furent tués, les rangs des Shoshones considérablement éclaircis par le feu continuel de l'artillerie, les Apaches mis en déroute. Je commençais à douter de la victoire, quand Gabriel, étant parvenu à rappeler les Arrapahoes de leur poursuite de la cavalerie mexicaine et à reformer leurs rangs, leur fit faire une charge furieuse contre les Mexicains, du seul côté qui n'eût pas été attaqué, et précisément au moment où un effort désespéré des Shoshones et des Californiens avait jeté la confusion dans les rangs qui leur étaient opposés.

Martinez vit qu'il ne pouvait plus se maintenir dans sa position; il recula lentement dans l'in-

tention de gagner un mamelon escarpé au pied des montagnes qui étaient derrière lui. Là, il serait à l'abri des attaques de notre cavalerie.

M'apercevant de son intention, je résolus, s'il était possible, d'empêcher sa retraite. Les Arrapahoes venaient de nous joindre; nous nous formâmes tous en un seul corps compacte, et fîmes une dernière charge qui fut irrésistible et décisive ; les rangs ennemis furent rompus et dispersés. Pendant quelque instants mon pouvoir cessa et mes ordres ne furent plus écoutés; les Indiens, selon leur coutume, tuaient sans pitié et scalpaient les morts; la moitié des ennemis furent exterminés, mais Martinez parvint avec le reste à atteindre la position qu'il avait en vue.

Les troupes mexicaines pensèrent, toutefois, qu'il était inutile de combattre davantage, et bientôt le vieux général s'avança vers nous en parlementaire pour capituler. Pauvre homme! c'était un militaire vraiment estimable! Les Indiens ouvrirent leurs rangs pour le laisser passer, et les Californiens, qui compâtissaient à son humiliation, se découvrirent en témoignage de respect. Il demanda qu'on lui laissât le passage libre pour retourner dans le Sonora. En faisant cette demande, de grosses larmes roulaient dans ses yeux. En parlant de ses jeunes compagnons, il ne dit pas un seul mot à leur désavantage, mais la légère courbe de sa lèvre montrait l'amertume

des sentiments qu'il éprouvait intérieurement. Il savait le sort qui l'attendait, et qu'on rejetterait sur lui la honte de la défaite.

Il était tellement respecté par les Californiens que sa demande fut immédiatement accordée sur sa simple parole qu'il ne reviendrait plus en ennemi dans la Californie. Au moment où il nous quittait, un chef shoshone, s'étant aperçu que le cheval du vieillard était sérieusement blessé, descendit du sien et dit : « Chef des Wachinangoes (Mexicains) et frère, brave guerrier, un Shoshone peut honorer un ennemi aussi bien que le combattre. Prend ce cheval, il a appartenu à un guerrier à peau rouge, il sera fidèle au visage pâle.

Le général s'inclina sur sa selle, mit pied à terre, et dit en peu de mots qu'il apprenait dans ce moment à apprécier les guerriers indiens qui, dans ce jour fatal, l'avaient vaincu en courage et en générosité; et comme le Shoshone se disposait à changer les selles, Martinez l'arrêtant : « Non frère, garde-la ainsi que les fontes et leur contenu, qui convient mieux à un guerrier jeune et victorieux qu'à un vieillard vaincu et découragé. »

Cela dit, il éperonna son nouveau cheval et eut bientôt rejoint ses hommes. Nous retournâmes à notre camp, et, deux heures après, nous vîmes les Mexicains en pleine retraite vers le soleil levant.

Cette nuit fut une nuit de deuil. Notre victoire

avait été complète, mais chèrement achetée. Les Arrapahoes étaient les seuls qui n'eussent pas souffert. Les Apaches avaient perdu trente hommes, les Montereyens plusieurs de leurs citoyens les plus considérés, les Shoshones avaient eu cent douze tués ou blessés. Le lendemain nous enterrâmes nos morts, et après avoir rempli ce pieux devoir, certains de n'être pas molestés de longtemps, nous retournâmes à San-Francisco, les Indiens pour recevoir la récompense promise, et moi pour faire les arrangements nécessaires à nos opérations futures.

Le lecteur, en lisant ma narration, a pu se former une idée exacte de ce qui était arrivé en Californie; je reçus plus tard les journaux mexicains contenant la relation des mêmes faits, et comme c'est par ces journaux que les peuples de l'Europe apprennent les évènements de ces contrées lointaines, je citerai cette relation pour montrer à quel point la vérité peut être pervertie.

Chihuahua, — Nouvelle de la révolte de la Californie occidentale.

« Aujourd'hui est arrivé dans notre ville un courrier particulier de l'évêque du Sonora, porteur de dépêches très importantes pour notre gouvernement. L'esprit de révolte se répand partout; le Texas s'est déjà séparé de notre empire; le Yucatan s'efforce de suivre ce pernicieux exem-

ple ; la Californie vient, dans ce moment, d'allumer le flambeau de la guerre civile. Il paraît qu'excités par les mauvais conseils de quelques étrangers, les habitants de Monterey ont forcé leur brave gouverneur à abandonner ses foyers. Cet officier distingué a trouvé moyen de faire parvenir des dépêches à Sonora, et, ayant rassemblé une poignée de citoyens courageux et fidèles, a débarqué à San-Francisco pour châtier les rebelles. Le gouverneur du Sonora s'est avancé à son secours avec l'élite du corps d'armée sous ses ordres; mais attiré dans le camp des rebelles, sous prétexte de traiter de la paix, il a été lâchement assassiné.

» Il est, toutefois, consolant de penser qu'un Mexicain, même rebelle, n'a pas été coupable d'un crime aussi odieux. L'auteur de cet acte infâme est un Français résidant chez les Indiens de l'ouest qui, pour une misérable somme d'or, est venu au secours des révoltés avec des milliers de sauvages. Ce monstre à face humaine est entré ensuite dans San-Francisco et y a commis des horreurs qui rappellent les actes sanglants dont notre pays a été affligé pendant la grande révolution. Mais que pouvait-on attendre d'un Français? Fonseca a été exécuté comme s'il eût été un malfaiteur, la ville pillée, et le butin partagé entre les guerriers rouges. Une somme immense a, en outre, été levée sur les autres éta-

blissements, ou, pour mieux dire, a été extorquée par les moyens employés jadis par les boucaniers.

» Ces nouvelles étant arrivées au gouvernement central de l'ouest, le général Martinez a pris sur lui la responsabilité d'une expédition dans laquelle il paraît qu'il a montré la plus grande impéritie et l'ignorance la plus complète de la tactique militaire. Arrêté dans sa marche par dix mille Indiens et par une artillerie formidable servie par les équipages de nombreux vaisseaux, d'un caractère plus que suspect, qui se trouvaient sur la côte, cet officier général s'est aperçu trop tard de son erreur ; mais n'a pas eu le courage de se la faire pardonner en mourant en vrai mexicain ; il s'est enfui du champ de bataille presque au commencement de l'action, et, sans les efforts désespérés de la cavalerie et les talents militaires vraiment merveilleux déployés par trois ou quatre jeunes officiers qui l'avaient accompagné, sa petite armée aurait été taillée en pièces. Nous n'étions en tout que cinq cents hommes, et nous n'avons eu qu'un petit nombre de tués et blessés; l'ennemi, au contraire, a laissé sur le champ de bataille plus de douze cents morts.

» Nos jeunes héros auraient poursuivi leur victoire et marché sur San-Francisco si la petite armée avait eu les provisions et les munitions nécessaires ; mais le général Martinez, par incapacité ou par trahison, avait négligé ces deux

choses si indispensables à une armée. Nous sommes fiers et heureux de pouvoir dire qu'Emanuel Bustamente, jeune officier de la plus haute distinction, appartenant à une illustre famille, et qui, dans la dernière campagne du Yucatan, a déployé de si grands talents, commandait la cavalerie. C'est à son habileté que le Mexique doit la conservation de l'honneur du drapeau national.

» *Post-Scriptum.* — Nous apprenons que le lâche et vénal Martinez a reçu le châtiment dû à sa trahison. Dans sa fuite, il a été rencontré et tué par quelques Indiens. Puisse la divine Providence, punir ainsi tous les traîtres au gouvernement mexicain! »

Je regrette d'avoir à dire qu'il y avait du vrai dans ce dernier paragraphe. Le brave Martinez, qui avait combattu jusqu'au dernier moment, qui avait affronté la mort dans tant de batailles, avait été traîtreusement assassiné, non par un Indien, comme on le racontait, mais bien par un sicaire mexicain soldé pour commettre le crime.

Tout jusqu'à présent avait réussi ; je fus appelé le libérateur, le protecteur, de la Californie ; des offres brillantes me furent faites, et l'indépendance de la péninsule eut été assurée si j'eusse eu seulement deux petits vaisseaux pour réduire les ports de mer méridionaux qui ne s'étaient pas encore déclarés, soit par crainte des conséquences d'une révolte, soit parce qu'il leur répugnait de

devoir leur délivrance à un *condottiere* étranger et à une armée de sauvages.

Les Arrapahoes et les Apaches retournèrent chez eux, les premiers avec quatre-vingt mules chargées de butin, et les seconds avec une quantité à peu près égale. Mes Shoshones se contentèrent des promesses que je leur fis et m'accompagnèrent à l'*établissement*.

J'ai dit dans un des précédents chapitres que j'avais envoyé mon vieux domestique à Monterey. Il avait emporté avec lui une partie considérable de mes bijoux et de mon or pour faire des achats destinés à établir solidement mon pouvoir sur la confédération indienne; un petit schooner chargé des marchandises achetées était parti de Monterey, mais comme nous n'en eûmes plus de nouvelles, il est probable qu'il tomba entre les mains des pirates qui s'étaient échappés de San-Francisco.

J'avais compté sur cette cargaison pour satisfaire, dès mon arrivée à l'*Établissement*, aux justes demandes de mes Indiens; cette perte fut un coup terrible pour moi; le vieux chef venait de mourir, tout le pouvoir m'était dévolu, et, d'après la coutume indienne, je devais, à mon avènement au commandement de la tribu, déployer une grande libéralité et faire de grandes largesses. Cela était tellement indispensable que je résolus de retourner à Monterey, en passant par San-Francisco, pour me pourvoir de tout ce qui

m'était nécessaire. J'exécutai cette résolution qui devait m'être fatale, comme on le verra en lisant ce qui était survenu pendant mon absence.

A la nouvelle de nos mouvements dans l'ouest, le gouvernement mexicain avait jeté feu et flammes et parlé de tout exterminer; mais au bout de quelques jours il s'était calmé, et, ayant réfléchi qu'il avait déjà assez d'affaires sur les bras, et que la Californie était bien éloignée, il avait imaginé un plan qui, s'il montrait sa faiblesse, prouvait sa connaissance de la nature humaine. Pendant que je bâtissais des châteaux en l'air, des agents du Mexique étaient arrivés secrètement à Monterey, avaient réuni les Américains domiciliés dans cette ville, qui étaient les habitants les plus riches et les plus influents, et leur avaient demandé ce qu'ils désiraient du gouvernement. — Diminution des impôts, avait-on répondu. — Convenu. Après? Réduction des droits sur les marchandises étrangères. — Convenu également. Quoi encore? Quelques autres priviléges et dignités. — Accordé.

Les agents mexicains avaient ensuite demandé qu'en échange de toutes ces concessions deux à trois habitants de la basse classe fussent pendus pour servir d'exemple, et que le Français et ses deux compagnons blancs fussent attirés dans un piége et livrés au gouvernement.

Cette loyale proposition fut acceptée par les honnêtes Yankees, et ils se disposèrent, sans scru-

pule, à sacrifier un homme qui avait tant fait pour eux. A peine leur arrangement était-il conclu, que, pour mon malheur, je parus avec Gabriel et Roche à la mission de San-Francisco. Aussitôt qu'on eut appris notre arrivée, on nous invita à une fête publique donnée en l'honneur de notre victoire!!! C'était le repas de Judas; nous fûmes tous les trois arrêtés et livrés aux agents mexicains, et le lendemain matin, nous partîmes pieds et mains liés sous l'escorte de trente hommes, pour traverser les déserts et les prairies du Sonora et gagner la capitale du Mexique, où, nous ne nous faisions pas illusion, un gibet nous attendait.

Tel fut le témoignage de reconnaissance que nous reçûmes de ceux qui avaient imploré notre assistance (1). Telle fut mon initiation à la vie civilisée.

CHAPITRE XVIII.

Des circonstances que j'ai encore à raconter ayant empêché mon retour chez les Shoshones, je n'aurai plus rien à dire de leurs faits et gestes. Avant de prendre congé d'eux, je désire leur rendre

(1) Les Américains ou Européens qui désirent résider dans le Mexique sont obligés de se faire catholiques, autrement, ils ne peuvent y être propriétaires ou s'y établir comme négociants. Les misérables qui me trahirent étaient des apostats que l'appât du lucre avait fait changer de religion.

la justice qui leur est due, en rapportant tout ce qui peut montrer leur immense supériorité sur les tribus de l'est, si bien décrites par Cooper et par d'autres Américains.

Bien différents des Dacotahs, des Algonquins et des autres tribus orientales, les Shoshones et leurs rejetons ne cherchent jamais à surprendre un ennemi. Ils le scalpent, il est vrai, mais c'est à la clarté du jour. Jamais ils ne massacrent les squaws, les enfants et les vieillards, qui peuvent avoir été laissés sans défense quand les partis de guerre sont en campagne. De fait, ce sont de nobles et honorables ennemis, des amis sincères et méritant toute confiance. Ils ont un si grand nombre des usages de l'ancienne chevalerie que je serais presque tenté de croire qu'ils les ont apportés avec eux lors de leur première prise de possession du territoire.

Chaque guerrier a un page, ordinairement son neveu, dont les fonctions sont les mêmes que celles de l'écuyer dans l'ancienne chevalerie. C'est lui qui prend soin du cheval, des armes et des vêtements de son maître. Il ne quitte son office que lorsqu'il est en âge de gagner ses éperons. La chasse à l'oiseau est aussi un des amusements favoris de ces peuples. On voit souvent les chefs chevaucher dans les prairies avec le faucon ou petit aigle sur le poignet ou sur l'épaule. Leur manière même de faire la guerre a une étonnante

analogie avec celle des anciens chevaliers; couverts de leurs boucliers et armés de leurs longues lances, deux guerriers ennemis se choisissent, se défient, joutent l'un contre l'autre, et, quand ils ont paré le coup et se sont passés sans s'être blessés, se retournent courtoisement et se saluent, comme pour rendre hommage à la bravoure et à l'adresse de leur adversaire.

Dans ces rencontres, et même dans tous les combats singuliers sans défi, aucun de ces Indiens ne profite de l'avantage des armes. Celui qui a une carabine la jette, s'il sait que son ennemi n'en a pas, et ne combat qu'à armes égales.

Je rapporterai maintenant quelques traits caractéristiques comme preuves de la noblesse de ces Indiens (1).

Tous les ans, pendant la saison consacrée à l'accomplissement des cérémonies religieuses, des prix sont distribués par les hommes saints et par les anciens de la tribu à ceux des jeunes gens qui se sont le plus distingués. Le meilleur guerrier

(1) Selon toutes les probabilités ces tribus du nord-ouest resteront dans leur état primitif ou se civiliseront insensiblement, car rien ne peut les engager à toucher aux liqueurs fortes. Ils savent que l'usage de ces liqueurs a abruti et asservi les Indiens orientaux, et ils considèrent comme une tentative indirecte contre leur vie et leur honneur, l'offre d'un *petit verre*, quand elle leur est faite par un trafiquant américain.

reçoit une plume de l'aigle noir; le chasseur le plus heureux, une robe de peau de bison, dont l'intérieur est peint et représente quelques-uns de ses exploits les plus audacieux; le plus vertueux, une petite couronne en or ou en argent. Tous ces prix sont suspendus, comme signes d'honneur, dans les wigwams de ceux qui les ont obtenus, et deviennent, dans le fait, une espèce de blason qui annoblit la famille.

Il arriva une fois que, dans la distribution de ces récompenses si ambitionnées, un jeune homme de vingt-deux ans fut appelé pour recevoir le prix de vertu. Il s'avança vers les chefs. Un des anciens de la tribu se leva et harangua l'auditoire. Il désigna le jeune homme comme un de ceux dont l'exemple devait être suivi, et raconta, entre autres actions méritoires, que trois squaws avec beaucoup d'enfants ayant été réduites à la misère par la mort de leurs maris, tués dans la dernière guerre contre les Corneilles, ce jeune homme, bien que les défunts eussent été les plus grands ennemis de sa famille, s'était chargé de nourrir leurs veuves et leurs enfants jusqu'à ce que ceux-ci fussent en âge de pourvoir à leurs besoins et à ceux de leurs mères. Depuis qu'il avait pris cette résolution, il avait donné à ses protégés tout le produit de sa chasse, et ne s'était réservé que ce qui lui était strictement nécessaire pour vivre. C'était une action noble et vertueuse,

une action agréable au Manitou ; c'était un exemple que tous les Shoshones devaient imiter.

Le jeune homme salua, et au moment où le vénérable chef se baissait pour lui mettre la couronne sur la tête, fit un pas en arrière, et, à l'étonnement général, refusa le prix.

« Chefs, guerriers, anciens des Shoshones, pardonnez-moi. Vous connaissiez le bien que j'ai fait, mais vous ignorez en quoi j'ai failli. Ma première pensée a été d'accepter la couronne et de cacher le tort que j'ai eu ; mais une voix me crie au fond du cœur et me défend de prendre ce que d'autres ont peut-être mieux mérité.

» Écoutez-moi, Shoshones ; la vérité doit être dite ; écoutez ma honte. Un jour, j'avais faim ; c'était dans les grandes prairies ; je n'avais pas tué de gibier, et j'avais peur de retourner les mains vides parmi nos jeunes gens. Je restai à la chasse pendant quatre jours, mais je ne vis ni bisons ni sangliers. A la fin, j'aperçus la tente d'un Arrapahoe ; j'y entrai ; personne ne s'y trouvait, et elle était pleine de viande bien assaisonnée ; je n'avais pas mangé depuis cinq jours, j'avais faim, et je devins un voleur ; je pris une grosse pièce de viande, et m'enfuis comme un loup couard. J'ai dit ; le prix ne peut être à moi. »

Un murmure circula dans l'assemblée, et les chefs, les hommes saints et les anciens, se consultèrent entre eux. A la fin, le vieux chef s'avança

de nouveau vers le jeune homme et lui prit les deux mains dans les siennes. « Mon fils, dit-il, mon bon, noble et brave fils, l'aveu de ta faute et ton abnégation dans un pareil moment te rendent aussi pur qu'un bon esprit aux yeux du grand Manitou. Le mal, quand il est confessé et qu'on s'en est repenti, est oublié. Baisse la tête, mon fils, et laisse-moi te couronner. Le prix est deux fois dû. »

Un guerrier shoshone possédait une superbe jument ; aucun cheval ne pouvait la devancer dans la prairie ; dans la chasse au bison, elle était aussi animée que son maître, et courait côte à côte avec la bête monstrueuse ; de nombreuses propositions avaient été faites au guerrier pour la vendre ou pour l'échanger, mais jamais il n'avait voulu en entendre parler. L'animal, quoique muet, était son ami, son seul compagnon ; ils avaient partagé ensemble les dangers de la guerre et les privations de la vie des prairies ; pourquoi s'en serait-il séparé ? La renommée de cette jument s'étendit si loin, que, dans un voyage que le Shoshone fit à San-Francisco, plusieurs Mexicains lui en offrirent des sommes considérables, mais rien ne put ébranler sa résolution.

Bien que dans ces contrées on puisse souvent avoir un cheval pour l'insignifiante somme d'un dollar, il arrive maintes fois qu'une bête célèbre

par ses qualités à la chasse et la rapidité de son pas est achetée à un prix aussi élevé que celui payé en Angleterre pour un cheval de course.

Un des Mexicains, jeune homme inconsidéré, résolut de s'emparer à tout prix de la jument.

Un soir que l'Indien revenait d'une plantation voisine, le Mexicain se coucha au milieu de quelques buissons peu éloignés de la route, et se mit à pousser de profonds gémissements. L'Indien, bon et sensible, étant arrivé sur les lieux, entendit les cris de détresse, descendit de sa jument, et offrit tous les secours en son pouvoir. Il faisait presque nuit, et quoiqu'il pût voir que l'homme souffrant était un visage pâle, il ne pouvait distinguer ses traits. Le Mexicain demanda de l'eau ; l'Indien courut vers un bosquet voisin pour en chercher ; mais aussitôt qu'il fut suffisamment éloigné, le prétendu blessé sauta sur la jument, et en apostropha le maître dans les termes suivants :

« Imbécile de peau rouge, tu n'es pas assez fin pour lutter avec un Mexicain ; tu as refusé mon or, eh ! bien. j'aurai la jument pour rien, et je ferai rire les trappeurs en leur racontant comment je me suis joué d'un Shoshone. »

Pendant quelques instants, l'Indien regarda silencieusement le Mexicain, car son cœur était gros, et cet infâme trait de perfidie l'avait profondément blessé. La parole lui revint enfin. « Vi-

sage pâle, dit-il, par égard pour d'autres, je ne te tuerai pas. Garde la jument, puisque tu es assez malhonnête pour voler le seul bien d'un pauvre homme; garde-la, mais ne dis jamais comment tu l'as acquise, de peur que dorénavant un Shoshone, ayant appris la méfiance, ne prête plus l'oreille à la voix de la douleur et du chagrin. Va-t-en, va-t-en avec elle; que je ne la revoie plus, car, dans un mauvais moment, le désir de la vengeance pourrait faire de moi un méchant homme. »

Le Mexicain était inconsidéré, peu scrupuleux, mais non dénué de tout sentiment. Il descendit du cheval, et mettant la bride entre les mains du Shoshone : « Frère, dit-il, j'ai eu tort, pardonne-moi ; j'ai appris d'un Indien à connaître la vertu. A l'avenir, quand je serai sur le point de commettre une injustice, je penserai à toi. »

Deux Apaches aimaient la même jeune fille: l'un était un grand chef, l'autre un jeune guerrier qui n'était entré sur le sentier de guerre que depuis peu de temps. Inutile de dire que les parents de la jeune fille rejetèrent la demande du guerrier aussitôt que le chef se fut proposé. Le jeune homme désespéré abandonna tous les exercices martiaux, dans lesquels il excellait, et chercha la solitude. Il partait de bonne heure le matin de son wigwam, et ne retournait que tard dans la nuit quand tous les feux étaient éteints. Le

chef, le jour même qu'il devait conduire la jeune fille dans sa hutte, alla à la chasse de l'ours, dans les collines avoisinantes. Ayant rencontré un ours gris, il tira dessus; mais, au moment même où il pressait la détente, son pied glissa et il tomba. Le farouche animal n'avait été que blessé; rendu furieux par la douleur, il se précipita vers son agresseur. Celui-ci, s'étant blessé dans sa chute, était incapable de se défendre. Sachant qu'il était perdu, il ferma les yeux et attendit le coup mortel. La détonation d'une carabine et le bondissement de l'ours dans toutes les agonies de la mort lui firent rouvrir les yeux; il se remit sur les pieds: devant lui gisait le monstre énorme, à son côté était le jeune guerrier qui l'avait secouru si à propos.

Le chef reconnut son rival, et sa gratitude l'emportant sur tout autre sentiment, il prit la main du guerrier et la serra cordialement. « Frère, dit-il, tu m'as sauvé la vie dans un moment où elle m'était plus douce que jamais; soyons frères. » La poitrine du jeune homme fut agitée par mille passions diverses; mais lui aussi avait un noble cœur. « Chef, répondit-il, quand j'ai vu l'ours se précipiter sur toi j'ai pensé que le grand Manitou avait eu pitié de mes souffrances. Mon cœur, pendant un instant, s'est senti léger et heureux. Mais comme la mort s'approchait de toi, te touchait, le bon esprit a murmuré ses dé-

sirs à mon oreille, et je t'ai sauvé pour le bonheur. C'est moi qui dois mourir. Je ne suis rien, je n'ai pas d'amis, personne pour penser à moi, pour m'aimer et me rendre agréables les longues heures de la nuit. Chef, adieu! »

Il s'en allait, mais le chef, le saisissant fortement par le bras : « Où veux-tu aller? Sais-tu ce qu'est l'amour d'un frère? As-tu jamais rêvé que tu en avais un? J'ai dit que nous devons être frères! Viens au wigwam.

Ils retournèrent silencieusement au village, et, quand ils furent arrivés devant la porte de la hutte du conseil, le chef convoqua tous les habitants pour entendre ce qu'il avait à communiquer, et ordonna aux parents d'amener la jeune fille.

« Fleur du magnolia, dit-il en la prenant par la main, m'aimeras-tu moins comme frère que comme époux? Parle, murmure ta pensée à mon oreille. N'as-tu jamais rêvé d'une autre voix que la mienne, d'une voix plus jeune parlant d'amour et de désespoir? »

Conduisant alors la jeune fille vers le guerrier : « Frère, ajouta-t-il, prends ta femme et ma sœur. »

Se tournant vers les anciens, le chef étendit le bras droit, comme pour réclamer l'attention générale.

« Je vous ai appelés pour être témoins d'un

acte de justice. Écoutez mes paroles. Un jeune daim aimait un lis qui croissait à l'ombre d'un sycomore, sur le bord d'un frais ruisseau. Chaque jour il allait le voir croître en blancheur et en beauté, et l'aimait passionnément. Un jour, un grand bison vint et cueillit le lis. Était-ce bien? Non. Le pauvre daim s'enfuit vers les montagnes, ayant perdu tout désir de retourner sous le frais ombrage du sycomore. Un jour il rencontra le bison qui était sur le point d'être tué par un gros ours; il le sauva; il n'écouta que la voix de son cœur, quoique le bison eût enlevé le joli lis de l'endroit où il croissait au bord du frais ruisseau. C'était bon! c'était bien! Le bison dit au daim: « Nous serons frères dans la joie et dans le chagrin. » Et le daim dit qu'il ne pouvait plus y avoir de joie pour lui depuis qu'il avait perdu le lis. Le bison réfléchit; il pensa qu'un frère devait faire de grands sacrifices pour un frère, et il dit au daim: « Regarde, voilà le lis, prends-le avant qu'il ne se flétrisse, porte-le dans ton sein, et sois heureux. » Chefs, sages et guerriers, je suis le bison, voilà mon frère le daim; je lui ai donné la fleur du magnolia; c'est le lis qui croissait au bord du ruisseau, à l'ombre du sycomore. Ce que j'ai fait est bien. J'ai fait beaucoup, mais pas assez pour un grand chef, pas assez pour un frère, pas assez pour être juste. Sages, guerriers, écoutez-moi tous: la fleur du magnolia ne peut reposer que sur la poitrine d'un chef; mon frère doit

devenir un chef; il est un chef, car je partage avec lui le pouvoir que je possède; il peut disposer de mes richesses, de ma hutte, de mes chevaux, de mes mules, de mes fourrures, de tout enfin. Un chef n'a qu'une vie, c'est un grand bienfait qui ne peut être payé trop cher. Vous avez entendu mes paroles? J'ai dit. »

Ce trait, qui paraîtra bien romanesque, est attribué par les Apaches à un de leurs grands chefs.

Un Apache ayant, dans un moment de colère, porté un coup mortel à un membre de sa tribu, s'était mis en route pour se livrer lui-même à la justice. Il rencontra, chemin faisant, le frère de sa victime, qui, d'après les lois indiennes, devait en être le vengeur : ils étaient amis, et ils se donnèrent une poignée de main.

— Et pourtant, il faut que je te tue, dit le frère.

— Tu me tueras, répondit le meurtrier, c'est ton devoir; mais tu n'oublieras pas les dangers que nous avons partagés, tu n'oublieras pas de consoler et de secourir ceux que je laisse derrière moi dans ma hutte.

— Je ne l'oublierai pas, répliqua le frère; pendant son veuvage, ta femme sera ma sœur, tes enfants ne manqueront jamais de gibier tant qu'ils ne pourront pas frapper eux-mêmes les daims bondissants.

Les deux Indiens continuèrent leur route en silence. Tout à coup le frère du mort s'arrêta.

— Nous serons bientôt en présence des chefs, dit-il, moi pour venger la mort d'un frère, toi pour quitter éternellement ta tribu et tes enfants. As-tu un désir? réfléchis, parle.

Le meurtrier resta muet et irrésolu; son regard se dirigea furtivement vers sa hutte. Le frère continua :

— Vas à ta hutte; je t'attendrai jusqu'au coucher du soleil devant la porte du conseil. Vas, ta langue est silencieuse, mais je connais le désir de ton cœur; vas.

Des traits pareils sont communs dans la vie indienne. La méfiance n'existe pas chez les enfants du désert, tant qu'elle n'a pas été engendrée par la conduite des hommes blancs. Ces histoires et des milliers d'autres, toutes célébrant le triomphe de la vertu et de l'honneur sur la bassesse et le vice, sont chaque jour racontées par les anciens en présence des jeunes gens et des enfants. Le campement du soir est une grande école de morale où le sage à peau rouge fait entrer dans ses récits les préceptes sacrés de la vertu. Le voyageur, qui comprendrait la langue, pourrait s'imaginer entendre quelques-uns des sages de l'ancienne Grèce, lorsqu'ils inculquaient à leurs disciples ces préceptes de sagesse, qui ont trans-

mis jusqu'à nous leurs noms brillants et glorieux à travers plus de vingt siècles.

J'ai dit que les homme saints, gardiens des huttes sacrées, conservent le souvenir de toutes les grandes actions faites dans la tribu. Je dois ajouter qu'en général une tribu est plus fière des grandes vertus d'un de ses membres que de l'audace de ses plus braves guerriers. Un homme vertueux, disent ces Indiens, a l'oreille du Manitou, peut lui dire les souffrances de la nature indienne et lui en demander l'adoucissement.

Les Mexicains même, qui de tous les hommes sont ceux qui ont le plus souffert et qui souffrent journellement le plus des Apaches (1), ne peuvent s'empêcher de leur rendre la justice qui leur est due. La route entre Chihuahua et Santa-Fé est presque entièrement abandonnée, tant est grande la terreur qu'inspirent les Apaches, et pourtant il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi haïs par les Mexicains que le sont les Texiens et les Yankees. Les Apaches sont constamment en guerre avec les Mexicains, cela est vrai; mais ils n'ont jamais commis aucune de ces lâches atrocités qui déshonorent chaque page de l'histoire texienne. Les Apaches n'assassinent pas de sang-froid, n'insultent pas leurs prisonniers. Un cap-

(1) Ce que je dis des Apaches est applicable à toute la race shoshone.

tif sait qu'il sera mis à mort ou adopté dans la tribu, mais il n'a pas à craindre d'être brûlé à petit feu, et les autres tourments si généralement en usage chez les Indiens résidant sur le territoire des États-Unis.

Leur générosité est sans limites, et la manière dont ils ont agi envers moi pourra donner au lecteur une idée de ce brave peuple. Ils ne font jamais de mal à un étranger qui se présente à eux un rameau vert à la main en signe de paix. Ils étendent pour lui leurs meilleures couvertures, vont au devant de tous ses besoins, fument avec lui le calumet de paix, et, à son départ, lui donnent, s'il le demande, tout ce qu'il peut désirer parmi les objets appartenant à la tribu.

Gabriel fut une fois attaqué, près de Santa-Fé, par quelques honnêtes trafiquants Yankees qui lui volèrent tout son bagage. Peu après, il rencontra un parti d'Apaches auxquels il raconta ce qui venait de lui arriver. Ils lui donnèrent quelques couvertures et le laissèrent avec leurs jeunes gens dans des huttes de chasse qu'ils avaient élevées. Le lendemain, ils revinrent avec plusieurs prisonniers Yankees, si bien garottés qu'il n'y avait aucune possibilité d'évasion : c'étaient les voleurs. Il va sans dire que ce qu'ils avaient pris à Gabriel lui fut rendu. Un des Indiens dit que les Yankees, ayant contaminé le pays par le vol, devaient être punis comme des chiens; mais qu'ils

ne méritaient pas l'honneur d'être frappés par un Apache ; qu'il fallait leur donner des cordes pour qu'ils se châtiassent réciproquement de leur coquinerie. La crainte d'être scalpés força les drôles à se soumettre ; ils semblèrent d'abord ne pas se faire beaucoup de mal, mais un ou deux ayant été touchés dans des endroits sensibles rendirent les coups pour tout de bon, et tous finissant par se mettre en colère, ils se rossèrent les uns les autres si impitoyablement qu'au bout de quelques minutes ils ne pouvaient plus se mouvoir. Le récit de ce petit évènement, fait par Gabriel, était du dernier burlesque.

Il y a dans l'histoire des tribus sauvages de l'est une époque fatale, c'est la terrible apparition de la petite vérole. Les Apaches, les Comanches, les Shoshones et les Arrapahoes, sont si propres et si soigneux dans leurs arrangements domestiques qu'ils ont peu ou point souffert de ce fléau. Je ne me rappelle pas du moins qu'aucun d'eux en ait été victime. La vaccine, d'ailleurs, est, comme je l'ai dit, en usage chez les Shoshones.

Mais il en a été bien autrement chez les Indiens Clubs du Colorado de l'Ouest, chez les Corneilles, les Têtes-Plates, les Umbiquas et les Pieds-Noirs. Ces derniers ont beaucoup plus souffert de la petite vérole qu'aucun autre peuple du monde n'a jamais souffert de la peste ou de toute autre épi-

démie. Il est vrai que les Mandans ont été complètement balayés de la surface de la terre, mais ils étaient en petit nombre, tandis que les Pieds-Noirs étaient, sans contredit, la plus nombreuse et la plus puissante de toutes les tribus voisines des montagnes. Leurs partis de guerre couraient le pays depuis les postes anglais du nord, sur le lac Esclave, jusqu'à l'extrême frontière des Shoshones vers le midi. Beaucoup d'entre eux avaient enlevé des chevelures aux Osages sur le Mississipi, et même sur les grands Paunis. Ils avaient eu, entre les rivières Rouge et Plate, cent villages et des milliers de chevaux; Ils comptaient plus de six mille guerriers. Leur nom était devenu un épouvantail d'une mer à l'autre, sur tout le continent du Nord. Dans les États de l'est, les petits enfants qui ignoraient le nom des tribus situées à deux milles de leurs demeures avaient appris à craindre celui des Pieds-Noirs. Le terrible fléau a réduit à un état comparatif d'impuissance, ce peuple si redouté, ses membres moururent par milliers ; des villes et des villages entiers furent détruits, et maintenant, le trappeur qui vient des montagnes trouve souvent sur son chemin des huttes sans nombre, tombées en ruines, et d'innombrables squelettes d'Indiens blanchis et privés de sépulture. Beaucoup de tribus peu connues ont souffert presque dans la même proportion. Les Indiens Clubs dont le nombre s'élevait à qua-

tre mille avant l'épidémie, sont maintenant réduits à trente ou quarante individus, et quelques Apaches me racontèrent que, voyageant à cette époque le long des rives du Colorado, ils avaient rencontré ces pauvres gens, mourants par centaines au bord même de l'eau où ils s'étaient traînés pour éteindre leur soif brûlante. Personne, parmi eux, n'était resté assez bien portant et assez fort pour aider et soigner les autres. Les Navahoes, qui résidaient dans le voisinage des Indiens Clubs, ont entièrement disparu et il n'en reste pas un seul, bien que des voyageurs récents aient prétendu le contraire.

M. Farnham parle d'eux dans son *tour* au milieu des montagnes. Il s'est trompé; il aura confondu une tribu avec une autre, ou bien aura été induit en erreur par l'ignorance des trappeurs. Il résulte même de son itinéraire que dans son excursion il a toujours été éloigné de plus de six cents milles du pays autrefois occupé par les Navahoes.

Les villages jadis habités par cette tribu sont abandonnés, quoique beaucoup de leurs huttes soient encore debout; mais elles ne servent d'abri qu'à de nombreuses familles de chiens qui, ayant prodigieusement pullulé depuis qu'il n'y a plus personne pour les tuer et les manger, sont restés les maîtres de vastes districts sur les quels ils chassent en meutes. Ils sont devenus si nombreux et

si farouches que les tribus avoisinantes, de peur de les rencontrer, évitent de s'avancer de leur côté.

L'épidémie qui s'est répandue vers le Nord jusqu'aux Ohakallagaus, sur les rives de l'Océan Pacifique, a également étendu ses ravages jusqu'au versant occidental de l'Arrahuac, et jusqu'au 30° lat. nord, où cinquante nations qui avaient un nom sont maintenant oubliées. Leur existence n'est rappelée au souvenir du voyageur que lorsqu'il rencontre, par hasard, des monceaux d'ossements privés de sépulture.

Il est difficile de dire comment les Pieds-Noirs ont attrappé la contagion, vu que leurs voisins immédiats de l'Est y ont échappé. La situation de leurs villages était, au reste, bien calculée pour rendre la maladie plus générale et plus terrible. Ils étaient presque tous construits dans des vallées entourées de hautes collines qui empêchaient la libre circulation de l'air. Il est facile de comprendre qu'une fois imprégnée des miasmes morbifiques, l'atmosphère a du être mortelle.

Les Shoshones, les Apaches et les Arrapahoes, au contraire, ont la plupart de leurs villages sur les bords de rivières larges et profondes. Habitant un climat chaud, la propreté, d'abord une nécessité, est devenue pour eux une seconde nature. Les cuirs et les peaux ne sont jamais séchés dans le voisinage immédiat de leurs huttes, mais à une

grande distance où les miasmes ne peuvent faire de mal à personne. L'intérieur de leurs huttes est sec et toujours couvert d'une couche d'argile blanche et dure, excellente précaution contre les insectes et les reptiles dont la présence est aussitôt trahie par le contraste des couleurs. Outre cela, ayant toujours un approvisionnement abondant de vivres, ils sont réglés dans leurs repas, et ne font jamais aucun excès, tandis que les Corneilles, les Pieds-Noirs et les Clubs, ayant souvent à souffrir de la faim pendant des jours entiers et même pendant des semaines, mangent jusqu'à réplétion quand l'occasion s'en présente. Leurs estomacs étant toujours dans un état anormal (cause physique et principale de leur férocité), il n'est pas étonnant qu'avec de telles prédispositions à l'épidémie, ils en aient été victimes.

Il faudra bien des générations pour réparer les pertes éprouvées par la population indienne dans le cours de cette fatale année, qui sera pour la race rouge, tant qu'elle existera, une ère dont elle ne perdra jamais le souvenir.

CHAPITRE XIX.

On a vu, dans l'avant-dernier chapitre, que mes deux amis et moi avions été livrés aux agents mexicains, et que ceux-ci nous avaient envoyés à Mexico pour y être pendus et servir d'exemple à

tous ceux qui seraient tentés de jouer le rôle de libérateurs.

Joachim Texada et Louis Ortis, chefs de notre escorte, étaient deux infâmes coquins qui, il était facile de le voir, s'attendaient à devenir des hommes importants dans la république par le seul fait de notre *livraison* au gouvernement. Loin d'avoir pour nous les moindres égards, ils avaient, chaque jour, l'aimable attention de rappeler à notre souvenir que la potence nous attendait à notre arrivée.

Notre route, jusqu'au Rio-Grande, passait au milieu des déserts du Sonora. Nos gardiens avaient tellement peur de rencontrer un parti hostile d'Apaches qu'ils dévièrent du chemin ordinaire, et firent dans les défilés des montagnes de longs détours qui nous fatiguèrent beaucoup et nous exposèrent souvent à mourir de faim.

Nous n'arrivâmes à Christobal qu'au bout de soixante-trois jours. Après y avoir traversé le Rio-Grande, nous avions encore un long voyage à faire; ce retard, dû à la timidité de nos gardiens, fut notre salut. Après Christobal, la route passait par un marais. Le second jour de notre marche, un cri de guerre perçant se fit entendre, et, un moment après, nous fûmes entourés par quelques centaines d'Apaches qui nous saluèrent d'une grêle de flèches. Nos gardiens se jetèrent par terre, demandèrent merci et offrirent rançon.

Je répondis au cri de guerre des Apaches, représentai mes camarades et moi comme étant leurs amis, et réclamai leur aide et protection, qui nous furent immédiatement accordés. Nos liens furent détachés, et nous nous retrouvâmes encore une fois libres.

Cette rencontre était heureuse pour nous, elle nous sauvait d'une mort certaine ; mais elle ne l'était guère pour Texada et pour Ortis, qui changèrent de ton en changeant de position.

Ces coquins qui s'étaient amusés à rappeler sans cesse à notre souvenir qu'une mort ignominieuse nous attendait, étaient devenus nos très humbles et très obéissants serviteurs, nettoyaient et brossaient leurs propres mules pour notre usage, nous tenaient l'étrier, et nous suppliaient d'intervenir en leur faveur auprès des Apaches. De pareils misérables ne méritaient pas nos bons offices ; nous ne dîmes d'eux ni bien ni mal, et laissâmes les Indiens agir d'après leurs propres inspirations. Environ une semaine après notre délivrance, les Apaches firent halte pour se partager en deux bandes : l'une devait retourner chez elle avec le butin conquis ; l'autre se diriger vers les frontières du Texas.

J'ai dit que les Shoshones, les Arrapahoes et les Apaches avaient formé une confédération, mais que la distance où se trouvaient les Comanches nous avait empêché de leur proposer d'y

entrer. Comme cette ligue était toujours ma pensée dominante, je résolus alors de visiter les Comanches pour mettre la dernière main à l'œuvre que j'avais si bien commencée.

La contrée à l'est du Rio-Grande est un horrible désert où on ne trouve pas une goutte d'eau. Comme les Indiens prétendent qu'elle est habitée par des esprits et des démons, on doit naturellement croire qu'ils n'ont jamais pénétré dans l'intérieur, et qu'ils n'en ont parcouru que la lisière.

Pour aller au pays des Comanches, il nous fallait, par conséquent, longer le Rio-Grande jusqu'au presidio mexicain du même nom ; arrivés là, traverser le fleuve, prendre la route qui mène à San-Antonio-di-Bejar, dernière ville du Texas occidental, et marcher à travers ce dernier pays jusqu'au but de notre voyage. Nous nous joignîmes donc à la bande qui se dirigeait vers le Texas.

Les Apaches avaient, dans cette excursion, surpris des trafiquants près de Chihuahua et leur avaient enlevé beaucoup d'armes et de chevaux. Ils nous donnèrent avec leur libéralité accoutumée des chevaux, des selles, des armes, des vêtements et des couvertures. Ils furent même si généreux, que nous aurions pu facilement nous faire passer pour des négociants revenant d'une expédition mercantile, si nous avions rencontré

quelques Mexicains ou eu un interrogatoire à subir.

Nous prîmes congé des chefs qui retournaient chez eux. Joachim Texada et Louis Ortiz furent emmenés captifs ainsi que le reste de l'escorte. Je ne puis dire ce qu'ils sont devenus. Nous voyageâmes avec l'autre bande d'Indiens jusqu'à ce que nous eûmes passé le presidio du Rio-Grande. Nous leur dîmes alors adieu, et nous nous joignîmes à des contrebandiers qui étaient en route pour le Texas. Dix jours après, nous entrâmes dans San-Antonio-di-Bejar et n'eûmes plus rien à craindre; nous étions hors du territoire mexicain.

San-Antonio-di-Bejar est bien certainement la résidence la plus agréable du Texas, et a dû être un endroit charmant quand il était sous la domination du Mexique.

La rivière San-Antonio, qui prend sa source un peu au-dessus de la ville, coule gracieusement à travers les faubourgs; de nombreux canaux conduisent en serpentant ses eaux limpides auprès de toutes les maisons; la température de l'eau pendant toute l'année n'est ni trop chaude ni trop froide pour le bain; chaque jour, du matin au soir, tous les habitants s'exercent à la natation, et le voyageur qui longe les bords de cette belle rivière y voit constamment des centaines d'enfants de tous les âges et de toutes les couleurs nager et plonger comme des canards.

L'air est pur, sec et salubre. Dans l'été, la brise est fraîche et embaumée, et comme il ne pleut jamais, les plantations environnantes sont arrosées par des canaux qui reçoivent et portent de tous les côtés les eaux de la rivière.

La ville contenait jadis quinze mille habitants, mais les batailles sanglantes qui ont été livrées dans l'enceinte de ses murs et les révolutions fréquentes qui ont bouleversé le pays ont tellement diminué la population que la ville de San-Antonio, avec son évêché et ses missions opulentes, n'a pas plus d'habitants qu'un petit village d'Europe. On prétend qu'elle fait un commerce considérable, mais je ne conseillerais pas aux émigrants d'ajouter foi à ce que les Texiens disent de cette place. Des bénéfices immenses y ont été faits, cela est vrai, mais maintenant les bandits et contrebandiers mexicains mêmes commencent à être indignés du manque général de bonne foi et de probité qui y règne.

Les Mexicains aiment beaucoup les jardins et entourent leurs maisons de beaux arbres, à l'ombre desquels ils passent la plus grande partie du temps qu'ils ne consacrent pas au bain. Cela donne à la ville un aspect de fraîcheur et de gaîté qui, joint au contraste de la légèreté et de la simplicité des habitations avec la grandeur et la majesté des édifices monastiques qu'on voit au loin, rappelle les paysages de la Calabre.

Le Texas n'a pas de couvents, mais les missions espagnoles étaient nombreuses, et leurs nobles constructions restent comme monuments de l'ancienne grandeur de ceux qui les ont élevés. Avant de décrire ces immenses établissements, il est nécessaire de dire que, peu après la conquête du Mexique, un des principaux objets de la politique espagnole fut l'extension de l'autorité de l'église catholique romaine. La conversion des Indiens et la propagation du christianisme marchèrent constamment de front avec la cupidité; dans le même moment où on enlevait à l'Indien son or, on lui donnait le christianisme. On employa d'abord la force pour obtenir des prosélytes, mais plus tard on trouva que la ruse réussissait mieux. Le mélange des superstitions indiennes avec les rites de l'Église fut toléré, et une espèce de religion métisse devint générale, d'après le principe, je présume, qu'il vaut mieux avoir peu que rien du tout. Les conséquences anomales de cette politique sont encore aujourd'hui visibles dans les cérémonies indiennes.

On fonda, pour protéger convenablement les missionnaires, des établissemens qui portent encore le nom de missions. Ils sont très nombreux dans la Californie et il y en a plusieurs dans le Texas. L'Alamo à San-Antonio était très important. D'autres moins considérables, tels que la Conception, San-Juan, San-Jose, la Espada, se

trouvent dans le voisinage. Tous ces édifices sont d'une construction massive, et pourraient être facilement convertis en forteresses de frontière. Des murailles très hautes et très épaisses forment un carré où il n'y a qu'une seule entrée, et à un des côtés duquel, généralement mais pas toujours, s'élève une église. L'intérieur renferme un vaste grenier, et à la muraille extérieure est adossée la rangée de bâtiments dans laquelle résidaient les missionnaires et leurs catéchumènes. Une partie du territoire environnant, arrosé, comme je l'ai dit, par des canaux alimentés par la rivière, était consacrée à l'agriculture.

L'Alamo est maintenant en ruines, et deux ou trois maisons dans l'intérieur du carré sont seules habitées. Le portail de l'église, qui était richement orné, existe encore, mais toutes les statues qui occupaient les niches ont disparu. Ce qui reste de cet édifice suffit toutefois pour intéresser le voyageur, abstraction faite du souvenir des événements dont le lieu a été le théâtre, et qui l'ont rendu célèbre dans l'histoire de l'indépendance du Texas.

A environ deux milles plus bas, en descendant la rivière San-Antonio, est la mission de la Conception. Ce fut là que Bowie livra une de ses premières batailles contre les Mexicains. Depuis, l'endroit a cessé d'être habité. La bataille de la Conception, bien qu'on en ait peu parlé, fut ce-

pendant celle qui compromit réellement les Texiens et qui les força de renoncer à toute idée de transaction avec le gouvernement mexicain.

La mission de San-Jose est à environ un mille et demi plus bas que la précédente. Elle est également sur le bord de la rivière, et consiste, comme les autres, en un vaste carré dans l'enceinte duquel de nombreuses familles mexicaines résident encore. A gauche de la grande porte est le grenier. L'église est isolée dans l'intérieur du carré; des sculptures travaillées avec soin, et représentant des fleurs, des anges et des apôtres, décorent la porte occidentale; une grande coupole en pierre surmonte l'autel; à droite s'élève une belle tour avec beffroi. Derrière l'église est une longue rangée de chambres occupées jadis par les missionnaires, et un corridor éclairé par neuf arcades de front. Des soldats texiens ont été casernés dans cette mission pendant longtemps, et bien qu'ils fussent toujours ivres, les sculptures en pierre, chose étrange, n'ont éprouvé aucun dommage. L'église a été réparée depuis, et on y fait le service divin.

A environ un demi-mille plus bas, se trouve la mission de San-Juan. L'église forme un des côtés du carré, à l'angle nord-ouest duquel sont les restes d'une petite tour en pierre. Cette mission, ainsi que celle de la Espada, est habitée; mais l'église de la Espada est en ruines, et deux des côtés

du carré, consistant en simples murailles, sont seuls entiers; les deux autres côtés ont été détruits de gaîté de cœur.

L'église de San-Antonio-de-Bejar a été construite en 1717, et quoiqu'elle ait beaucoup souffert des siéges nombreux que la ville a eu à soutenir, elle sert encore au culte public. Lors de l'attaque et de la prise de San-Antonio par le colonel Cooke en 1835, plusieurs boulets frappèrent le dôme et firent de grands dommages, dont on peut voir les traces plus ou moins profondes sur toutes les maisons de la grande place. L'une d'elles a souffert considérablement; c'est l'hôtel du gouvernement, rendu célèbre par un des massacres les plus lâches qui aient jamais été commis par une nation de barbares, et que je raconterai ici.

Après quelques escarmouches entre les Comanches et les Texiens, dans lesquelles les premiers avaient toujours eu l'avantage, les seconds pensèrent qu'il était prudent de proposer un traité d'alliance. Des messagers, porteurs de pavillons parlementaires, furent, en conséquence, envoyés chez les Indiens pour inviter leurs chefs à venir conférer à San-Antonio avec les représentants du Texas sur les moyens d'établir une paix durable. Incapables eux-mêmes de trahison, les braves Comanches ne la soupçonnèrent pas chez les autres. A l'époque convenue, quarante de leurs

principaux chefs arrivèrent dans la ville, et, laissant leurs chevaux sur la place, se rendirent à l'hôtel du gouvernement. Ils étaient tous sans armes; des ornements d'or et d'argent couvraient avec profusion leurs longues chevelures flottantes : leurs costumes étaient magnifiques ; leurs couvertures de ce beau tissu mexicain qui se vend depuis 50 jusqu'à 150 dollars la pièce. Leurs chevaux étaient de nobles animaux d'un grand prix; des reliefs en or et en argent décoraient leurs selles. La vue de tant de richesses excita toutes les mauvaises passions de la populace texienne, qui résolut de s'emparer à tout prix d'un butin aussi splendide. Au moment où les chefs prononçaient leurs discours de paix et d'amitié, plusieurs centaines de chenapans, armés de pistolets et de couteaux, se précipitèrent dans la salle et commencèrent leur œuvre de meurtre. Tous les Indiens succombèrent à l'exception d'un seul qui parvint à s'échapper. Les Comanches, quoique sans armes, avaient fait payer chèrement leur vie, car on trouva dix huit Texiens parmi les morts.

Je terminerai ce chapitre par quelques remarques sur la république, désormais reconnue, du Texas.

Des spéculateurs et agioteurs en terres des États Unis, dont la cupidité avait été excitée par le bruit qui s'était répandu que le Texas abondait en mi-

nes d'or, de diamants, etc. conçurent, les premiers le projet d'enlever cette province au Mexique; mais, selon toutes les probabilités, l'exécution de ce projet n'aurait jamais eu lieu si les États-Unis méridionaux, dans des vues qui leur étaient propres, ne l'eussent pas favorisé de tout leur pouvoir.

Ces États savaient à quoi s'en tenir sur la véritable valeur du pays, et riaient de l'idée qu'on s'était faite de ses immenses trésors. Ils agirent par une politique profonde, bien qu'elle fût erronnée, ainsi que la suite l'a prouvé. Ils pensaient qu'une fois arraché au Mexique, le Texas serait admis dans l'union et subdivisé en deux ou trois États où naturellement l'esclavage serait autorisé, et que ces nouveaux États, envoyant des membres au congrés, y donneraient la prépondérance aux États à esclaves déjà existants.

Les choses ont tourné autrement; les planteurs du sud, loin de trouver les avantages qu'ils espéraient dans l'émancipation du Texas, se sont créés eux-mêmes un concurrent formidable dans la production de leur principale marchandise, rival qui, nuisible pour eux en temps de paix, le deviendrait encore davantage en cas de guerre avec l'Angleterre; aussi déplorent-ils maintenant leur malencontreuse politique et leur manque de prévision.

Malheureusement pour le Texas, ses premiers colons n'étaient rien moins qu'estimables; c'é-

taient des bandits et des vagabonds qui n'osaient plus rester sur le territoire des États-Unis. Les colons plus honnêtes qui arrivèrent plus tard trouvèrent le pays occupé par une population déjà connue pour être dénuée de tout principe d'honneur et de morale. La dépravation de ses premiers habitants a empêché le Texas de devenir ce qu'il aurait pu être, et a eu des conséquences désastreuses auxquelles il est douteux qu'on puisse jamais remédier.

La population, lors de l'émancipation, était évaluée à environ quarante mille âmes. Le gouvernement texien prétend qu'elle s'élève maintenant à soixante-quinze mille; mais cela n'est pas, et, loin d'avoir augmenté, la population a diminué depuis sa déclaration d'indépendance. Cela peut paraître étrange quand on se rappelle les milliers et milliers de colons venus des États-Unis, de l'Angleterre et de l'Allemagne, mais le fait est que ces malheureux, s'étant aperçus qu'ils étaient à la merci d'une bande de scélérats capables des crimes les plus noirs, ont quitté le pays, et sont passés au Mexique, aux États-Unis du sud, ou dans tout autre lieu qui pouvait leur offrir quelque sécurité pour leur vie et pour leurs biens.

On comptait parmi les habitants du Texas plusieurs milliers de Mexicains qui, espérant que l'ordre et la légalité ne tarderaient pas à être ré-

tablis, n'avaient pas quitté le pays; mais trompés dans leur attente, ils ont émigré au Mexique. Huit mille ont abandanné San-Antonio-de-Bejar, et le vide a été rempli par six à sept cents ivrognes, voleurs et assasins. La même désertion à eu lieu à Goliad, à Velasco, à Nacogdoches, et dans d'autres villes qui étaient jadis habitées par des familles mexicaines.

Pour donner au lecteur une idée du peu de sécurité dont on jouit au Texas, il me suffira de dire que le pays est infesté par de nombreuses bandes de brigands continuellement aux aguets pour dépouiller et assassiner les voyageurs, et qui fréquemment attaquent et pillent les maisons, violent les femmes et massacrent ensuite tous les habitants. Ces scélérats, pour ne pas être reconnus, ont soin de s'habiller et de se peindre comme les Indiens. Il va sans dire que ces crimes, bien que de notoriété publique, ne sont jamais mentionnés par les journaux texiens.

Un autre mal sérieux provenant de l'état anarchique est que les Indiens, d'abord bien disposés pour les Texiens, parce que ceux-ci étaient, comme eux, ennemis des Mexicains, leur font maintenant une guerre d'extermination. J'ai rapporté le massacre des chefs comanches qui seul justifierait les plus sanglantes représailles, mais, outre cet acte infâme, les Texiens en ont commis tant d'autres contre les Indiens que ceux-ci re-

gardent maintenant comme une injure la qualification d'homme blanc, qu'ils ne parlent de la race blanche que comme d'une race de chiens, et qu'ils fusillent ou pendent presque toujours les hommes blancs qui tombent entre leurs mains. Il faudra des siècles pour éteindre cette haine, et les Texiens se sont faits des ennemis acharnés et implacables de gens qui, traités différemment, auraient été leurs amis. Aucune distinction n'est faite entre les Américains et les Texiens, et ces derniers ont suscité aux États-Unis un ennemi qui, plus tard, deviendra peut-être bien incommode.

Le manque complet de probité et de bonne foi a, sous un autre rapport, été très préjudiciable au Texas. Si le Texas occidental eût été colonisé par des gens de l'honnêteté la plus vulgaire, il fût bientôt devenu par sa position topographique un pays très-important; tout le commerce avec les provinces centrales du Mexique septentrional lui eût été assuré.

La route entre le presidio de Rio-Grande et San-Antonio-de-Bejar est excellente. Au sud de San-Antonio se trouve Chihuahua, de sorte que la route par terre la plus courte et la plus praticable entre les États-Unis et le centre du Mexique passe par San Antonio. Cette route par terre peut même être raccourcie en déchargeant les navires à Linville ou à la Bacca, et en transportant de

là les marchandises jusqu'à San-Antonio qui n'est éloigné que de 240 milles.

Des trafiquants mexicains avaient coutume de venir en troupes nombreuses du Rio-Grande à San-Antonio ; ils étaient généralement très honnêtes dans leurs paiements, et montraient les dispositions les plus amicales. Si ce commerce eût été protégé, comme il eût dû l'être, en détruisant les bandes de brigands qui rendaient les routes dangereuses, il fut devenu plus avantageux que celui fait avec Santa-Fé. Reconnu ou non reconnu par le Mexique, le Texas eût pu continuer ce commerce ; des négociants se fussent établis pour y prendre part ; des émigrants se fussent rassemblés dans le district dont le sol est riche et le climat salubre. Il est vrai que c'eût été un commerce de contrebande, ainsi que cela arrive toujours lorsque le tarif est trop élevé et mal réglé ; mais, comme il aurait été lucratif, il aurait concilié aux Texiens les bonnes grâces de la population du Rio-Grande, et aurait probablement forcé le gouvernement mexicain à établir des relations amicales entre les deux pays.

Mais ce commerce a été complètement anéanti. Toutes les caravanes qui vont à San-Antonio et qui en reviennent sont arrêtées et pillées par les Indiens, et, si elles échappent à ceux-ci, sont guettées par les brigands texiens, et outre cela le trafiquant mexicain, s'il a eu le bonheur d'arriver

sain et sauf avec ses marchandises, a encore la chance d'être floué par le soi-disant négociant texien.

L'honnêteté, dit-on, est la meilleure politique. Si les résultats obtenus par une conduite opposée à cet adage sont une preuve de sa vérité, on peut la trouver au Texas.

CHAPITRE XX.

Heureusement pour nous, il y avait encore trois hommes estimables à San-Antonio. C'étaient trois Mexicains : le colonel Seguin et MM. Novarro père et fils, qui, libéraux dans leurs idées et francs de leur nature, s'étaient laissés prendre aux belles paroles des Texiens, et n'avaient pas quitté le pays après sa déclaration d'indépendance. Comme c'étaient des hommes d'un rang élevé, ils avaient, en agissant ainsi, non-seulement perdu leurs droits de citoyens du Mexique, mais encouru la haine et l'animosité du gouvernement mexicain.

Depuis, ils avaient reconnu leur erreur; mais, soit qu'il fut trop tard pour la réparer, soit qu'un faux point d'honneur ne leur permit pas de retourner au Mexique, toujours est-il que les liens qui rendent la vie douce et agréable étaient brisés pour eux. Leurs chagrins, toutefois, ne les empêchèrent pas de nous accueillir avec une hospitalité sans bornes. Leur maison devint la nôtre;

nous évitâmes toute intimité avec les Texiens, et, de fait, le seul contact que nous eûmes avec eux fut qu'un jour Roche en rossa deux qui maltraitaient un vieil Indien.

Le colonel Seguin, s'étant informé de l'endroit où on pouvait trouver les Comanches, nous apprit qu'ils étaient à leur grand village, situé au pied de la Montagne Verte, sur la fourche méridionale des eaux supérieures du Rio-Roxo. Nous fîmes immédiatement nos préparatifs de départ, et comme nous avions l'intention de passer par Austin, capitale du Texas, nos excellents hôtes nous forcèrent d'accepter 500 dollars, prétendant qu'aucun Texien ne nous donnerait un verre d'eau sans nous le faire payer, et qu'outre cela, il était très possible qu'aprés avoir passé quelques jours au milieu des honorables membres du congrès, nous eussions égaré nos fontes, nos selles, nos couvertures et même un de nos chevaux.

Leur première prédiction ne tarda pas à se réaliser. A six milles d'Austin, nous nous arrêtâmes à la ferme de l'*honorable* juge Webb, et demandâmes la permission d'abreuver nos chevaux, qui avaient fait 40 milles, sans débrider, sous un soleil brûlant. L'honorable juge nous refusa net, quoiqu'il eût un bon puits et un étang de plusieurs acres entouré d'une barrière. Sa femme, toutefois, ayant peut-être réfléchi qu'elle était à court de café et de sel, eut une discussion rapide

avec sa pire moitié, et ce couple respectable d'*honorables* finit par consentir à nous vendre de l'eau à raison de 25 cents (1 fr. 30 cent.) le seau.

Au moment où nous mettions pied à terre pour débrider nos chevaux, arrivèrent les filles de la maison. S'apercevant que nous avions des écharpes et des cravates neuves en soie et quelques bijoux de prix, elles nous dévorèrent des yeux, et l'une d'elles, ayant parlé à son papa, ce très hospitalier gentilhomme nous invita à entrer chez lui. Nous étions alors remontés en selle et prêts à partir. Nous refusâmes, et Roche, indigné de la bassesse du drôle qui avait reçu nos 75 cents avant de nous inviter à entrer dans sa maison, lui dit qu'il était un vieux coquin de vendre pour de l'argent ce que même un sauvage ne refuse pas gratuitement à son plus grand ennemi.

La rage de l'*honorable* fut inexprimable,

« Ma carabine! vociféra-t-il, ma carabine! pour l'amour de Dieu, Betsey, Juliette, courez chercher ma carabine. » Puis il entra dans sa maison; mais, comme nous avions tiré trois pistolets de nos fontes, ni lui ni sa carabine ne parurent.

Nous tournâmes la tête de nos chevaux et nous acheminâmes tranquillement vers Austin.

Dans cette ville nous eûmes une excellente

occasion de voir les Texiens sous leurs vraies couleurs. Chaque soir, presque tous les habitants, sans en excepter le président de la république, les ministres et les membres du congrès, étaient plus ou moins ivres. Des querelles étaient la conséquence de cet état général d'ivresse, et à peine une nuit se passait sans qu'il y eût quatre ou cinq hommes tués à coups de couteau ou de fusil. Le tapage se prolongeant pendant la plus grande partie de la nuit, il s'ensuivait que tout le monde était encore couché à neuf heures du matin. Le silence alors était si grand dans toute la ville qu'un matin, à huit heures, je tuai un beau daim qui paissait tranquillement devant la porte du Capitole.

Il est étonnant que cette capitale du Texas ait été construite sur l'extrême frontière nord de l'État. Des Indiens y sont souvent entrés et ont enlevé des chevelures à dix pas du capitole.

Pendant notre séjour à Austin nous fîmes la connaissance du vieux Castro, chef des Indiens lepans, branche de la tribu Comanche. C'est un homme dont les manières sont distinguées et qui a reçu une éducation libérale et militaire à Mexico et en Espagne. Il a voyagé en France, en Allemagne, en Angleterre, et dans presque toutes les autres parties de l'Europe. Il parle et écrit cinq ou six langues, et a tellement le sentiment de sa supériorité sur les Texiens qu'il ne leur parle ja-

mais qu'avec mépris. Il leur dit un jour dans la salle de la Législature de Matagorda :

« Ne vous faites pas illusion, Texiens : je combats avec vous contre les Mexicains parce que entre eux et moi il y a une haine irréconciliable. Ne vous flattez pas que ce soit par amitié pour vous : je ne puis donner mon amitié qu'à ceux qui sont honorables en paix et en guerre. Vous êtes tous des menteurs, et parmi vous se trouvent un grand nombre de voleurs, d'escrocs et d'assassins. Oui, chiens, je dis la vérité ; ne glapissez pas, n'aboyez pas ; vous savez fort bien que vous n'osez pas mordre, maintenant que mes deux cents guerriers entourent cet édifice. Taisez-vous, dis-je. »

Castro allait dans la même direction que nous pour joindre sa bande, qui, dans ce moment, était à la chasse du bison à quelques jours de marche vers le nord. Il avait promis d'accompagner et de protéger deux étrangers qui désiraient voir le tyran monstrueux des prairies. Nous partîmes tous ensemble et n'eûmes qu'à nous féliciter de cette augmentation de société.

Le premier jour nous cheminâmes sur une vieille route militaire, jadis tracée par les Espagnols, à travers de riches prairies arrosées çà et là par des ruisseaux limpides dont les rives étaient ombragées de chênes magnifiques.

A quinze milles d'Austin nous vîmes un site

remarquable sur lequel un spéculateur visionnaire avait, peu auparavant, tenté de fonder une ville. Il avait acheté une immense étendue de terrain, fait tirer et peindre des plans superbes, et créé sur le papier une des plus belles et des plus grandes villes du monde. Colléges, places publiques, pénitentiaires, banques, tavernes, boutiques de whisky, promenades, rien n'avait été oublié. Inutile de dire que ce fabricant de villes était un Yankee qui comptait réaliser un million de dollars en vendant des lots pour la construction des maisons. La ville projetée s'appelait Athènes. Le niais spéculateur avait tant de confiance dans sa spéculation qu'il avait bâti à grands frais, sur son terrain, une vaste maison. Un jour qu'il était occupé, avec trois ou quatre nègres, à creuser un puits, il fut attaqué par une bande de voleurs yankees qui le croyaient possesseur de sommes considérables. Le pauvre diable s'enfuit de sa ville bien-aimée et ne revint plus. La maison est telle qu'il l'a laissée; je vis même près du puits les bêches et les pioches avec lesquelles on travaillait au moment de l'attaque. L'Athènes moderne fut ainsi étouffée avant d'éclore, et c'est vraiment dommage, car le besoin de quelques législateurs et philosophes athéniens se fait cruellement sentir au Texas.

Un matin, de bonne heure, nous fûmes réveillés par de bruyants beuglements partis de la prai-

rie. Castro fut immédiatement sur pied, et, peu après, nous donna l'heureuse nouvelle que c'étaient les bisons. La plaine était couverte de centaines de points noirs qui grandissaient à mesure que nous nous approchions. Bientôt nous pûmes voir distinctement les monstres velus galoper à travers la prairie et étendre leurs sombres et épaisses phalanges jusqu'à la ligne de l'horizon. Puis eut lieu une scène animée. Les bisons, épouvantés par les continuelles détonations de nos carabines, rompirent leurs rangs et s'éparpillèrent dans toutes les directions.

Les deux étrangers étaient sujets britanniques. Le moins âgé, nommé Fitzgérald, jeune Irlandais de bonne famille, nous avait captivés par sa gaîté et sa constante bonne humeur. Il était l'âme de nos campements du soir, et comme il avait voyagé de l'autre côté de l'Océan-Pacifique nous veillions souvent très tard dans la nuit pour écouter le récit intéressant de ses aventures dans les contrées asiatiques.

Il avait d'abord fait partie de la légion anglaise en Espagne et y était parvenu au grade de capitaine. Bientôt ennuyé de ce service, il l'avait quitté et était allé en Perse. Employé par le shah en qualité d'officier d'artillerie, il n'avait pas tardé à se dégoûter du pays et était retourné en Angleterre. Peu après, il avait résolu de partir pour le Texas et d'établir une maison de com-

merce à San-Antonio; mais, ayant un jour rencontré un naturaliste anglais qui étaitvenu dans le but de visiter les prairies au nord-ouest du Texas, il n'avait pu résister à l'envie de l'accompagner.

Heureux de trouver une si belle occasion de satisfaire son goût pour tout ce qui était aventureux, il se lança comme un fou au milieu des bisons. Sa monture, cheval sauvage de la petite race, était chargée de sacoches, de calebasses pleines d'eau, de couvertures, etc., etc. Ne s'inquiétant nullement de cet encombrement, la bride attachée au pommeau de sa selle et un pistolet dans chaque main, il tirait à droite et à gauche, ne s'arrêtait de temps en temps que pour recharger, puis partait de plus belle. Il perdit, pendant la chasse, son chapeau, ses couvertures, et ses sacoches qui contenaient du linge et de l'argent, et comme il ne se donna pas la peine de ramasser aucun de ces objets, il est probable qu'ils sont encore dans la prairie où il les a laissé tomber.

L'autre étranger était un savant anglais d'une originalité vraiment amusante. Il voulait aussi prendre part à la chasse ; mais son cheval, animal pacifique et paresseux, vrai bidet de curé, avait horreur de tout ce qui pouvait ressembler au trot ou au galop, et refusa obstinément de quitter son pas mesuré. La conséquence fut qu'il resta ainsi que son maître à une distance respectueuse du théâtre de l'action. Quelle excellente carica-

ture n'aurait-on pas pu faire du digne savant, assis sur sa rossinante, armé d'un énorme fusil à deux coups chargé mais non amorcé, donnant de temps à autre des coups d'éperons inutiles, et regardant ensuite à travers une lorgnette d'opéra les majestueux animaux dont il ne pouvait pas s'approcher !

Nous tuâmes neuf grands bisons et sept petits, et le soir nous campâmes près d'une petite rivière et eûmes un souper exquis composé de moëlle et de langue de bison, deux choses excellentes qu'on ne peut apprécier que dans les prairies sauvages. Le lendemain, au coucher du soleil, nous reçûmes la visite d'un immense troupeau de mustangs (chevaux sauvages). Nous les vîmes d'abord gravir un des renflements de la prairie et les prîmes pour des Indiens hostiles; mais, après avoir satisfait sa curiosité, toute la bande, les queues en l'air et les crinières flottantes au vent, fit demi-tour avec la régularité d'un escadron bien dressé, et s'éloigna promptement hors de vue.

Étranges et nombreux sont les contes faits par les trappeurs et les chasseurs sur un cheval blanc et solitaire qui a été souvent rencontré près des *Cross timbers* et de la Rivière Rouge. Jamais on ne l'a vu trotter ou galoper. L'amble est sa seule allure; mais elle est si rapide qu'aucun coursier ne peut le suivre. Des sommes considérables ont été promises à celui qui l'attrapperait; bien des

gens ont tenté l'entreprise; personne n'a réussi. Le noble animal court encore dans ses prairies natales, libre, solitaire et inapprochable.

Nous rencontrâmes souvent le bouquetin, animal qui tient du daim et du bouc, mais dont la chair est bien supérieure à celle de ces deux animaux. Sa forme est gracieuse; ses pattes sont longues, et sa course est très rapide. Un de ces animaux dont j'avais brisé la patte de devant d'un coup de carabine échappa au plus vite de nos chevaux (celui de Castro) après une chasse de près de trente minutes. On trouve le bouquetin sur les grands plateaux des Montagnes Rocheuses et sur le bord des larges eaux des rivières Brazos et Colorado. Quoique très timide de sa nature, il est extrêmement curieux et on peut facilement l'attirer à portée de carabine en agitant, de derrière un arbre, un mouchoir blanc ou rouge.

Nous fûmes aussi visités très souvent, pendant la nuit, par des serpents à sonnettes, qui aimaient étonnamment la chaleur et le moelleux de nos couvertures; c'étaient assurément de fâcheux chalands, mais il y en avait d'autres que nous craignions encore davantage. Le plus hideux et le plus dangereux de tous était la tarentule de prairie, araignée énorme, plus grosse qu'un œuf de poule de bonne dimension, velue comme un ours, armée de petites dents aiguës et ornée de petits yeux d'un rouge de sang.

Un soir nous campâmes auprès d'une petite source à deux milles des Brazos où nous ne trouvâmes pas de bois à brûler. Fitzgérald partit pour en chercher. Comme je l'ai dit, son cheval était de la petite race sauvage ; il eut l'imprudence d'attacher à la queue de cet animal un jeune arbre qu'il avait coupé. Le poney devint naturellement furieux et galopa vers le camp en élevant autour de lui un nuage de poussière. A cette vue, les autres chevaux commencèrent à montrer des signes de terreur, et se seraient enfuis pour toujours si nous n'avions pas eu le bonheur de les entraver à temps.

La peur agit dans les prairies avec une puissance étonnante, non-seulement sur les bisons et sur les mustangs, mais sur les chevaux domestiques et sur le bétail. Des bœufs courent plus loin que des chevaux, et on en a connu qui, lorsqu'ils étaient sous l'influence de l'*estampede* (terreur panique), ont galoppé pendant quarante milles sans s'arrêter, et n'ont cessé leur course que lorsqu'entièrement épuisés, la force leur manquait pour aller plus loin. Une expédition texienne, en marche sur Santa-Fé, perdit une fois quatre-vingt-quatorze chevaux par une *estampede*. Quand une troupe nombreuse d'animaux est frappée de cette terreur inexplicable, elle présente un spectacle dont rien ne peut surpasser la grandeur. De vieux chevaux brisés par l'âge et les fatigues, qui avaient

été abandonnés à cause de leur faiblesse, paraissent aussi frais et aussi indomptables que des poulains, semblent reprendre en un instant toutes les forces de leur jeunesse, et, la tête haute, la queue en l'air, les yeux brillant d'épouvante, se lancent avec furie droit devant eux. Le sol tremble sous leurs pieds : arbres, abîmes, lacs, rivières, montagnes, rien ne les arrête ; ils franchissent tout jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, leurs corps jonchent la terre.

Même le cheval ordinairement si imperturbable de notre savant s'avisait, parfois, d'avoir une *estampède* à sa manière. Paresseux et têtu, préférant un pas lent à toute autre allure, choisissant toujours pour son gîte l'endroit où l'eau était la plus fraîche et l'herbe la plus tendre, cet animal montrait par toutes ses actions qu'il savait prendre soin de son individu ; mais il avait un grand défaut pour un bidet de prairie, c'était celui de placer continuellement son maître dans une position désagréable. Un jour que nous nous étions arrêtés pour nous rafraîchir auprès d'une source, nous avions débridé nos chevaux pour les laisser paître pendant quelques minutes. La maudite rosse du savant saisit précisément cette occasion pour nous donner un échantillon de son *estampède*. Notre ami anglais avait une méthode toute particulière d'arranger sur son cheval ses

instruments scientifiques et culinaires : au pommeau de la selle étaient suspendus un thermomètre, une gourde à rum et une cafetière ; derrière, pendaient un magasin de tasses, de soucoupes et de pots, une poêle à frire, un baromètre, un sextant et une lunette d'approche. Pendant que le cheval était à paître, un des instruments tomba ; sur quoi la bête commença à ruer et à manifester son mécontentement. Plus elle ruait, plus grand était le cliquetis des tasses, des soucoupes et de la poêle ; l'animal finit par s'épouvanter ; après avoir, au préalable, entravé nos propres montures, nous nous amusâmes à observer les mouvements aussi singuliers que risibles de notre *estampadero*.

Après avoir fait une dixaine de bonds, il s'arrêtait pour lancer autant de ruades, puis se secouait violemment et partait au grand galop. A chaque instant, quelque instrument de mathématique ou de cuisine tombait à terre et était foulé aux pieds. Le sextant fut broyé à coups de sabot, la poêle et la lunette furent déformées, le thermomètre perdit son mercure. A force de ruer, de se secouer, de se rouler par terre, l'animal finit par se débarrasser de tout son fardeau et de sa selle, et vint ensuite tranquillement vers nous, paraissant très content de lui même et du dommage qu'il avait fait. Le burlesque de ce spectacle

est au-dessus de toute description. Il nous amusa tellement que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire pendant trois à quatre heures.

Le lendemain, nous trouvâmes plusieurs sources minérales dont les eaux étaient fortement imprégnées de soufre et de fer. Nous passâmes aussi à côté de cinq cadavres d'hommes blancs, probablement trappeurs, horriblement mutilés, et évidemment assassinés par quelques brigands Texiens. Vers le soir, nous aperçûmes une large et récente piste indienne allant dans la direction de la rivière Brazos. Nous la suivîmes, et peu après nous nous trouvâmes au milieu de la tribu des Lepans dont le vieux Castro était chef.

CHAPITRE XXI.

Les Lepans allaient, comme nous, vers le nord. Pendant plusieurs jours, nous longeâmes de compagnie la lisière occidentale des *Cross timbers*, forêts épaisses et presque impénétrables qui, dans une longueur de centaines et centaines de milles, bordent à l'est les immenses prairies du Texas. Leur largeur varie de soixante-dix à cent milles. Le chêne et le hiccory (noyer sauvage) y croissent à une hauteur considérable et sont magnifiques; mais l'aspect général du pays est pauvre, âpre et accidenté. Les daims et les ours y abondent, et parfois le bison, quand il est chau-

dement poursuivi dans les prairies par les Indiens, vient chercher un asile dans les fourrés les plus touffus. La plupart des arbres contiennent des ruches d'abeilles pleines d'un miel délicat qui est le grand régal des pionniers de ces frontières.

Après avoir pris congé des Lepans et de nos deux amis britanniques, qui auraient bien désiré nous accompagner chez les Comanches, mais qui en furent empêchés par l'impossibilité où ils auraient été de retrouver leur chemin vers les pays civilisés, Gabriel, Roche et moi, poursuivîmes solitairement notre voyage. Les ronces et les broussailles étaient si épaisses dans l'intérieur du bois que tous nos efforts pour y pénétrer furent inutiles. Force nous fut d'en longer le bord pendant deux à trois autres jours. A diverses reprises nous aperçûmes de la fumée et des feux sur des collines lointaines, mais ne sûmes dire quels étaient les Indiens qui y étaient campés.

Laissant les *Cross timbers* derrière nous, nous nous dirigeâmes vers l'Ouest. A peine avions-nous fait dix milles dans cette direction que notre société fut augmentée d'un chien de l'aspect le plus misérable, qui, peu après, fut suivi de deux autres également faibles et décharnés. C'étaient évidemment des chiens indiens de la race loup. Les pauvres bêtes étaient l'image de la famine; leurs os perçaient leurs peaux, et leurs langues sèches et pendantes indiquaient clairement le manque

d'eau qui existe dans ces horribles régions. Nous-mêmes, depuis vingt-quatre heures, n'en avions pas trouvé une goutte ; aussi nos chevaux étaient-ils complètement exténués.

Au moment où nous descendions une déclivité de la prairie, un bison passa de toute sa vitesse à une trentaine de pieds devant nous. Il était serré de près par un Indien Tonquewa, monté sur un petit cheval dont la forme gracieuse excita notre admiration. Ce sauvage était armé d'une longue lance et couvert d'un manteau de peau de daim richement orné ; sa longue et noire chevelure flottait au gré du vent.

Un second Indien suivit bientôt le premier; ils étaient tellement animés à la chasse qu'ils ne nous aperçurent pas, bien que j'eusse adressé la parole au dernier, qui passa tout près de moi.

Le lendemain, nous rencontrâmes une bande d'Indiens-Wakoes, autre subdivision des Comanches et des Apaches, qui, ainsi que je l'ai dit, n'a été ni vue, ni même mentionnée par aucun voyageur. Ils étaient tous montés sur de grands et superbes chevaux, évidemment achetés depuis peu dans les établissements mexicains, car plusieurs de ces animaux étaient encore ferrés. Ces Indiens nous offrirent immédiatement des vivres et de l'eau, et nous donnèrent des montures fraîches; les nôtres étaient tout-à-fait rendues et pouvaient à peine se traîner. Le soir, nous cam-

pâmes ensemble dans un endroit charmant, où nos pauvres bêtes se remirent un peu. Nous leur fîmes une abondante saignée qui probablement leur sauva la vie et nous les conserva pour partager nos travaux et nos dangers futurs.

Le jour suivant, nous arrivâmes à un village wakoe, agréablement situé sur une rivière fraîche et limpide, qui coulait au milieu d'une vallée romantique garnie çà et là d'arbres assez nombreux pour varier le paysage, mais pas assez pour en masquer les beautés. Tout autour du village, s'étendaient de vastes champs couverts de maïs et de melons. Plus loin, on voyait paître de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, de moutons et de chevaux, et des femmes occupées à faire sécher de la viande de bison.

Nous restâmes dix jours dans ce village hospitalier, et quand nous le quittâmes nous et nos bêtes étions entièrement remis de nos fatigues.

Les Wakoes l'emportent certainement de beaucoup en civilisation et en *comfort* sur toutes les autres tribus indiennes, sans même en excepter les Shoshones. Leurs wigwams forment de longues rues d'une propreté et d'une régularité admirables. Ils sont faits de longs poteaux équarris avec soin, solidement plantés en terre, et couverts de peaux tannées de bison. Le toit est en paille blanche, tressée beaucoup plus fin que les chapeaux communs pour l'été qu'on fabrique à Boston. Ces

habitations sont de forme conique, ont une trentaine de pieds de hauteur et une quinzaine de diamètre. Un compartiment ou plancher les divise dans leur hauteur. Aux parois de la division supérieure sont deux rangées de lits disposés les uns au-dessus des autres, ainsi que cela se pratique à bord des paquebots. Attachée à chaque wigwam est une autre construction plus petite dont la partie inférieure sert de magasin pour les provisions, et dans laquelle on trouve toujours une grande quantité de potirons, de melons, de pêches séchées, de raisins, de prunes, de venaison séchée et de langues de bison. On arrive à la chambre supérieure par une espèce de balcon qui tourne autour du magasin. Je ne puis dire au juste quelle est la destination de cette chambre, mais je présume qu'elle est consacrée aux rites de la religion wakoe. Les habitans, tout bienveillants et hospitaliers qu'ils étaient pour nous, nous refusèrent deux ou trois fois la permission d'entrer dans ce *sanctum sanctorum*. Nous dûmes, par conséquent, cesser nos instances.

Les Wakoes, ou pour mieux dire leurs villages, ne sont connus que d'un petit nombre de trappeurs et de chasseurs qui ne veulent pas trahir l'hospitalité qu'ils y ont reçue en montrant la route qui y mène. Là ont régné durant des siècles un calme et un bonheur qui n'ont jamais été troublés. Amateurs du jardinage, les Wakoes vont

souvent aux établissements lointains des Mexicains et des Yankees pour s'y procurer des graines. Ils cultivent le tabac, et sont, je crois, les seuls Indiens qui s'occupent sérieusement d'agriculture. Leurs occupations agricoles ne leur ôtent rien de leurs qualités guerrières. Aussi bons cavaliers que les Comanches et les Apaches, ils sont supérieurs à ces deux peuples en stature, en force de corps et en intelligence. Il y a peu d'années, trois cents Texiens commandés par le général Smith rencontrèrent un nombre égal de Wakoes qui chassaient à l'Est des *Cross timbers*. Ces chasseurs avaient de superbes chevaux et une immense approvisionnement de peaux et de viande séchée. Les Texiens, pensant que rien ne leur serait plus facile que de mettre les Indiens en déroute et de les dépouiller, les attaquèrent. Leur inique et présomptueuse agression leur coûta cher. Ils furent taillés en pièces, et les os privés de sépulture de deux cent-quarante d'entre eux restèrent à blanchir dans la prairie comme monument de leur scélératesse et de la valeur des Wakoes.

Si agréable que fût notre séjour chez ces braves gens, nous ne pouvions pas le prolonger. Nous continuâmes donc notre solitaire et pénible voyage. A notre départ, un brouillard épais et humide obscurcissait l'atmosphère, et nous marchions entourés d'une bande de loups que nous ne pou-

vions pas voir, mais dont nous entendions les hurlemens à quelques pas de nous. Vers huit heures, le soleil dissipa les brouillards et les loups.

Nous cheminions toujours vers l'ouest. La route, pendant les quinze premiers milles fut excellente. Puis nous arrivâmes dans une région singulière, différente de toutes celles que nous avions vues précédemment. Du nord au sud, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on ne voyait qu'une plaine sablonneuse couverte de chênes rabougris hauts de deux à trois pieds, et portant d'innombrables glands d'une grosseur démesurée. Force nous fut de traverser ce désert, bien que nos chevaux s'y enfonçassent jusqu'aux genoux. Le passage n'était pas effectué quand la nuit arriva. Notre lassitude était extrême; mais nous eûmes le bonheur de trouver un courant d'eau fraîche et limpide sur la rive opposée duquel la prairie avait été récemment brûlée; la nouvelle herbe commençait à pousser dans cet endroit et nous nous y arrêtâmes pour camper.

Le lendemain matin nous gravîmes une côte élevée. Nous étions très gais, prévoyant peu l'horrible tragédie dans laquelle nous aurions bientôt un rôle à jouer. Le pays devant nous était coupé et inégal: nous poussâmes toutefois en avant; mais contraints de faire des détours continuels, de traverser de profondes rigoles, entravés d'un

côté par des collines escarpées, et de l'autre par des ravins qui menaçaient de nous engloutir; nous campâmes, lorsque la nuit arriva, à moins de quinze milles de l'endroit d'où nous étions partis le matin. Chemin faisant, nous avions recueilli une grande quantité de prunes sauvages; ces fruits nous parurent doux et rafraîchissants après nos fatigues.

Le lendemain, nous fîmes mille circuits dans les collines, et vers midi arrivâmes enfin à un superbe plateau couvert d'arbres *musqueets*. Notre passage d'une région âpre et inégale à un pays plat et fertile fut si soudain, la transition fut si instantanée, que, malgré nous, l'idée d'un changement de décoration à vue d'œil se présenta à notre esprit. Aux sites sombres et sauvages de Salvator Rosa avaient succédé les paysages doux et riants de Poussin et de Claude Lorrain. Le matin à notre départ, nous ne voyons devant nous qu'une suite de collines amoncelées et s'élevant par gradation les unes au-dessus des autres; après avoir gravi le sommet de la plus haute de ces collines, la fertile et magnifique plaine s'offrit inopinément à nos regards sans qu'aucun de nous se fût imaginé rien de pareil.

Le pays entre les *Cross timbers* et les Montagnes Rocheuses s'élève, pour ainsi dire, par gradins. Le voyageur qui marche vers l'est rencontre, tous les cinquante ou soixante milles, une chaîne

de collines élevées. En les gravissant, il s'attend à trouver de l'autre côté une déclivité correspondante, mais presque toujours, après avoir atteint le sommet, il a devant lui une prairie unie et fertile. C'est, du moins, ce qui a toujours lieu au sud de la Rivière Rouge ; au nord, j'ignore ce qu'il en est.

Arrivés sur le plateau, nous nous arrêtâmes une heure ou deux pour nous reposer et faire paître nos chevaux. De petits villages de chiens de prairie étaient disséminés çà et là ; nous tuâmes une demi-douzaine de ces animaux pour notre dîner. On prétend, j'ai oublié de le dire, que leur graisse est un remède infaillible pour les rhumatismes.

Le soir, nous nous remîmes en route, et, une heure après le coucher du soleil, nous campâmes sur les bords d'un ruisseau limpide. Nous avions, pendant la dernière partie de notre marche, aperçu au loin les sommets de trois à quatre montagnes élevées, que nous savions être les *Corneilles*, par la description que les Wakoes nous en avaient donnée.

Le matin, de bonne heure, nous fûmes réveillés par le ramage de myriades d'oiseaux perchés sur les buissons qui croissaient le long du ruisseau. Si agréable que fût ce concert, nous dûmes le laisser derrière nous pour continuer notre pénible voyage. La route fut excellente pendant toute

la journée, et, à la tombée de la nuit, nous avions parcouru trente-cinq milles. Les montagnes dont nous avions aperçu les cimes le soir précédent étaient alors clairement visibles et répondaient à ce que les Wakoes nous avaient dit de celles qui existent dans le voisinage du rétrécissement de la Rivière Rouge. Nous nous considérâmes alors comme arrivés près du terme de notre voyage.

Après avoir fait un maigre souper, nous nous étendîmes par terre pour dormir. Notre sommeil fut agité; la faim nous fit rêver de queues de castor, de bosses et de langues de bison.

Le lendemain, à midi, nous traversâmes le lit d'un courant d'eau qui, dans la saison pluvieuse, devait être une large rivière. Il n'y avait dans le moment que fort peu d'eau, et elle était si salée que nos chevaux même ne purent pas en boire.

Vers la nuit, nous arrivâmes à un autre courant dont les eaux coulaient, en bouillonnant, du nord au sud, sur un lit de sable doré. A une distance de quelques milles sur notre gauche, surgissait la chaîne de collines que j'ai précédemment mentionnée. Trois pics, qui méritaient véritablement le nom de montagnes, s'élevaient au-dessus de tous les autres. Nous traversâmes le courant d'eau et campâmes sur l'autre rive. A peine nos chevaux étaient-ils dessellés que nous vîmes s'avancer vers nous une troupe nombreuse de

sauvages, peints en guerre et portant, suspendues à leurs ceintures, des chevelures sanglantes. A ces indices, il était facile de deviner de quel genre d'expédition ils revenaient. Ils campèrent de l'autre côté du courant, à un quart de mille de nous. Nous veillâmes toute la nuit, grelotant et jeûnant, car nous n'osions pas allumer du feu, à cause de nos voisins dont nous pouvions entendre les chants et les réjouissances.

Longtemps avant l'aube, nous partîmes à la dérobée, et trottâmes vigoureusement jusqu'à midi. Arrivés devant un ravin profond et presque infranchissable, force nous fut de faire halte et de passer le reste du jour à la recherche d'un passage. Cela nous occupa jusqu'à la tombée de la nuit. Toutes nos provisions de bouche consistaient en prunes et en baies. Nous nous enveloppâmes dans nos couvertures, à demi morts de faim, et en proie aux réflexions et aux pressentiments les plus sombres. La nuit, toutefois, se passa sans alarme, mais, le matin, nous fûmes bouleversés par un spectacle horrible, dont le théâtre était à environ un demi-mille de nous. Des Indiens, faisant partie de la bande que nous avions vue le soir précédent, massacraient quelques-uns de leurs captifs, en cuisaient la chair et la mangeaient. Un insurmontable frisson d'horreur nous cloua sur place : nos chevaux mêmes semblaient connaître par instinct que quelque

chose d'affreux se passait dans le voisinage; ils reniflaient l'air, pointaient leurs oreilles en avant, et tremblaient de manière à nous convaincre que, pour le moment, nous n'avions à attendre d'eux aucun service. Gabriel s'approcha en rampant aussi près qu'il put du camp des cannibales. A son retour, que nous avions attendu avec la plus vive anxiété, il nous apprit que nos yeux ne nous avaient pas trompés. Neuf autres prisonniers étaient encore vivants : quatre Comanches et cinq Mexicaines, dont trois femmes et deux jeunes filles. Ces malheureux devaient probablement être sacrifiés le lendemain. Les sauvages avaient sans doute fait une incursion sur San-Miguel ou sur Taos, établissements mexicains situés à l'extrême nord, non loin des Montagnes Vertes où nous allions nous-mêmes.

Quel parti prendre? Combattre les cannibales qui étaient au moins une centaine? il ne fallait pas y songer. Nous éloigner et abandonner à une mort horrible et à la voracité de ces monstres nos amis rouges et des femmes de notre couleur? cette idée était insupportable. Nous résolûmes de rester et de nous en remettre au hasard ou à la Providence. Après leur abominable repas, les sauvages s'éparpillèrent de tous les côtés dans la prairie, mais ne levèrent pas leur camp. Douze de leurs jeunes guerriers y furent laissés à la garde des prisonniers.

Nombreux furent les plans que nous imaginâmes pour la délivrance des pauvres captifs; malheureusement, ils étaient trop extravagants pour être exécutables. Le hasard nous vint enfin en aide. Trois à quatre daims galopèrent à travers la prairie, et passèrent à moins de cinquante mètres du camp. Un des plus beaux se dirigea vers le point où nous étions. Deux des Indiens qui étaient restés de garde partirent à sa poursuite, se précipitèrent au milieu de nous, et furent frappés d'étonnement en trouvant des voisins sur lesquels ils n'avaient pas compté. Nous ne leur laissâmes pas le temps de revenir de leur surprise : nos couteaux et nos tomahawks firent promptement, silencieusement et impitoyablement, leur œuvre de mort.

Après le spectacle dont nous avions été témoins dans la matinée, nous aurions, si cela eût été possible, égorgé toute la bande pendant son sommeil avec aussi peu de remords que nous en aurions eu à écraser tout un nid de serpents à sonnettes.

Les daims furent suivis par un petit troupeau de bisons. Prévoyant le cas où il faudrait confier notre salut à la vitesse de nos chevaux, nous les sellâmes à la hâte et les attachâmes à un buisson. Pendant cette opération, nous avions observé les mouvements de l'ennemi. Les dix Indiens, après s'être assurés que leurs captifs étaient bien gar-

rottés, étaient partis à pied à la poursuite des bisons. J'ai oublié de dire qu'il n'y avait dans toute la bande qu'une vingtaine de chevaux et qu'aucun d'eux n'avait été laissé aux gardes. Nous tuâmes trois de ces derniers sans attirer l'attention des autres. Gabriel gagna inaperçu le camp abandonné et coupa les lanières qui garottaient les prisonniers.

Les Mexicaines, craignant d'être rattrapées et mises à la torture, refusèrent de fuir. Elles pensaient que les sauvages les épargneraient et les emmèneraient à leurs wigwams.

Nous apprîmes alors que nous avions affaire à des Cayugas; que treize prisonniers indiens avaient déjà été dévorés, mais qu'on avait respecté les peaux blanches. Les captifs comanches s'armèrent de lances, d'arcs et de flèches, et quittèrent le camp. Une heure après le passage des bisons, sur les douze Indiens, deux seuls avaient survécu, et ce ne fut qu'après avoir poussé leur cri de guerre pour rappeler toute la bande qu'ils s'aperçurent de la mort de leurs camarades.

Dans ce moment, la plaine s'anima de bisons et de chasseurs. Les cavaliers cayugas revenaient, poussant devant eux un autre troupeau. Nous n'avions pas un instant à perdre, si nous voulions sauver nos chevelures. Nous donnâmes un de nos couteaux (ustensile si nécessaire dans le désert) aux Comanches, qui nous exprimèrent leur re-

connaissance en termes brûlants; après quoi, nous les quittâmes, ne doutant pas qu'avec leur adresse et leur connaissance du pays, ils ne parvinssent à effectuer leur évasion. Nous n'avions pas trop présumé de leurs moyens; car, quelques jours après, nous les retrouvâmes sains et saufs dans leurs wigwams.

Après avoir galopé de toute la vitesse de nos chevaux pendant quinze milles le long du ravin qui la veille avait arrêté notre marche, nous rencontrâmes une petite rivière. Nous et nos bêtes y bûmes une quantité incroyable d'eau, et comme notre position n'était pas encore trop sûre, nous nous remîmes en route au grand trot. Nous longeâmes pendant trois à quatre milles le pied d'une chaîne de collines élevées, et découvrîmes ce qui nous parut être une piste indienne; elle montait en zigzag le flanc de la montagne; nous la suivîmes, et peu après nous trouvâmes au sommet de la chaîne. Là nous eûmes de nouveau la satisfaction de voir s'étendre devant nous, à perte de vue, une prairie parfaitement unie, mais dont la monotonie n'était rompue par aucun arbre.

Nous nous arrêtâmes quelques minutes pour laisser souffler nos chevaux et observer ce qui se passait dans la vallée que nous venions de quitter. Elle était alors à un millier de pieds au dessous de nous. Au loin, tout était encore en mouvement, et nous pensâmes que ce que nous avions

de mieux à faire était de mettre le plus d'espace possible entre les Cayugas et nous. Si court qu'eût été notre entretien avec les Comanches, ils nous avaient appris que nous étions dans la bonne voie et à peu de journées de marche de notre destination.

Quand nous remontâmes à cheval, le calme s'était rétabli dans la vallée, et, en la regardant du point où nous étions, à peine pouvions-nous croire que peu de temps avant elle avait été le théâtre d'une aussi horrible tragédie : il y régnait une tranquillité qui semblait n'avoir jamais été troublée. Le brun foncé des buissons qui bordaient les divers cours d'eau adoucissait ce qu'il y aurait eu de trop vif dans la verdure de la vaste prairie. La rivière, dans ses détours, montrait parfois des eaux réduites à un fil d'argent, puis les cachait sous l'épais feuillage qui croissait sur ses bords.

Nous nous remîmes en route, et, vers le soir, aperçûmes un ours énorme à un mille de nous. Roche entra aussitôt en chasse, dépassa le monstre et le rabattit sur moi. Je m'avançai à sa rencontre, le pistolet à la main, et quand il fut à une vingtaine de pieds de moi, le visai longuement. Tout à coup, je le vis, à ma grande surprise, faire une culbute et gigotter de ses pates de derrière. Gabriel, à mon insu, s'était glissé à côté de mon cheval, et avait attrapé l'ours avec son lasso, juste au moment où j'allais lâcher la détente de mon

pistolet. L'ours se débarrassa du lasso et marcha vers Roche, qui l'abattit d'un seul coup en lui logeant une balle au-dessous de l'oreille.

Roche s'arrêta pour dépecer sa victime. Gabriel et moi allâmes en avant à la recherche d'un bon endroit pour camper ; mais à peine avions-nous fait un quart de mille, que notre marche fut soudainement arrêtée par une crevasse ou plutôt par un abîme large de quelque deux cents mètres, et probablement profond de six cents pieds ; les bords, à l'endroit où nous le découvrîmes, étaient presque perpendiculaires, et des deux parois se projetaient des rocs aigus, et de loin en loin quelques cèdres majestueux et gigantesques. Nous longeâmes le bord pendant plus d'un mille ; mais, nous étant convaincus qu'il était trop tard pour trouver un passage, nous campâmes dans un petit creux de la prairie, sous un bouquet de cèdres. Roche nous y rejoignit, et nous fîmes un excellent repas aux dépens de Martin-l'ours.

L'immense crevasse qui était devant nous se prolongeait à peu près du nord au sud, et la rivière, ou, pour mieux dire, le torrent qui coulait au fond, avait son cours vers le nord.

Le matin suivant, nous résolûmes de marcher au nord. Après avoir cheminé quelques milles, nous aperçûmes de larges pistes de bisons ou d'Indiens qui allaient vers le sud-ouest. Plus loin, nous en remarquâmes d'autres tournant à l'ouest. Forcés

de nous tenir à quelque distance de la crevasse pour éviter les coudes qu'elle faisait et les rigoles qui s'y déchargeaient, nous rencontrâmes, à environ midi, une large piste qui allait directement à l'ouest. Nous la suivîmes et arrivâmes de nouveau auprès de la grande crevasse, à un endroit qui probablement était le seul où il y eût une chance de passage. Des pistes sans nombre, venant de toutes les directions, y aboutissaient, preuve concluante que c'était là qu'il fallait passer si on ne voulait pas faire un détour de Dieu sait combien de milles.

Mettant pied à terre, nous examinâmes l'abîme béant devant nous. Notre première impression fut que le passage était impraticable. Que des bisons, des mustangs, et très probablement des Indiens, eussent passé par-là, cela était suffisamment évident, car un sentier en zigzag avait été tracé par leurs pieds sur la pente rocheuse et escarpée. Mais nos chevaux n'étaient pas habitués à glisser au fond des précipices ou à les gravir, et ils reculèrent quand nous les menâmes sur le bord de la crevasse.

Après beaucoup d'essais inutiles, je parvins à faire prendre le sentier à mon cheval; les autres l'imitèrent. La descente, qui dura une heure, fut aussi périlleuse que fatigante : dans certains endroits, où il fallut longer l'extrême bord des rochers, un faux pas eût été suivi d'une chute de

plusieurs centaines de pieds, et, par conséquent, d'une mort instantanée; dans d'autres, nous dûmes glisser presque perpendiculairement. Le cheval de Gabriel se fit quelques meurtrissures; mais, sauf ce petit malheur et une lassitude excessive, nous n'éprouvâmes aucun dommage.

Arrivés au fond, nous fîmes une halte d'une couple d'heures pour reposer nos bêtes harassées et chercher la piste qui conduisait au haut du versant opposé. L'ayant trouvée, nous parvînmes avec beaucoup de peine à grimper jusqu'au sommet. Là, une prairie parfaitement unie se présenta de nouveau devant nous. En regardant derrière moi, je frémis à la vue de l'épouvantable abîme que nous avions si heureusement traversé; l'avoir passé sains et saufs me semblait un miracle; je devais avant peu reconnaître que cet exploit n'était rien.

Après avoir accordé à nos bêtes un autre temps de repos, nous poursuivîmes notre voyage à travers la prairie solitaire. De quelque côté qu'on se tournât, on ne voyait pas un arbre, pas un buisson; un monotone tapis d'herbe verte et courte s'étendait sur toute la vaste solitude.

Quoi qu'on dise de la solitude des forêts, il y a dans les arbres une société dont l'absence se fait cruellement sentir dans la prairie. Ce n'est que dans la prairie dont l'herbe ondoyante ressemble aux flots de l'Océan, dont l'étendue est celle

d'une vaste mer sans limites, que le voyageur éprouve une sensation maladive d'isolement. Là, quoique vivant, il lui semble n'être plus de ce monde; là il ne trouve aucun signe, aucun indice qui lui dise que devant et derrière lui existent des pays où des millions de ses semblables vivent et s'agitent.

Nous chevauchâmes vigoureusement jusqu'au coucher du soleil, et campâmes sur le bord d'une petite mare formée par une cavité de la prairie. Les mustangs, les daims et les antilopes avaient abandonné ces parages, chassés probablement par la rareté de l'eau. Nous serions certainement morts de soif sans les pluies fréquentes qui tombèrent pendant notre voyage. Les immenses crevasses mêmes n'avaient d'autre eau que celle qui de temps à autre leur était fournie par les pluies.

CHAPITRE XXII.

Un jour pur et sans nuage commença à poindre; le soleil se leva à l'horizon dans toute sa majesté. Nous sellâmes nos chevaux, et nous mîmes en route vers le nord-ouest. A peine avions-nous fait six milles, qu'une immense crevasse, beaucoup plus profonde que celle qui la veille nous avait coûté tant de peine à franchir, arrêta brusquement notre marche. Aucun arbre, aucun buis-

son, aucun indice n'annonçait son gisement ou son cours; nous ne l'aperçûmes qu'en arrivant sur le bord, et alors un spectacle qui l'emportait en grandeur sur tout ce que nous avions vu nous frappa de terreur et d'admiration. L'abîme qui se présentait si inopinément à nos regards avait une profondeur de plus de mille pieds; sa largeur variait de 300 à 500 mètres, et ses parois, à l'endroit où nous l'abordâmes, étaient presque à pic. Nous éprouvâmes tous les trois une sensation maladive de vertige lorsque, pour la première fois, nos yeux plongèrent, pour ainsi dire, au fond des entrailles de la terre. Quelques rares pièces de verdure, disséminées de loin en loin, y reposaient un peu la vue, et un courant d'eau, tantôt visible, tantôt caché derrière quelque énorme rocher, y coulait en écumant et en bouillonnant. D'immenses pans de murailles, des colonnes et des espèces d'arcades s'élevaient de tous les points du ravin. Ces objets étaient sans nul doute des œuvres de la nature, mais leur forme était si parfaite qu'on les eût crus érigés par la main de l'homme ou des génies. Les pluies de plusieurs siècles tombées sur la vaste prairie avaient trouvé là un réservoir et une décharge, et leurs eaux, en minant et en sapant diverses couches de terre et de pierre, avaient formé ces étranges et fantastiques figures. Avant d'arriver à la crevasse, nous avions aperçu un grand nombre

de larges pistes allant un peu plus vers l'ouest que la direction que nous avions suivie, et nous avions présumé qu'elles aboutissaient à un point commun peu éloigné. Cette conjecture se réalisa. Une demi-heure de trot nous mena sur une large route qui, durant bien des années, avait servi de passage à des millions d'Indiens, de bisons et de mustangs.

Si périlleuse que parût la descente, il n'y en avait pas d'autre dans le voisinage. Mon cheval prit encore les devants et les autres suivirent. Une fois sur l'étroit sentier qui conduisait au bas de la pente rapide, il n'y avait plus moyen de retourner en arrière; force fut donc à nos bêtes d'aller en avant, et elles finirent par arriver au fond, harassées, mais saines et sauves.

Dans cette effrayante descente, plusieurs grosses pierres, se détachant de dessous nos pieds, sautèrent, bondirent, et roulèrent en bas avec un fracas épouvantable.

Ayant traversé le courant d'eau, nous trouvâmes sur l'autre rive une petite vallée romantique couverte d'herbe courte et ombragée par quelques arbres à coton. Aux branches flambées des arbres et à d'autres indices, nous reconnûmes que peu de jours auparavant un corps nombreux d'Indiens avait campé dans cet endroit. Nous y fîmes aussi une halte de deux heures pour laisser paître et reposer nos chevaux. La piste qui con-

duisait au haut du versant opposé fut découverte au sud, non loin de là.

Après cette découverte, nous parcourûmes la crevasse. Dans quelques endroits on voyait surgir perpendiculairement de longues murailles d'une largeur régulière. Les lits de glaise dure et rougeâtre dont elles étaient formées avaient, dans certaines parties, été primitivement divisés par des couches d'un sable léger; l'eau, en emportant ce sable, avait pratiqué des ouvertures hautes de cent pieds et larges de trois à quatre cents, au-dessus desquelles le lit de glaise, qui n'avait pas bougé, s'étendait en guise de linteau. Çà et là, des colonnes d'une architecture régulière et d'une chaste grandeur s'élançaient du sol; plus loin, surgissaient les parapets d'une fortification moderne et les tours menaçantes d'un château du vieux temps. Dans toutes les directions étaient disséminés des piliers massifs qu'on eût dits les ruines de quelque majestueux monument, jadis consacré à la religion ou à la royauté. Étrange était le mélange de régularité et de désordre, de pureté de lignes et de ruines qui régnait dans toutes ces œuvres de la nature. Un de ses jeux les plus imposants est, dit-on, le Niagara; mais le Niagara n'est rien en comparaison de la grandeur sauvage de cette sublime crevasse. En la parcourant, je croyais errer au milieu des ruines de Thèbes, de Palmyre et de l'édomite Pietra.

Notre ascension s'opéra avec la plus grande difficulté. Nous fûmes obligés de porter nous-mêmes nos carabines et nos sacoches. Le cheval de Roche, s'étant heurté, en gravissant un endroit escarpé, contre un roc saillant, fut précipité d'une hauteur de quinze à vingt pieds, et tomba sur le dos. Nous pensions qu'il s'était tué du coup ; mais chose bien singulière, il se releva immédiatement, se secoua, et se remit à grimper avec une vigueur qui nous prouva qu'il ne s'était pas fait grand mal.

Avant la nuit nous étions au niveau de la prairie. Notre passage avait duré cinq à six heures. Après nous être avancés de quelques mètres, nous regardâmes derrière nous ; aucun indice de l'immense crevasse n'était visible. Large d'au moins deux cent-cinquante milles, la plaine sur laquelle nous cheminions est bien certainement une des plus vastes prairies du monde, et la crevasse est en parfaite harmonie avec l'étendue de la prairie.

Au coucher du soleil, nous trouvâmes une mare et y campâmes. Toutes nos provisions étaient alors épuisées, et la faim vint se joindre à nos autres souffrances.

Le lendemain, nous nous remîmes en route, à demi morts de faim. Chemin faisant, nous vîmes des petites bandes d'antilopes et de daims, attirés probablement vers les cours d'eau par les dernières pluies, et, sur le soir, nous aperçûmes

un troupeau de mustangs, mais les uns et les autres ne se laissèrent pas approcher, et ce fut en vain que nous leur tirâmes quelques coups de carabine. A la nuit, nous campâmes près d'une mare qui couvrait une vingtaine d'acres, mais dont l'eau était peu profonde. Une multitude de courlis, oiseaux dont la chair est très délicate, rasaient en voltigeant de tous les côtés la surface de la mare. Nous aurions pu nous procurer au moins un bon repas si j'avais eu un fusil à deux coups et du petit plomb, mais comme je n'avais qu'une pesante carabine, force nous fut de nous coucher sans souper.

A deux heures après minuit, nous sellâmes nos chevaux, et, guidés par les étoiles, marchâmes vers le nord-ouest. En quittant les Wakoes, nous pensions n'être qu'à une centaine de milles du camp des Comanches, et, bien que cette distance fut franchie depuis longtemps, nous étions toujours au milieu de l'éternelle prairie. Impatients de sortir de l'horrible incertitude dans laquelle nous étions, animés par l'espoir de trouver plus loin des vivres et un lieu de secours, nous poussâmes vigoureusement en avant.

Nos chevaux, ayant toujours trouvé de bons pâturages, avaient moins souffert que nous; mais bientôt nous nous aperçûmes qu'ils commençaient à se ressentir de la précipitation de notre marche et des fatigues endurées au passage

des crevasses; au lever du soleil, nous fîmes halte auprès d'un petit étang pour les laisser reposer et paître pendant une heure.

Étant étendus par terre, nous vîmes une grande antilope s'approcher lentement. Tantôt elle s'arrêtait, tantôt elle s'avançait de quelques pas, évidemment curieuse de savoir qui, ou plutôt ce que nous étions. Sa curiosité lui coûta la vie. Gabriel l'abattit d'un coup de carabine. Un homme affamé pourra seul comprendre notre joie. Nous fîmes cuire la plus grande partie de l'animal, et, après un copieux dîner, poursuivîmes notre voyage.

Trois autres jours durant, la vue désolante d'une interminable prairie fatigua nos regards. Malgré la rapidité de notre marche, rien n'indiquait que nous approchions du bord. Le troisième jour, vers le milieu de l'après-midi, un point sombre, à un mille et demi en avant de nous, attira notre attention; nous crûmes d'abord que c'était un petit buisson; mais, à mesure que la distance diminuait, il nous parut prendre la forme d'un rocher. Grand était notre étonnement; car, depuis que nous étions entrés sur la prairie, les seuls rochers que nous eussions vus étaient ceux des crevasses.

« Un bison! cria Roche, dont l'œil perçant pénétra enfin le mystère. Un bison couché et endormi! » Nous avions là une autre chance de faire quelques bons repas; nous sentîmes renaître notre

courage; Roche et moi allégeâmes nos chevaux de tout poids inutile, et Gabriel, mettant pied à terre, s'arma de sa carabine et prit les devants dans l'espoir d'approcher assez près de l'animal pour au moins le blesser.

La prairie s'élevait insensiblement jusqu'à un mille au delà de l'endroit où était le bison, et nous ignorions de quelle nature était le terrain sur le versant opposé.

Gabriel arriva en rampant à environ cent cinquante mètres du bison qui commença alors à se mouvoir et à manifester de l'inquiétude. Gabriel fit feu; le bison, évidemment atteint, se leva de terre, agita sa longue queue, et, pendant quelques instants, regarda attentivement autour de lui. Gabriel, qui s'était hâté de recharger, fit feu de nouveau. La bête se battit les flancs, puis partit de toute sa vitesse, droit vers le soleil, blessée bien certainement, mais peu dangereusement.

Roche et moi nous lançâmes simultanément à sa poursuite; mais mon cheval, plus vigoureux, eut bientôt dépassé celui de mon compagnon. Arrivé seul sur la crête, j'aperçus le bison toujours galopant, à un quart de mille devant moi. La pente était aussi insensible de ce côté que de l'autre, et je pouvais distinger les objets à cinq milles de distance. Jetant un regard derrière moi, je vis que Roche, ou du moins son cheval, avait abandonné la chasse. Bien qu'en descendant je

n'osasse pas lancer mon cheval à toute carrière, j'atteignis promptement le bison. C'était un mâle, et des plus gros. Ses prunelles étincelantes flamboyaient à travers son frontail de longs poils et indiquaient clairement que ses blessures et l'acharnement avec lequel il était poursuivi l'avaient rendu furieux. Son aspect était si terrible que ce fut avec la plus grande difficulté que je pus faire avancer mon cheval à une vingtaine de mètres de lui. Un coup de pistolet que je lui tirai à cette distance ne produisit aucun effet. Peu à peu mon cheval parut s'aguerrir et prendre goût à cette chasse qui l'avait d'abord tant effrayé. Je le retins en arrière ; puis, l'éperonnant vivement, le poussai à dix ou quinze pieds du monstre, et fis feu de mon autre pistolet. Frappé derrière l'épaule, le bison recula ; j'étais alors tellement lancé que, pour revenir derrière lui, je fus obligé de le dépasser et de tourner court en rasant sa tête. Dans ce moment, je m'aperçus que j'avais perdu ma carabine, et qu'il ne me restait plus, pour armes, que mon arc et mes flèches ; mais j'étais trop animé à la chasse pour penser à l'abandonner. Bandant mon arc sans ralentir ma course, j'éperonnai de nouveau mon cheval et le fis voler à la droite du bison, dans les côtes duquel j'enfonçai profondément une de mes flèches.

La bête écumait de rage et de douleur ; ses yeux ressemblaient à deux balles de feu d'un rouge

foncé ; sa langue sortait frémissante, et sa longue queue touffue, tantôt se dressait ondulante, tantôt lui battait les flancs avec fureur. C'était la plus effrayante et en même temps la plus magnifique image du désespoir que j'eusse jamais vue.

J'étais alors devenu complètement maître de mon cheval. Il ne pointait plus les oreilles de peur et ne faisait plus d'écarts lorsque je le poussais vers le monstre ; loin de là, il lui courait sus et m'en approchait tellement que je pouvais presque le toucher en bandant mon arc. Bien qu'il me restât encore cinq à six flèches, je résolus de ne tirer que lorsque je serais sûr de frapper une partie vitale. Après quelques évolutions, je parvins enfin à atteindre profondément la bête entre l'épaule et la première côte ; ainsi blessée, elle fit un saut en arrière et tenta d'éventrer et de renverser mon cheval au moment où je passais à côté d'elle avec la rapidité de l'éclair ; mais c'était son dernier effort ; elle s'arrêta tout à coup, puis roula par terre complètement impuissante.

Je venais de l'achever en la perçant de deux autres flèches, quand, à mon grand étonnement, je m'aperçus que je n'étais plus seul. Trente à quarante Indiens bien montés me regardaient tranquillement d'un air d'approbation, et comme pour me féliciliter de ma victoire. C'étaient les Comanches à la recherche desquels nous avions été pendant si longtemps. Je me fis connaître à

eux et réclamai l'hospitalité qui m'avait été offerte, un an auparavant, par leur chef le Corbeau Blanc. Ils m'entourèrent tous et me souhaitèrent la bienvenue. Trois d'entre eux partirent pour chercher ma carabine et rappeler mes compagnons qui étaient à quelque huit à neuf milles vers l'est, et moi je suivis mes nouveaux amis à leur camp, situé à peu de milles de distance. Ils avaient été à la chasse des bisons, et m'avaient aperçu ainsi que ma victime à leur arrivée sur la crête de la prairie. Il va sans dire que mes deux amis et moi fûmes parfaitement accueillis au wigwam, malgré l'absence du chef qui était en campagne. A son retour, qui eut lieu quelques jours après, un grand festin fut donné en notre honneur. Plusieurs jeunes guerriers y chantèrent un petit poème impromptu dont le sujet était ma dernière chasse.

Les Comanches sont une noble et puissante nation. Ils ont des centaines de villages entre lesquels ils vont et viennent toute l'année durant. Ils sont bien armés, et marchent toujours en corps de centaines et même de milliers d'hommes. Cavaliers agiles et adroits, ils vivent principalement de la chasse, et se nourrissent parfois, dans leurs expéditions lointaines, de la chair de mustang qui, après tout, est un délicieux manger, surtout lorsque l'animal est gras et jeune. Un grand conseil de toute la tribu est tenu chaque année,

et il y a, en outre, des assemblées trimestrielles dans lesquelles on discute toutes les affaires importantes.

Les Comanches ont été longtemps hostiles aux Mexicains, mais ils le sont moins maintenant, leur haine s'étant concentrée sur les Yankees et les Texiens qu'ils considèrent comme des brigands, Bien qu'ils ne s'adonnent pas à l'agriculture, ils possèdent d'innombrables troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes et de moutons qui paissent dans les prairies septentrionales. C'est indubitablement un des peuples les plus riches du monde; ils ont une grande quantité d'or qu'ils tirent du voisinage des collines de San-Seba et qu'ils façonnent eux-mêmes en bracelets, en diadèmes, en mors pour leurs chevaux et en ornements pour leurs selles. Ils sont excellents écuyers, et, à force de caresses et de bons traitements, s'attachent tellement leurs chevaux et les rendent si familiers, que j'ai souvent vu de ces animaux suivre leurs maîtres comme des chiens et leur lécher les mains et les épaules.

Les jeunes femmes comanches sont d'une propreté exquise, et bien que leur peau soit légèrement bronzée, leur extérieur est très agréable; de fait, les Andalous et les Calabrais sont plus bruns qu'elles. Leur voix est mélodieuse, et leur démarche pleine de grâce et de dignité. Leurs yeux noirs, brillants quand ils sont animés, ont habi-

tuellement une douce expression de mélancolie. Leur seul défaut, provenant du manque d'exercice, est leur tendance à l'obésité.

Comme toutes les autres tribus de race shoshone, les Comanches sont généreux à l'excès. Un hôte peut prendre dans leurs wigwams tout ce qui lui plaît, chevaux, riches fourrures, peaux, or, n'importe quoi, excepté leurs armes et leurs femmes qu'ils aiment passionnément, et cependant ils ne sont pas jaloux ; outre qu'ils ont trop le sentiment de leur supériorité pour rien craindre, ils respectent trop le sexe faible pour concevoir aucun soupçon qui lui soit injurieux.

Un fait bien remarquable est que tous les Indiens qui ont quelque affinité avec les Shoshones, tels que les Apaches, les Comanches et les Paunis Pictes, ont toujours repoussé avec mépris toute espèce de liqueurs spiritueuses quand elles leur ont été offertes par les trafiquants. Ils disent que *Shoba wäpo* (l'eau de feu) est le plus grand ennemi de la race indienne, et que les Yankees, trop lâches pour combattre virilement les Indiens, ont inventé ce terrible poison pour les détruire sans danger.

« Naguère, disent-ils, nous haïssions les Espagnols et les Wachinangoes, mais c'étaient des hommes honorables en comparaison des voleurs du Texas. Quand ils nous faisaient la guerre, ils la faisaient comme des guerriers ; chez eux une loi

punissait de mort quiconque donnait ou vendait ce poison aux Indiens. »

La conséquence de cette abstinence de toute liqueur spiritueuse est que les nations occidentales s'améliorent et deviennent plus nombreuses, tandis qu'au contraire les tribus orientales, en étroit contact avec les Yankees, s'abrutissent de plus en plus, et disparaissent peu à peu.

Les Sioux, les Osages, les Winnebagoes et les autres Indiens orientaux sont cruels, impitoyables, perfides, et considèrent comme bons tous les moyens de vaincre leurs ennemis. Il n'en est pas ainsi des Indiens à l'Ouest des Montagnes Rocheuses. Il règne parmi eux un esprit chevaleresque qui les empêche de se prévaloir d'aucun avantage déloyal.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, un Indien de race shoshone ne se sert jamais de sa carabine contre un adversaire qui n'en a pas ; s'il était absolument obligé d'en faire usage et s'il tuait son ennemi, il ne lui enlèverait pas la chevelure parce qu'elle lui rappellerait incessamment qu'il a tué un homme sans défense.

Un détachement américain, parti du fort Bent, situé sur la source de l'Arkansas, arriva, un jour, pour offrir des présents et faire des propositions de paix au grand conseil des Comanches.

J'assistai à la conférence.

Le commandant américain fit un long discours

après lequel il offrit je ne sais combien de gallons de whisky. Un vieux chef n'eut pas la patience d'en entendre davantage et se leva plein d'indignation; son nom était Auku-Wouze-Zee, c'est-à-dire celui qui est superlativement vieux.

« Silence! s'écria-t-il, tais-toi, Oposh-Ton-Ehoc (Yankee) à la langue double! Pourquoi viens-tu, cœur déloyal, verser tes paroles trompeuses dans les oreilles de mes jeunes hommes? Tu nous dis que tu viens en missionnaire de paix, et tu nous offres du poison! Silence! Oposh-Ton-Ehoc, que je ne t'entende plus, car je suis un vieillard, et maintenant que j'ai un pied sur les terres heureuses de l'immortalité, pénible est pour moi la pensée que je laisse mon peuple si près d'une nation de menteurs. Missionnaire de paix! Le serpent offre-t-il la paix à l'écureuil quand il le tue par le poison de son effroyable regard? L'Indien qui tend un piége au castor lui dit-il qu'il vient pour lui offrir la paix? Non; un Oposh-Ton-Ehoc au pâle visage ou un Kiske-Mok-Comho-Anac (la grosse bête qui s'enivre, et qui ment, le Texien) peuvent seuls mentir ainsi à la nature; mais non une Peau-Rouge, ni même un Wachinangoe efféminé, ni un fier Shakanah (un Anglais), ni un Maha-Mate-Kosh-Ehoj (un Français au cœur franc et à la main ouverte). Tais-toi, homme à la langue de serpent, au cœur de daim et à la méchanceté du scorpion. Tais-toi, car moi

et les miens nous méprisons toi et les tiens. Toutefois, n'aie pas peur; tu peux partir en paix, car un Comanche est trop noble pour ne pas respecter un pavillon parlementaire, même quand il est porté par un loup ou par un renard. Jusqu'au coucher du soleil, mange, mais mange seul; fume, mais ne souille pas nos calumets; prends deux ou trois huttes pour te reposer, car nous pourrons les brûler après qu'elles auront été contaminées; et puis va-t-en, et dis à ton peuple que le Comanche, n'ayant qu'une seule langue et qu'une seule nature, ne peut parler à un Oposh-Ton-Ehoc ni le comprendre.

» Remporte tes présents; mes jeunes hommes n'en veulent pas, car ils n'en acceptent que d'un ami; et si tu regardes leurs pieds et leurs chevaux, tu verras que leurs mocassins, leurs guêtres et même leurs brides sont garnis de tresses des cheveux de ta nation et peut-être de tes frères. Remporte ta *shoba-wapo* et donne-la à boire à tes guerriers, afin que nous puissions les entendre déraisonner et les voir chanceler comme des pourceaux. Silence! va-t-en, nos squaws suivront ta piste pendant un mille et brûleront l'herbe sur laquelle tu auras marché, près de notre village. Allez-vous-en tous et pour toujours. J'ai dit. »

Les Américains étaient nombreux et bien armés. Profondément blessés de ces sarcasmes amers, ils parurent pendant un instant, un seul

instant, vouloir s'en venger par un combat à mort; mais ce ne fut qu'une velléité passagère; ils avaient leurs ordres, et ils s'en allèrent confus et humiliés. Peut-être aussi une voix intérieure leur murmura-t-elle qu'ils méritaient cet affront; peut-être le contraste de leur conduite avec celle des sauvages, réveillant en eux quelque sentiment d'honneur longtemps assoupi, mais non entièrement éteint, leur fit-il envisager avec horreur leur odieuse politique. Quoi qu'il en fût, ils partirent en silence, et ce ne fut que lorsque le dernier d'entre eux eut disparu à l'horizon que les Indiens parvinrent à étouffer l'indignation et la colère que ces étrangers avaient excitées dans leurs cœurs.

Plus tard, le hasard me fit rencontrer le commandant dans les Arkansas. Il donnait une version bien étrange de son expédition, et, en l'entendant dénaturer les faits avec tant d'impudence, je ne pus m'empêcher de me répéter à moi-même les paroles de Auku-Wonze-Zee : « Le Oposh-Ton-Ehoc est un menteur à double langue. »

CHAPITRE XXIII.

Un matin, Roche, Gabriel et moi fûmes invités à nous rendre à la hutte du grand conseil. Nous y trouvâmes les quatre Comanches que nous avions délivrés peu de jours auparavant. Après

nous avoir exprimé leur amitié et leur reconnaissance dans des termes si chaleureux qu'il serait difficile de les traduire, ils nous apprirent qu'ils s'étaient tenus cachés dans les ravins jusqu'à la nuit, et qu'alors ils s'étaient emparés de trois chevaux et avaient effectué leur évasion.

Ils avaient trouvé, au passage de la grande crevasse, la vieille écharpe rouge de Roche, et nous demandèrent la permission de la garder comme souvenir de leurs frères au pâle visage. Nous leur serrâmes affectueusement la main, et fîmes avec eux un échange de pipes. Qu'il y a de noblesse et de chaleur dans le cœur d'un Indien !

Nous vîmes aussi dans la hutte notre vieil ami Opishka Koaki (le Corbeau Blanc) ; mais, comme il était sur le point de haranguer l'assemblée, nous nous abstînmes de renouveler connaissance avec lui, et dirigeâmes toute notre attention sur ce qui se passait. Après les cérémonies ordinaires, Opishka Koaki commença en ces termes :

« Guerriers, je suis content que vous ayez si promptement compris mes messages. Mais quand a-t-on vu un Comanche tourner le dos en recevant le vermillon de son chef? Jamais. Vous savez que je vous ai appelés pour la guerre, et vous êtes venus. C'est bien. Cependant, quoique je sois un chef, je ne suis qu'un homme ; je puis me tromper, je puis, de temps à autre, me fourvoyer; c'est pourquoi je ne veux rien faire, rien tenter sans

connaître les pensées de mes braves guerriers. Attention donc ! Écoutez-moi.

» Il y a sous le soleil une nation de peaux rouges dont les hommes sont des lâches qui ne frappent jamais un ennemi que par derrière et que lorsqu'ils sont cent contre un. Cette nation rampe dans les prairies voisines des grandes crevasses, se nourrit de charogne et n'a d'autres chevaux que ceux qu'elle vole aux Wachinangoes au cœur de daim. Mes guerriers connaissent-ils cette nation? Qu'ils parlent; j'écoute. »

Cent voix firent entendre le nom des Cayugas.

« Je le savais, s'écria le chef; une telle nation est unique parmi les peaux rouges; mes guerriers ont la vue perçante, et on ne peut pas les tromper. Nous, Comanches, nous n'enlevons jamais la chevelure d'un Cayuga, pas plus que celle d'un hérisson ; nous le chassons à coups de pieds hors de notre chemin quand il ose le traverser, et c'est tout. Écoutez-moi, mes braves, et croyez-moi, quelqu'étranges que soient mes paroles. Ces reptiles ont pensé que c'était parce que nous avions peur de leur venin que nous ne les avons pas écrasés comme des crapauds et des scorpions. Mille Cayugas, entre autres prisonniers, ont pris huit Comanches ; ils en ont dévoré quatre; ils les auraient dévorés tous si les braves qui sont ici ne s'étaient pas échappés. Dites ? un impur Cayuga est-il une tombe

convenable pour un guerrier comanche? Non. Je lis votre réponse dans vos yeux brûlants. Que ferons-nous donc? les châtierons-nous? donnerons-nous leurs carcasses aux corbeaux et aux loups? Que disent mes guerriers? qu'ils parlent; j'écoute. »

Tous restèrent silencieux, mais évidemment agités par une violente émotion. A la fin, un vieux chef se leva, et, s'adressant à Opishka :

« Grand chef, pourquoi fais-tu une pareille demande? un guerrier, un Comache peut-il avoir deux manières de penser? Regarde-les; ne vois-tu pas dans leurs cœurs? ne vois-tu pas avec quelle rapidité le sang circule dans leurs veines? Pourquoi faire une pareille demande? ne sais-tu pas que la voix de leurs cœurs n'est que l'écho de la tienne? Dis un seul mot, dis : Allons aux Cayugas; et tes guerriers répondront : Nous sommes prêts, montre-nous le chemin. Chef d'une nation puissante, tu as entendu ma voix, et dans ma voix tu as entendu les mille voix de tes mille guerriers. »

Opishka se leva de nouveau :

« Je le savais, mais j'avais besoin de l'entendre; car cela fait du bien à mon cœur, cela me rend fier de commander à tant de braves guerriers. A demain donc le départ; nous chasserons les Cayugas jusqu'aux plus profonds de leurs terriers. J'ai dit. »

Les quatre captifs comanches racontèrent alors comment ils avaient été pris, et quelles souffrances ils avaient éprouvées; ils parlèrent de leurs infortunés compagnons dont ils auraient partagé l'horrible destinée si les trois frères au pâle visage n'avaient pas coupé leurs liens et tué cinq Cayugas. Eux-mêmes avaient tué cinq autres de ces lâches ennemis et s'étaient échappés; mais jusqu'à ce jour ils n'avaient pas eu occasion de faire connaître à leur tribu le courage et la générosité des trois visages pâles.

A ce récit, tous les guerriers, jeunes et vieux, nous regardèrent comme s'ils nous étaient personnellement redevables de la vie, et seraient venus, l'un après l'autre, nous donner une poignée de main, si ce n'eût été en opposition aux règlements inviolables de la hutte du conseil qui défendent toute espèce de désordre. Il est probable que cette scène avait été préparée d'avance par l'excellent chef qui voulait nous présenter à ses guerriers de la manière la plus avantageuse. Agitant sa main pour réclamer l'attention, il parla de nouveau :

« Il y a maintenant douze lunes, il y a plus; j'ai rencontré Owato Wanisha et ses deux frères. C'est un chef des grands Shoshones qui sont nos grands pères, loin, bien loin, au soleil couchant, au delà des grandes montagnes. Ses deux frères sont deux grands guerriers appartenant à des na-

tions puissantes, loin vers l'est, au delà des Sioux, des Chippewas, au delà des Oposh-Ton-Ehoc, et même au delà de la grande eau salée. L'un est un Shakanah (un Anglais), l'autre est un Naimewa des Maha-Mote-Kosh-Ehoj (un exilé des Français). Ils sont bons et ils sont braves; ils ont appris la sagesse des Makota-Konayas (des robes noires). Owato-Wanisha sait bâtir des forts et sait les défendre mieux que les Wachinangoes n'ont défendu les leurs. J'ai invité lui et ses frères à venir et à manger le bison de nos prairies, à monter nos chevaux et à fumer le calumet de l'amitié. Ils sont venus, et ils demeureront avec nous jusqu'à ce que nous allions nous-mêmes à la grande rivière pierreuse (le Colorado de l'ouest). Ils sont venus; ils sont nos hôtes; tout ce que nous avons de mieux est déjà à eux, mais ils sont des chefs et des guerriers; un chef est chef partout; nous devons les traiter comme des chefs, et il faut qu'ils choisissent une bande de guerriers pour les accompagner jusqu'à ce qu'ils nous quittent.

« Vous avez entendu nos éclaireurs : s'ils n'ont pas été mangés par les Cayugas, c'est à nos hôtes qu'ils le doivent. Nos hôtes ont, non-seulement sauvé la vie à quatre hommes, ce qui n'est rien, mais ils ont aussi sauvé l'honneur de la tribu. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage; je connais mes jeunes hommes; je connais mes guerriers; je

sais qu'ils aimeront les étrangers comme des chefs et comme des frères. J'ai dit. »

Après avoir ainsi parlé, il sortit lentement de la hutte, et s'achemina, accompagné de toute l'assemblée, vers la pelouse qui s'étendait en face du village. Là, les principaux chefs nous donnèrent un banquet somptueux, après lequel ils nous conduisirent à une tente neuve qu'ils avaient dressée pour nous au milieu de la place principale du village. Six superbes chevaux, magnifiquement harnachés, étaient attachés aux poteaux de la tente; c'étaient les présents des chefs. A quelques pas de la porte, était un immense bouclier suspendu à quatre poteaux, sur lequel on avait admirablement peint un castor, une tête d'aigle et les griffes d'un ours. Le premier emblème était pour moi, le second pour Gabriel et le troisième pour Roche. Nous fîmes nos remercîments et exprimâmes notre reconnaissance à nos excellents hôtes, et nous retirâmes pour dormir dans notre riche et élégante demeure.

Le matin suivant, nons nous éveillâmes juste à temps pour être témoins de la cérémonie du départ. Un parti de guerre, déjà à cheval, attendait son chef. Au pied de notre bouclier, étaient cent lances dont les propriétaires appartenaient à la famille et à la parenté des Indiens que nous avions délivrés. Peu après, les propriétaires des

lances, bien montés et bien armés, arrivèrent sur la place et se mirent à notre entière disposition. Accompagner nos amis dans leur expédition était le meilleur usage que nous pouvions faire de notre autorité; en conséquence, quand le chef arriva entouré des anciens de la tribu, Gabriel s'avança vers lui:

« Chef, dit-il, et hommes sages d'une brave nation! vous nous avez conféré un honneur dont nous sommes fiers. Cet honneur était peut-être dû à Owato Wanisha, car il est puissant dans sa tribu; mais ni le Shakanah ni moi ne sommes chefs, et, en acceptant les marques de votre estime, nous devons les mériter. Le jeune Castor restera au village pour apprendre la sagesse de vos vieillards, mais l'aigle et l'ours doivent et veulent vous accompagner dans votre expédition. Vous leur avez donné de braves guerriers qui auraient honte de rester en arrière; nous vous suivrons. »

Cette proposition fut accueillie par de flatteuses acclamations, et la vaillante armée quitta peu après le village pour exécuter sa mission vengeresse.

Les Cayugas étaient, à cette époque, une tribu nombreuse, sur laquelle on a peu ou point écrit, et, par conséquent, presque ignorée. Leurs mœurs et leurs coutumes étaient les mêmes que celles des Indiens Clubs du Colorado, qui ont été

exterminés par la petite-vérole. Ils menaient la vie errante des prairies. Trop lâches pour être bons guerriers, et trop maladroits pour être bons chasseurs, ils mouraient de faim au milieu de l'abondance. Quoique cannibales, je ne pense pas qu'ils mangeassent les blancs. Le peu de chevaux qu'ils avaient étaient des chevaux volés. Ils n'en élevaient aucun, parce que, presque toujours pressés par la faim, ils mangeaient les poulains avant qu'ils ne fussent en âge d'être montés.

La plupart d'entre eux n'avaient pour armes que des massues, des arcs et des flèches. A peine pouvait-on compter une demi-douzaine de carabines dans toute la nation. Leur territoire est situé dans le voisinage de la grande fourche du Rio-Porco, par le 35° lat. et le 105° long. de Greenwich. De vieux Comanches m'ont assuré qu'on y trouve beaucoup d'or.

Pendant que j'étais chez les Comanches, attendant le retour de l'expédition, il m'arriva un accident qui faillit m'être mortel. Ayant appris qu'une rivière, éloignée d'une vingtaine de milles, était très poissonneuse, je résolus d'aller y pêcher de nuit. Je partis à cheval, emportant une peau de bison, une couverture et une tasse en ferblanc, et j'arrivai à la rivière deux heures avant le coucher du soleil.

Comme le temps avait été très sec depuis plusieurs jours, je ne pus trouver aucun ver. Ma

seule ressource était donc de tuer quelque oiseau ou quelque petit animal dont la chair pût me servir d'amorce; mais, voulant mettre le temps à profit, j'allumai d'abord du feu, mis mon eau à bouillir, étendis ma peau de bison et ma couverture, fis de ma selle un oreiller, et partis ensuite à la recherche d'une amorce et d'un sassafras dont je comptais employer les feuilles en guise de thé.

En cherchant le sassafras, j'aperçus un nid sur un chêne près de la rivière. Je grimpai et pris les petits que je mis dans ma veste; puis je regardai autour de moi pour voir où je pourrais sauter à terre. Après avoir beaucoup tourné, je me suspendis par les mains à une branche saillante, et me laissai choir. Mon pied gauche tomba à plat, mais sous la semelle molle de mon mocassin droit je sentis quelque chose de vivant qui se soulevait et roulait. En regardant je vis un gros serpent à sonnettes dont la tête sortait de dessous mon talon. J'eus un tel saisissement, que tout mouvement me devint impossible; je restai immobile, et le cœur palpitant. Le reptile parvint à se remettre en liberté, se roula autour de ma jambe, et, en moins d'une seconde, me fit deux ou trois morsures. La douleur produite par ses crocs fut si aiguë qu'elle me fit revenir à moi. Je compris que j'étais perdu; mais, ne voulant pas mourir sans vengeance, je saisis mon

couteau bowie et hachai mon ennemi en mille pièces. Puis, je m'éloignai et allai, morne et pensif, m'asseoir sur ma couverture auprès du feu.

Que mes pensées étaient rapides et tumultueuses! Mourir si jeune et d'une telle mort! Mon esprit se reportait aux scènes heureuses de ma première enfance, quand j'avais une mère, quand je jouais si gaîment au milieu des vignes dorées par le beau soleil de France, quand, plus tard, j'errais avec mon père en Terre-Sainte, en Égypte et en Italie. Je pensais aussi aux Shoshones, à Roche, à Gabriel, et je soupirais. C'était une agonie morale, car la douleur physique avait cessé, et ma jambe était engourdie et, pour ainsi dire, paralysée.

Le soleil se coucha, et les dernières teintes carminées de ses rayons disparus me rappelèrent que moi aussi j'étais près de m'éteindre; de grosses larmes brûlantes me suffoquèrent, car j'étais bien jeune, et il m'était impossible d'envisager une mort aussi affreuse avec courage et résignation. Si j'avais été blessé sur le champ de bataille, à la tête de mes braves Shoshones, au bruit des cris de guerre, la mort ne m'aurait pas effrayé; mais mourir ainsi comme un chien! c'était horrible! Je laissai tomber ma tête sur mes genoux, et restai plongé dans le plus profond abattement.

Je fus tiré de cette torpeur par mon pauvre

cheval qui me léchait les oreilles. Le fidèle animal soupçonnait que quelque chose allait de travers ; car habituellement, à cette heure, je fredonnais quelques airs espagnols ou chantais quelques chansons de guerre indiennes. C'était aussi au coucher du soleil que je le pansais et le caressais. L'intelligent quadrupède voyait que je souffrais, et me montrait à sa manière qu'il prenait part à mon affliction. D'un autre côté, mon eau bouillait sur le feu, et son bouillonnement semblait une voix qui s'élevait pour faire diversion à mes tristes pensées. Bouillonne, évapore-toi, m'écriai-je; que m'importent maintenant l'eau et le thé!

En prononçant ces paroles, je tournai brusquement la tête et vis un objet qui attira mon attention. Un rayon d'espérance éclaira mes sombres pensées; tout près de mes pieds étaient cinq à six tiges de l'*herbe antiserpents à sonnettes*. Cette plante était loin de m'être inconnue; mais, bien que j'eusse souvent entendu vanter ses propriétés par les Indiens, je n'y avais jamais cru. Un homme qui se noie s'attrape à un brin de paille flottant; je me levai avec un violent effort, allai chercher mon couteau que j'avais laissé près du serpent, et me mis à creuser la terre avec toute l'énergie du désespoir. Ayant déterré deux ou trois racines, je les coupai en petites tranches et les jettai dans l'eau bouillante; j'eus bientôt une décoction d'un

vert foncé, que j'avalai. C'était un puissant alcali, imprégné d'une forte odeur de térébenthine. Mon pied s'était déjà enflé au double de sa grosseur ordinaire; je coupai mon mocassin, baignai mes blessures avec quelques gouttes du liquide, et y appliquai un cataplasme de racines mâchées, que j'attachai avec mon mouchoir et mon écharpe. Cela fait, je remis de l'eau à bouillir, bus une autre pinte de la décoction amère au bout d'une demi-heure, et m'enveloppai dans ma couverture. Moins d'une minute après avoir avalé cette seconde potion, tout tourna autour de moi, j'eus d'étranges vertiges suivis d'une abondante transpiration; puis je tombai dans une profonde léthargie.

Le lendemain, je fus réveillé par mon cheval qui, étonné de mon long sommeil, vint encore me lécher; je m'aperçus que, depuis deux heures, ma tête nue avait été exposée aux rayons ardents du soleil; j'y ressentais une violente douleur, et ce ne fut qu'après un laps de temps assez considérable que je pus rassembler mes idées et me rappeler l'endroit où j'étais. Le souvenir de l'affreux accident de la veille me revint enfin à l'esprit, suivi du regret de n'être pas mort pendant ma léthargie, car je pensais que ma faiblesse extrême était un effet du poison, et que j'aurais encore à subir toutes les horreurs d'une lente agonie; et cependant, toute la nature autour de

moi était riante ; des milliers d'oiseaux chantaient leur concert matinal, et la rivière voisine, par son doux murmure, semblait m'inviter à étancher ma soif ardente. Quelle vérité hélas! dans le chant du poète italien:

« . . . . . Nessun maggior dolore
» Che riccordarsi del tempo felice
» Nella miseria. » DANTE.

Mon cœur se gonfla de nouveau, et mes larmes coulèrent en abondance à l'idée que je ne pouvais compter sur aucune assistance. La soif, toutefois, me donna le courage que la fraîcheur et la beauté de la nature n'avaient pu m'inspirer; je résolus de me lever pour aller chercher de l'eau, mais, avant de faire cette tentative, je glissai lentement ma main le long de ma cuisse, pour tâter mon genou : je pensais que l'inflammation l'aurait rendu aussi gros que mon corps; je tâtai donc : ô surprise ! mon genou était libre de toute inflammation et parfaitement sain. Mon saisissement fut tel que mon cœur cessa de battre. La joie peut être bien douloureuse, car je ressentais dans toute ma poitrine une douleur aussi aiguë que celle produite par un coup de poignard. Puis, il y eut une réaction. Hélas! pensai-je, tout le mal est à la cheville; comment en réchapperai-je? le poison n'est-il pas mortel? Je n'osai pousser plus loin mon examen, et, sentant que je

devenais de plus en plus faible, je me couvris la tête pour dormir.

Je dormis, et, à mon réveil, ma langue et mes lèvres étaient brûlantes, mais mes forces étaient un peu revenues. Je me souvins de l'examen commencé avant mon sommeil, et résolus de le continuer. Ne pouvant atteindre ma cheville, je pliai le genou, détachai l'écharpe et enlevai le cataplasme. Mon mouchoir était plein d'une matière desséchée, verte et glutineuse, et les plaies étaient nettes. La joie me donna des forces; j'allai à la rivière, y bus copieusement et y fis mes ablutions. La fièvre ne m'avait pas abandonné, et, bien que je n'eusse plus rien à craindre des effets immédiats du poison, mes souffrances étaient loin d'être terminées. Après avoir remercié le Ciel de ma conservation, je sellai mon fidèle coursier, m'enveloppai étroitement dans ma peau de bison, et partis pour le camp des Comanches. Je perdis tout sentiment avant d'y arriver et on me trouva gisant par terre, ayant mon cheval auprès de moi. Je ne repris connaissance que quinze jours après. Ma maigreur et ma faiblesse étaient extrêmes; j'avais eu une fièvre cérébrale accompagnée de délire, et on avait craint pour mes jours. Il paraît qu'outre mes autres mésaventures, j'avais reçu un coup de soleil.

En revenant à moi, je fus étonné de voir Gabriel et Roche à mes côtés. L'expédition était re-

venue triomphante. Les villages Cayugas avaient été brûlés, presque tous leurs guerriers exterminés, et ceux qui avaient survécu avaient cherché un asile dans les crevassses de la terre ou dans les gorges des montagnes inconnues à tout autre qu'à eux. Deux des jeunes filles mexicaines avaient été délivrées, mais elles ne purent dire ce qu'étaient devenues leurs compagnes.

Les soins affectueux de mes amis, joints à l'influence vivifiante d'un beau climat, eurent bientôt produit une grande amélioration dans ma santé; mais il se passa bien du temps avant que je fusse assez fort pour monter à cheval et reprendre mes anciens exercices.

Pendant ma convalescence, Gabriel fit plusieurs excursions aux établissements méridionaux du Mexique. En revenant de sa dernière course, il apporta des nouvelles qui déterminèrent les Indiens à quitter, pour cette année, leurs terrains de chasse, et à retourner chez eux. Le général Lamar et ses adhérents avaient imaginé un plan aussi déloyal que contraire au droit des gens. Mais qu'attendre de scélérats qui avaient assassiné des hôtes invités par eux et venus sous la sauvegarde d'un pavillon parlementaire? Je fais allusion au massacre des chefs comanches à San-Antonio.

Le président du Mexique Bustamente avait fait cesser les hostilités contre le Texas; les Texiens

avaient envoyé des ambassadeurs pour se faire reconnaître par les autres nations, et négocier avec elles des traités d'alliance et d'amitié; ils avaient expédié Hamilton en Angleterre pour supplier le cabinet de Saint-James d'obtenir par sa puissante influence la reconnaissance du Texas par le Mexique; et tandis que toutes ces négociations étaient pendantes, que la paix entre les deux pays était dans toute sa force, Lamar, foulant aux pieds tout sentiment d'honneur et de loyauté, préparait secrètement une expédition qui, commerciale en apparence, avait pour véritable but la conquête de Santa-Fé et des provinces septentrionales du Mexique.

Comme la prétendue caravane texienne devait traverser le territoire comanche, et qu'il était plus que probable qu'elle pillerait les villages et massacrerait les femmes et les enfants qu'elle trouverait sans défense, nos amis résolurent de lever leur camp et de retourner chez eux en toute hâte.

FIN DU PREMIER VOLUME.